This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE [illegible] ND

Londres = Gotha ?

V5, M5, 1752 (2)

LE MICROMÉGAS de Mr. DE VOLTAIRE.

Avec

UNE HISTOIRE DES CROISADES

&

UN NOUVEAU PLAN DE L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN.

PAR LE MEME.

LONDRES.

1752.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 JAN 1985
OF OXFORD
LIBRARY

MICROMEGAS.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'un Habitant du monde de l'Etoile Sirius dans le Globe de Saturne.

Dans une de ces Planétes qui tournent autour de l'Etoile nommée Sirius, il y avoit un jeune homme de beaucoup d'eſprit, que j'ai eu l'honneur de connoître dans le dernier voyage qu'il fit ſur notre petite Fourmiliére. Il s'appelloit Micromégas, nom qui convient fort à tous les Grands. Il avoit huit lieues de haut: j'entens par huit lieues vingtquatre

mille pas géometriques de cinq pieds chacun.

Quelques Géométres, gens toujours utiles au Public, prendront ſur le Champ la Plume, & trouveront que puiſque M. Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui ſont cent vingt mille pieds de Roi, & que nous autres citoyens de la Terre, nous n'avons gueres que cinq piés, & que notre Globe a neuf mille lieues de tour; ils trouveront, dis-je, qu'il faut abſolument que le Globe qui l'a produit ait juſte vingt-un millions ſix cens mille fois plus de circonference que notre petite Terre. Rien n'eſt plus ſimple & plus ordinaire dans la nature. Les Etats de quelques Souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'Empire de Turquie, de Moſcovie ou de la Chine, ne ſont qu'une très-foible image des prodigieuſes différences que la nature a miſes dans tous les êtres. La taille de ſon excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos ſculpteurs,

& tous nos Peintres conviendront ſans peine que ſa ceinture peut avoir cinquante mille piés de Roi de tour ; ce qui fait une très-jolie proportion.

Son nez étant le tiers de ſon viſage, & ſon beau viſage étant la ſeptiéme partie de la hauteur de ſon beau corps, il faut avouer que le nez du Sirien a ſix mille trois cens trente-trois piés de Roi plus une fraction, ce qui étoit à démontrer. Quant à ſon eſprit, c'eſt un des plus cultivés que nous ayons ; il ſçait beaucoup de choſes ; il en a inventé quelques-unes ; il n'avoit pas encore deux cent cinquante ans, & il étudioit ſelon la coutume au collége le plus célébre de ſa Planéte, lorſqu'il devina par la force de ſon eſprit plus de cinquante propoſitions d'Euclide ; c'eſt dix-huit de plus que Blaiſe Paſcal, lequel après en avoir deviné trente-deux en ſe jouant, à ce que dit ſa ſœur, aima mieux depuis être un aſſez médiocre Métaphyſicien qu'un grand Géométre. Vers les quatre cens cinquante ans, au ſortir de l'enfance, il diſſéqua beaucoup de ces petits inſectes qui n'ont pas cent piés de

diamétre, & qui ſe dérobent aux microſcopes ordinaires. Il en compoſa un livre fort curieux mais qui lui fit quelques affaires. Le Muphti de ſon pays grand-vieillard & fort ignorant, trouva dans ſon Livre des propoſitions ſuſpectes, mal ſonantes, téméraires, hérétiques, ſentant l'héréſie, & le pourſuivit vivement; il s'agiſſoit de ſçavoir ſi la forme ſubſtantielle des puces de Sirius étoit de même nature que celle des colimaçons.

Micromégas ſe défendit avec eſprit; il mit les femmes de ſon côté: le procès dura deux cens vingt ans. Enfin le Muphti fit condamner le Livre par des Juriſconſultes qui ne l'avoient pas lû, & l'Auteur eut ordre de ne paroître à la Cour de huit cens années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une Cour qui n'étoit remplie que de tracaſſeries & de petiteſſes, il fit une chanſon fort plaiſante contre le Muphti, dont celui-ci ne s'embaraſſa guères, & il ſe mit à voyager de Planéte en Planéte pour achever de ſe former

l'esprit & le cœur, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline, seront sans doute étonnés des équipages de la haut: car nous autres sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au-delà de nos usages: notre Voyageur connoissoit merveilleusement les Loix de la gravitation & toutes les forces attractives & répulsives. Il s'en servoit si à propos, que tantôt à l'aide d'un rayon du Soleil, tantôt par la commodité d'une Comète, il alloit de Globe en Globe, lui & les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche; il parcourt la voie lactée en peu de tems, & je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais à travers les étoiles, dont on la croit semée, ce beau Ciel empiré que l'illustre vicaire Dershan se vante d'avoir vû au bout de la Lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. Dershan ait mal vû, à Dieu ne plaise; mais Micromégas étoit sur les lieux, c'est un bon observateur, & je ne veux contredire personne. Micromégas après avoir bien tourné, arriva dans le Globe de Saturne. Quelque

accoûtumé qu'il fût a voir des choſes nouvelles, il ne put d'abord ſe défendre de ce ſourire de ſupériorité qui échappe quelquefois aux plus ſages, en voyant la petiteſſe du Globe & de ſes habitans; car enfin Saturne n'eſt guères que neuf cens fois plus gros que la Terre; & les Citoyens de ce pays là ſont des nains qui n'ont que mille toiſes de haut ou environ; il s'en moqua un peu d'abord avec ſes gens, à-peu-près comme un Muſicien Italien ſe met à rire de la Muſique de Lully, quand il vient en France. Mais comme le Sirien avoit un bon eſprit, il comprit bien vîte qu'un être penſant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que ſix mille piés de haut; il ſe familiariſa avec les Saturniens, aprés les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le Secretaire de l'Académie de Saturne, homme de beaucoup d'eſprit qui n'avoit à la vérité rien inventé, mais qui rendoit un fort bon compte des inventions des autres, & qui faiſoit paſſablement de petits vers & de grands calculs. Je rapporterai ici pour la ſatisfaction des Lecteurs une conver-

ſation ſinguliére que Micromégas eut un Jour avec M. le Secretaire.

CHAPITRE II.

Converſation de Micromégas avec l'Habitant de Saturne.

Après que ſon Excellence ſe fût couchée, & que le Secrétaire ſe fût approché de ſon viſage; il faut avouer, dit Micromégas, que la nature eſt bien variée. Oui, dit le Saturnien, la nature eſt comme un parterre dont les fleurs..... Ah! dit l'autre, laiſſez là votre parterre; elle eſt, reprit le Secrétaire, comme une aſſemblée de Blondes & de Brunes dont les parures..... Et qu'ai-je affaire de vos Brunes, dit l'autre? elle eſt donc comme une galerie de peinture dont les traits..... Et non, dit le voyageur, encore une fois la nature eſt comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaiſons? Pour vous plaire, répondit le Secrétaire. Je ne veux point qu'on me plaiſe, dit

le voyageur, je veux qu'on m'instruise: commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre Globe ont de sens. Nous en avons soixante & douze, dit l'Académicien, & nous nous plaignons tous les jours du peu, notre imagination va au-delà de nos besoins; nous trouvons qu'avec nos soixante & douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés; & malgré toute notre curiosité & le nombre assez grand de Passions qui resultent de nos soixante & douze sens, nous avons tout le tems de nous ennuyer. Je le crois bien, dit Micromégas; car dans notre Globe nous avons près de mille sens, & il nous reste encore je ne sçai quel désir vague, je ne sçai quelle inquiétude qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, & qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé; j'ai vû des mortels fort au-dessous de nous; j'en ai vû de fort supérieurs, mais je n'en ai vû aucuns qui n'ayent plus de désirs que de vrais besoins & plus de besoins que de satisfactions. J'arriverai peut-être un

jour au pays où il ne manque rien; mais jusques à présent personne ne m'a donné des nouvelles positives de ce pays-là. Le Saturnien & le Sirien s'épuisérent alors en conjectures; mais après beaucoup de raisonnemens fort ingénieux & fort incertains, il en fallut revenir aux faits. Combien de tems vivez-vous, dit le Sirien? Ah! bien peu, repliqua le petit homme de Saturne. C'est tout comme chez nous, dit le Sirien, nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. Hélas! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cens grandes révolutions de Soleil. *(Cela revient à quinze mille ans environ, à compter à notre maniere)* Vous voyez bien, que c'est mourir presque au moment où l'on est né. Notre existence est un point; notre durée un instant; notre globe un atôme. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu, que la mort arrive, avant qu'on ait l'expérience; pour moi je n'ose faire aucuns projets; je me trouve comme une goute d'eau dans un Océan immense. Je

ſuis honteux ſur-tout devant vous de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui répartit: Si vous n'étiez pas Philoſophe, je craindrois de vous affliger en vous apprenant que notre vie eſt ſept cens fois plus longue que la vôtre; mais vous ſçavez trop bien que quand il faut rendre ſon corps aux élémens & ranimer la nature ſous une autre forme, ce qui s'appelle mourir; quand ce moment de métamorphoſe eſt venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un Jour, c'eſt préciſément la même choſe. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus long-tems que chez moi, & j'ai trouvé qu'on y murmuroit encore. Mais il y a partout des gens de bon ſens qui ſçavent prendre leur parti, & remercier l'Auteur de la Nature. Il a répandu ſur cet Univers une profuſion de variétés avec une eſpéce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres penſans ſont différens, & tous ſe reſſemblent au fond par le don de la penſée & des déſirs; la matiére eſt par-tout étendue, mais elle

a dans chaque globe des propriétés diverſes ; combien comptez vous de ces propriétés principales dans votre matiére ?

Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, ſans leſquelles nous croyons que ce globe ne pourroit ſubſiſter tel qu'il eſt, nous en comptons trois cens ; comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravition, la diviſibilité & le reſte. Apparement, répliqua le voyageur, que ce petit nombre ſuffit aux vûes que le Créateur avoit ſur votre petite habitation. J'admire en tout ſa ſageſſe ; je vois partout des différences, mais auſſi par-tout des proportions ; votre globe eſt petit, vos habitans le ſont auſſi ; vous avez peu de ſenſations, votre matiére a peu de propriétés ; tout cela eſt l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur eſt votre Soleil bien examiné ? d'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien ; & quand nous diviſons un de ſes rayons, nous trouvons qu'il contient ſept couleurs. Notre Soleil tire ſur le rouge, dit le Sirien, & nous avons trente-neuf cou-

leurs primitives. Il n'y a pas un Soleil parmi tous ceux dont j'ai approché qui ſe reſſemble, comme chez vous, il n'y a pas un viſage qui ne ſoit différent de tous les autres.

Après pluſieurs queſtions de cette nature, il s'informa combien de ſubſtances eſſentiellement différentes on comptoit dans Saturne; il apprit qu'on n'en comptoit qu'une trentaine, comme Dieu, l'eſpace, la matiére, les êtres étendus qui ſentent, les êtres étendus qui ſentent & qui penſent, les êtres penſans qui n'ont point d'étendue, ceux qui ſe pénétrent, ceux qui ne ſe pénétrent pas, & le reſte. Le Sirien chez qui on en comptoit trois cens, & qui en avoit découvert trois mille autres dans ſes voyages, étonna prodigieuſement le Philoſophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un & l'autre ce qu'ils ſçavoient, & même ce qu'ils ne ſçavoient pas, après avoir raiſonné pendant une révolution du Soleil, ils reſolurent de faire enſemble un petit voyage philoſophique.

CHAPITRE III.

Voyage des deux Habitans de l'autre monde.

Nos deux philoſophes étoient prêts à s'embarquer pour l'Atmoſphére de Saturne, avec une fort jolie proviſion d'inſtrumens mathématiques, lorſque la Maitreſſe du Saturnien qui en eut des nouvelles vint en larmes faire ſes remontrances; c'étoit une jolie petite brune qui n'avoit que ſix cens ſoixante toiſes, mais qui réparoit par bien des agrémens la petiteſſe de ſa taille. Ah! cruel, s'écria-t-elle, apres t'avoir réſiſté quinze cens ans, lorſqu'enfin je commençois à me rendre, quand j'ai à peine paſſé deux cens ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un Géant d'un autre monde; va tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour; ſi tu étois un vrai Saturnien, tu ſerois fidéle: où vas-tu courir? que veux-tu? nos cinq lunes ſont moins

errantes que toi ; notre anneau eſt moins changeant, voilà qui eſt fait, je n'aimerai jamais plus perſonne. Le philoſophe l'embraſſa, pleura avec elle, tout philoſophe qu'il étoit ; & la Dame, après s'être pâmée, alla ſe conſoler avec un petit Maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent ; ils ſauterent d'abord ſur l'anneau, qu'ils trouvérent aſſez plat, comme l'a fort bien deviné un illuſtre Habitant de notre petit Globe : de-là ils allérent aiſément de Lune en Lune, une Comète paſſoit tout auprès de la derniére ; ils s'élancérent ſur elle avec leurs domeſtiques, & leurs inſtruments. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrérent les Satellites de Jupiter. Ils paſſérent dans Jupiter même, & y reſtérent une année pendant laquelle ils apprirent de fort beaux ſecrets qui ſeroient actuellement ſous preſſe ſans Meſſieurs les Inquiſiteurs qui ont trouvé quelques propoſitions un peu dures. Mai j'en ai lû le Manuſcrit dans la Bibliothéque de l'illuſtre Archevêque de.... qui m'a laiſſé voir ſes Livres avec

cette

cette généroſité & cette bonté qu'on ne ſçauroit aſſez louer. Auſſi je lui promets un long article dans la premiére édition qu'on fera du Moréri, & je n'oublierai pas ſur-tout Meſſieurs ſes enfans qui donnent une ſi grande eſpérance de perpétuer la race de leur illuſtre pere; mais revenons à nos Voyageurs.

En ſortant de Jupiter ils traverſérent un eſpace d'environ cent millions de lieues, & ils côtoyérent la Planéte de Mars, qui, comme on ſçait, eſt cinq fois plus petite, que notre petit Globe; ils virent deux Lunes qui ſervent à cette Planéte, & qui ont echappé aux regards de nos Aſtronomes. Je ſçais bien que le Pere Caſtel écrira, & même aſſez plaiſamment, contre l'exiſtence de ces deux Lunes; mais je m'en rapporte à ceux, qui raiſonnent par Analogie. Ces bons philoſophes-là ſçavent, combien il ſeroit difficile, que Mars, qui eſt ſi loin du ſoleil, ſe paſſât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en ſoit, nos gens trouvérent cela ſi petit, qu'ils craignirent, de n'y pas trouver de quoi coucher; ils paſſérent leur chemin comme deux

Voyageurs qui dédaignent un mauvais Cabaret de village, & pouſſent juſqu'à la ville voiſine. Mais le Sirien & ſon Compagnon s'en repentirent bientôt; ils allérent longtems, & ne trouvérent rien. Enfin ils apperçurent une petite lueur: c'étoit la Terre. Cela fit pitié à des gens qui venoient de Jupiter; cependant de peur de ſe repentir une ſeconde fois, ils réſolurent de débarquer. Ils paſſérent ſur la queue de la Cométe, & trouvant une Aurore Boréale, qui étoit toute prête, ils ſe mirent dedans & arrivérent à Terre ſur le bord ſeptentrional de la Mer Baltique le cinq Juillet 1737. nouveau ſtyle.

CHAPITRE IV.

Ce qui leur arrive ſur le Globe de la Terre.

Après s'être repoſé quelque tems, ils voulurent reconnoître le petit pays, où ils étoient; ils allérent d'abord du Nord au Sud; les pas ordinaires du Si-

rien & de ſes gens étoient d'environ trente mille piés de Roi : le Nain de Saturne, dont la taille n'étoit que de mille toiſes, ſuivoit de loin en haletant; or il falloit qu'il fit environ douze pas, quand l'autre faiſoit une enjambée; figurez-vous, (s'il eſt permis de faire de telles comparaiſons,) un très-petit chien de manchon, qui ſuivroit un Capitaine des Gardes du Roi de Pruſſe.

Comme ces Etrangers-la vont aſſez vîte, ils eurent fait le tour du Globe en trente-ſix heures; le ſoleil à la vérité, ou plutôt la Terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut ſonger qu'on va bien plus à ſon aiſe, quand on tourne ſur ſon axe, que quand on marche ſur ſes piés. Les voilà donc revenus d'où ils étoient partis, après avoir vû cette mare presqu'imperceptible pour eux, qu'on nomme la Méditerranée, & cet autre petit étang qui ſous le nom du grand Océan entoure la Taupiniére. Le Nain n'en avoit eu jamais juſqu'à mi-jambe, & à peine l'autre avoit-il mouillé ſon talon; ils firent tout ce qu'ils purent en allant & en revenant

deſſus & deſſous ; pour tâcher d'appercevoir ſi ce Globe étoit habité ou non ; ils ſe baiſſérent, ils ſe couchérent, ils tâtérent par tout, mais leurs yeux & leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre ſenſation, qui pût leur faire ſoupçonner, que nous & nos confréres, les autres habitans de ce Globe, avons l'honneur d'exiſter.

Le Nain qui jugeoit quelquefois un peu trop vîte, décida d'abord qu'il n'y avoit perſonne ſur la Terre. Sa premiére raiſon étoit, qu'il n'avoit vû perſonne. Micromégas lui fit ſentir poliment, que c'étoit raiſonner aſſez mal ; car, diſoit-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines Etoiles de la cinquantiéme grandeur, que j'apperçois très-diſtinctement ; concluez-vous de là que ces Etoiles n'exiſtent pas ? Mais, dit le Nain, j'ai bien tâté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal ſenti. Mais, dit le Nain, ce Globe-ci eſt ſi mal conſtruit ; cela eſt ſi irrégulier & d'une forme qui me paroît ſi ridicule ! tout ſemble être ici dans le Cahos, voyez-

vous ces petits ruiſſeaux dont aucun ne va de droit fil : ces etangs qui ne ſont ni ronds, ni quarrés, ni ovales, ni ſous aucune forme réguliére ; tous ces petits grains pointus, dont ce Globe eſt hériſſé, & qui m'ont ecorché les piés. (il vouloit parler des montagnes.) Remarquez-vous encore la forme de tout le Globe, comme il eſt plat aux Pôles, comme il tourne au tour du Soleil d'une maniére gauche, de façon que les climats des Pôles ſont néceſſairement incultes ; en vérité ce qui fait que je penſe, qu'il n'y a ici perſonne, c'eſt qu'il me paroît, que des gens de bon ſens ne voudroient pas y demeurer. Eh bien, dit Micromégas, ce ne ſont peut-être pas non plus des gens de bon ſens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'eſt pas fait pour rien. Tout vous paroît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout eſt tiré au cordeau dans Saturne & dans Jupiter. Eh, c'eſt peut-être par cette raiſon-là même, qu'il y a ici un peu de confuſion ; ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avois toujours remarqué de la variété ? Le Saturnien

repliqua à toutes ces raiſons; la diſpute n'eut jamais fini, ſi par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eut caſſé le fil de ſon collier de diamans; les diamans tombérent; c'étoient de jolis petits Karats aſſez inégaux, dont les plus gros peſoient quatre cens livres & les plus petits cinquante; le Nain en ramaſſa quelques-uns; il s'apperçut en les approchant de ſes yeux, que ces diamans de la façon dont ils étoient taillés étoient d'excellens microſcopes. Il prit donc un petit microſcope de cent ſoixante piés de diamétre, qu'il appliqua à ſa prunelle, & Micromégas en choiſit un de deux mille cinq cens piés. Ils étoient excellens; mais d'abord on ne vit rien par leur ſecours; il falloit s'ajuſter. Enfin l'Habitant de Saturne vit quelque choſe d'imperceptible, qui remuoit entre deux eaux dans la Mer Baltique. C'étoit une Baleine; il la prit avec le petit doigt fort adroitement & la mettant ſur l'ongle de ſon pouce, il la fit voir au Sirien, qui ſe mit à rire pour la ſeconde fois de l'excès de petiteſſe, dont étoient les habitans de notre Globe. Le Satur-

bien convaincu, que notre monde eſt habité, s'imagina bien vite qu'il ne l'étoit que par des Baleines; & comme il étoit grand raiſonneur, il voulût deviner d'où un ſi petit atôme tiroit ſon origine, ſon mouvement, s'il avoit des idées, une volonté, une liberté. Micromégas y fut fort embarraſſé; il examina l'animal fort patiemment, & le réſultat de l'examen fut, qu'il n'y avoit pas moyen de croire, qu'une ame fut logée là. Les deux voyageurs inclinoient donc à penſer, qu'il n'y a point d'eſprit dans notre habitation, lorſqu'à l'aide du microſcope, ils apperçurent quelque choſe d'auſſi gros qu'une Baleine, qui flottoit ſur la Mer Baltique. On ſçait que dans ce tems-là même une volée de Philoſophes revenoit du Cercle Polaire, ſous lequel ils avoient été faire des obſervations, dont perſonne ne s'étoit aviſé juſqu'alors. Les Gazettes dirent que leur vaiſſeau échoua aux côtes de Boſnie, & qu'ils eurent bien de la peine à ſe ſauver; mais on ne ſçait jamais dans ce monde le deſſous des Cartes; je vais raconter ingénûment, toute la choſe ſe paſſa ſans y rien

mettre du mien, ce qui n'eſt pas un petit effort pour un Hiſtorien.

CHAPITRE V.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraiſſoit, & avancant deux doigts & les retirant par la crainte de ſe tromper; puis les ouvrant & les ſerrant, il ſaiſit fort adroitement le vaiſſeau qui portoit ces Meſſieurs, & le mit encore ſur ſon ongle, ſans le trop preſſer, de peur de l'écraſer. Voici un animal bien différent du premier, dit le Nain de Saturne; le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de ſa main; les paſſagers & les gens de l'equipage qui s'étoient crûs enlevés par un ouragan, & qui ſe croyoient ſur une eſpéce de rocher, ſe mettent tous en mouvement; les Matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent ſur la main de Micromégas & ſe précipitent après. Les Géometres prennent leurs quarts de cercles, leurs ſecteurs,

& des filles laponnes, & deſcendent ſur les doigts du Sirien. Ils en firent tant qu'il ſentit enfin remuer quelque choſe qui lui chatouilloit les doigts. C'étoit un bâton ferré qu'on lui enfonçoit d'un pié dans l'index; il jugea par ce picotement qu'il étoit ſorti quelque choſe du petit animal qu'il tenoit, mais il n'en ſoupçonna pas d'abord davantage. Le microſcope qui faiſoit à peine diſcerner une Baleine, & un vaiſſeau, n'avoit point de priſe ſur un être auſſi imperceptible que des hommes. Je ne prétens choquer ici la vanité de perſonne. Mais je ſuis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi. C'eſt qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq piés, nous ne faiſons pas ſur la terre une plus grande figure, qu'en feroit ſur une boule de dix piés de tour un animal qui auroit à peu-près la ſoixante milliéme partie d'un pié en hauteur. Figuréz-vous une ſubſtance, qui pourroit tenir la terre dans ſa main & qui auroit des organes en proportion des nôtres, & il ſe peut très bien faire qu'il y ait un grand nombre

de ces ſubſtances. Or concevez, je vous prie, ce qu'elles penſeroient de ces Batailles, qui font gagner au Vainqueur un village, pour le perdre enſuite.

Je ne doute pas, que ſi quelque Capitaine de grands Grénadiers lit jamais cet Ouvrage, il ne hauſſe de deux grands piés au moins les bonnets de ſa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, & que lui & les ſiens ne ſeront jamais, que des infiniment petits.

Quelle adreſſe merveilleuſe ne fallut-il donc pas à notre Philoſophe Sirien, pour appercevoir les atômes, dont je viens de parler! Quand Leuwenhoeck & Hartſoecker virent les premiers la graine, dont nous ſommes formés, ils ne firent pas à beaucoup près une ſi étonnante découverte; quel plaiſir ſentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les ſuivant dans toutes leurs opérations! Comme il s'écria, comme il mit avec joie un de ſes microſcopes dans les mains de ſon compagnon de voyage! Je les vois, diſoient-ils, tous les deux à la fois, ne les voyez vous pas qui portent des far-

deux, qui se baissent, qui se relevent? En parlant ainsi les mains leur tremblioient par le plaisir de voir des objets si nouveaux & par la crainte de les perdre. Le Saturnien passant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crût appercevoir qu'ils travailloient à la propagation. Ah! disoit-il, *j'ai pris la nature sur le fait;* mais il se trompoit sur les apparences, ce qui n'arrive que trop, soit qu'on se serve ou non de microscope.

CHAPITRE VI.

Ce qui leur arriva avec des Hommes.

Micromégas bien meilleur observateur que son Nain, vit clairement que les atômes se parloient; & il le fit remarquer à son compagnon, qui honteux de s'être mépris sur l'article de la génération, ne voulût point croire que de pareilles espéces pussent se communiquer des idées; il avoit le don des Lan-

gues auſſi-bien que le Sirien, il n'entendoit point parler nos atômes, & il ſuppoſoit qu'ils ne parloient pas; d'ailleurs comment ces êtres imperceptibles auroient-ils les organes de la voix, & qu'auroient-ils à dire? Pour parler, il faut penſer ou à peu-près; mais s'ils penſoient, ils auroient donc l'équivalent d'une ame. Or attribuer l'équivalent d'une ame à une eſpéce, cela lui paroiſſoit abſurde; mais, dit le Sirien, vous avez crû tout à l'heure qu'ils faiſoient l'amour. Eſt-ce que vous croyez qu'on puiſſe faire l'amour ſans penſer & ſans proférer quelque parole, ou du moins ſans ſe faire entendre. Suppoſez-vous d'ailleurs qu'il ſoit plus difficile de produire un argument qu'un enfant? pour moi l'un & l'autre me paroiſſent de grands myſtéres. Je n'oſe plus ni croire ni nier, dit le Nain, je n'ai plus d'opinion; il faut tâcher d'examiner ces inſectes, nous raiſonnerons après; c'eſt fort bien dit, reprit Micromégas, & auſſitôt il tira une paire de cizeaux, dont il ſe coupa les ongles; & d'une rognure de l'ongle de ſon pouce, il fit ſur le

champ une espéce de grande trompette parlante comme un vaſte entonnoir, dont il mit le tuyau dans ſon oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppoit le vaiſſeau & tout l'équipage. La voix plus foible entroit dans les fibres circulaires de l'ongle, de ſorte que grace á ſon induſtrie le Philoſophe de la haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos inſectes delà-bas; en peu d'heures il parvint à diſtinguer les paroles, & enfin à entendre le François. Le Nain en fit autant quoiqu' avec plus de difficulté.

L'étonnement des voyageurs redoubloit à chaque inſtant. Ils entendoient parler des mites d'aſſez bon ſens. Ce jeu de la nature leur paroiſſoit inexpliquable. Vous croyez bien, que le Sirien & ſon Nain brûloient d'impatience, de lier converſation avec les atômes. Il craignoit que ſa voix de tonnére & ſur-tout celle de Micromégas n'aſſourdit les mites ſans en être entendue. Il falloit en diminuer la force; ils ſe mirent dans la bouche des eſpéces de petits cure-dents, dont le bout fort

effilé venoit donner auprés du vaiſſeau. Le Sirien tenoit le Nain ſur ſes genoux & le vaiſſeau avec l'Équipage ſur un ongle; il baiſſoit la tête & parloit bas. Enfin moyennant toutes ces précautions, & bien d'autres encore, il commença ainſi ſon diſcours: Inſectes inviſibles que la main du Créateur s'eſt plû à faire naître dans l'abyſme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des ſecrets qui ſembloient impénétrables; peut-être ne daigneroit-on pas vous regarder à ma Cour; mais je ne mépriſe perſonne, & je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eû quelqu'un d'étonné, ce fûrent les gens qui entendirent ces paroles; ils ne pouvoient deviner d'où elles partoient. L'Aumônier du vaiſſeau récita les priéres des Exorciſmes, les Matelots jurérent, & les philoſophes du Vaiſſeau firent un Syſtême; mais quelque Syſtême qu'ils fiſſent, ils ne purent jamais deviner, qui leur parloit. Le Nain de Saturne qui avoit la voix plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots, à quelles eſpéces ils avoient à faire; il leur conta

le Voyage de Saturne; les mit au fait de ce qu'étoit M. Micromégas; & après les avoir plaint d'être ſi petits, il leur demanda, s'ils avoient toujours été dans ce miſérable état ſi voiſin de l'anéantiſſement, ce qu'ils faiſoient dans un Globe qui paraiſſoit appartenir à des Baleines; s'ils étoient heureux, s'ils multiplioient, s'ils avoient une ame, & cent autres queſtions de cette nature.

Un raiſonneur de la troupe, plus hardi que les autres, & choqué de ce qu'on doutoit de ſon ame, obſerva l'interlocuteur avec des pinules braquées ſur un quart de Cercle, fit deux ſtations, & à la troiſiéme il parla ainſi: Vous croyez donc, Monſieur, parce que vous avés mille toiſes depuis la tête jusqu'aux piés que vous êtes un.... Mille toiſes! s'écria le Nain; juſte Ciel, d'où peut-il ſçavoir ma hauteur? Mille toiſes! il ne ſe trompe pas d'un pouce. Quoi, cet atôme m'a meſuré! il eſt Géométre, il connoît ma grandeur; & moi qui ne le vois qu'à travers un microſcope, je ne connois pas encore la ſienne! Oui, je vous ai meſuré, dit le Phyſicien, & je

meſurerai bien encore votre grand compagnon. La propoſition fut acceptée. Son Excellence ſe coucha de ſon long; car s'il ſe fut tenu debout, ſa tête eut été trop au-deſſus des nuages, nos Philoſophes lui plantérent un grand arbre dans un endroit, que le Docteur Swift nommeroit, mais que je me garderai bien d'appeller par ſon nom à cauſe de mon grand reſpect pour les Dames. Puis par une ſuite de triangles liés enſemble, ils conclurent que ce qu'ils voyoient étoit en effet un beau jeune homme de cent vingt mille piés de Roi.

Alors Micromégas prononça ces paroles: Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien ſur ſa grandeur apparente. O Dieu! qui avez donné une intelligence à des ſubſtances, qui paroiſſent ſi mépriſables, l'infiniment petit vous coûte auſſi peu que l'infiniment grand; & s'il eſt poſſible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un eſprit ſupérieur à ceux de ces ſuperbes animaux, que j'ai vûs dans le Ciel, dont le pié ſeul eſt plus grand, que le Globe où je ſuis deſcendu.

Un

Un des Philoſophes lui répondit qu'il pouvoit en toute ſûreté croire, qu'il eſt en effet des êtres intelligens beaucoup plus petits que l'homme; il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux ſur les Abeilles, mais ce que Swammerdam a découvert & ce que Réaumur a diſſéqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui ſont pour les abeilles ce que les abeilles ſont pour l'Homme, ce que le Sirien lui-même étoit pour ces animaux ſi vaſtes, dont il parloit, & ce que ces grands animaux ſont pour d'autres ſubſtances devant leſquelles ils ne paroiſſent que comme des atômes; peu après la converſation devint intéreſſante, & Micromégas parla ainſi.

CHAPITRE VII.

Converſation de ces deux Etres avec des Hommes.

O atômes intelligens, dans qui l'Etre éternel ſemble s'être plû à mani-

feſter ſon adreſſe & ſa puiſſance, vous devez ſans doute goûter des joies bien pures ſur votre Globe; car ayant ſi peu de matiére & paroiſſant tout eſprit, vous devez paſſer votre vie à aimer & à penſer; c'eſt la veritable vie des eſprits. Je n'ai vû nulle part le vrai bonheur, mais il eſt ici ſans doute. A ce diſcours tous Philoſophes ſecouérent la tête, & l'un d'eux plus franc que les autres avoua de bonne foi que ſi l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu conſidérés, tout le reſte eſt un aſſemblage de fous, de méchans & de malheureux. Nous avons plus de matiére qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, ſi le mal vient de la matiére; & trop d'eſprit, ſi le mal vient de l'eſprit. Sçavez vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y à cent mille fous de notre eſpéce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un tourban, ou qui ſont maſſacrés pareux; & que preſque par toute la terre, c'eſt ainſi qu'on en uſe de tems immémorial. Le Sirien frémit & demanda quel pouvoit être le

ſujet de ces horribles querelles entre de ſi chétifs animaux; il s'agit, dit le Philoſophe de quelque tas de boue grand comme votre talon; mais ce n'eſt pas qu'aucun de ces millions d'hommes, qui le font égorger, prétende un fétu ſur ce tas de boue; il ne s'agit que ſçavoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan, ou à un autre qu'on nomme je ne ſçais pour quoi Céſar; ni l'un ni l'autre n'a jamais vû ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit & preſqu'aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vû l'animal, pour lequel ils s'égorgent.

Ah! malheureux, s'écria le Sirien avec indignation; peut-on concévoir cet excès de rage forcenée? il me prend envie de faire trois pas, & d'écraſer de trois coups de piés toute cette fourmilliére d'aſſaſſins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine lui répondit-on, ils travaillent aſſez à leur ruine; ſçachez qu'au bout de dix ans, il ne reſte jamais la centiéme partie de ces miſérables; ſçachez que quand même ils n'auroient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue

ou l'intempérance les emportent presque tous. D'ailleurs ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent dans le tems de leur digestion le massacre d'un million d'hommes, & qui ensuite en font remercier Dieu solennellement.

Le Voyageur se sentoit ému de pitié pour la petite race humaine dans laquelle il découvroit de si étonnans contrastes; puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces Messieurs, & qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent: dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez? Nous disséquons des mouches, dit le Philosophe; nous mesurons des lignes; nous assemblons des nombres; nous sommes d'accord sur deux ou trois points, que nous entendons, & nous disputons sur deux ou trois mille, que nous n'entendons pas. Il prit aussitôt fantaisie au Sirien & au Saturnien d'interroger ces atômes pensans, pour voir les choses dont ils convenoient. Combien comptez-vous, dit-il, de l'Etoile de la ca-

nicule à la grande Etoile des Gemeaux ? Ils répondirent tous à la fois trente-deux degrés & demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune ? Soixante demi-diamétres de la terre en nombres ronds. Combien peſe votre air ? (il croyoit les attraper) Mais tous lui dirent que l'air peſe environ neuf cens fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légére, & dix-neuf cens fois moins que l'or ducat ; le petit Nain de Saturne étonné de leurs réponſes, fut tenté de prendre pour des ſorciers ces mêmes gens auxquels il avoit refuſé une ame un quart d'heure auparavant.

Enfin Micromégas leur dit : puiſque vous ſçavez ſi bien ce qui eſt hors de vous, ſans doute vous ſçavez encore mieux ce qui eſt en-dedans ; dites moi ce que c'eſt que votre ame, & comme vous formez vos idées. Les Philoſophes parlerent tous à la fois comme auparavant ; mais ils furent tous de differens avis : le plus vieux citoit Ariſtote, l'autre prononcoit le nom de Deſcartes ; celui-ci de Mallebranche, cet autre de Leibnitz ; cet autre de Locke ; un vieux

Péripatéticien dit tout haut avec confiance : L'ame eſt une entelichie & une raiſon, par qui elle a la puiſſance d'être ce qu'elle eſt ; c'eſt ce que déclare expreſſément Ariſtote, p. 633. de l'edition du Louvre.

Εντελεχέια τις ἐστι, καὶ λόγος τῦ δυνάμιν ἔχοντος τοιῦδ' εἶναι.

Je n'entens pas trop bien le Grec, dit le Géant ; ni moi, non plus, dit la Mite philoſophique : pourquoi donc, reprit le Sirien, citez-vous un certain Ariſtote en Grec ? C'eſt, repliqua le Sçavant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout, dans la langue qu'on entend le moins.

Le Cartéſien prit la parole, & dit : L'ame eſt un eſprit pur, qui a reçu dans le ventre de ſa mere toutes les idées métaphyſiques, & qui en ſortant de là eſt obligé d'aller à l'école & d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a ſi bien ſçû, & qu'elle ne ſçaura plus. Ce n'étoit donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton ame fût ſi ſçavante dans le ventre de ta mere,

pour être si ignorante, quand tu aurois de la barbe au menton ; mais qu'entens-tu par esprit ? Que me demandez vous là, dit le raisonneur, je n'en ai point d'idée, on dit que ce n'est pas de la matière? Mais sçais-tu au moins ce que c'est que la matière? Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, est d'une telle forme, a ses trois dimensions; elle est pésante & divisible. Eh bien, dit le Sirien, cette chose qui te paroit être divisible, pésante & grise me dirois-tu bien ce que c'est? Tu vois quelques attributs, mais le fond de la chose le connois-tu? Non, dit l'autre; tu ne sçais dont point ce que c'est que la matière. Alors M. Micromégas adressant la parole à un autre sage qu'il tenoit sur son pouce, lui demanda ce que c'étoit que son ame, & ce qu'elle faisoit; rien du tout, répondit le Philosophe Mallebranchiste ; c'est Dieu qui fait tout pour moi, je vois tout en lui, je fais tout en lui, c'est lui qui fait tout, sans que je m'en mêle. Autant vaudroit ne pas être, reprit le sage de Sirius ; & toi, mon

ami, dit-il à un Leibnitien qui étoit là, qu'eſt-ce que c'eſt que ton ame? C'eſt, répondit le Leibnitien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne; ou bien ſi vous voulez, c'eſt elle qui carillonne pendant que mon corps montre l'heure; ou bien, mon ame eſt le miroir de l'univers, & mon corps eſt la bordure du miroir, tout cela eſt clair.

Un petit Partiſan de Locke étoit là tout auprès, & quand on lui eut enfin adreſſé la parole, je ne ſçais pas, dit-il, comment je penſe, mais je ſçais que je n'ai jamais penſé qu'à l'occaſion de mes ſens; qu'il y ait des ſubſtances immatérielles & intelligentes, c'eſt de quoi je ne doute pas, mais qu'il ſoit impoſſible à Dieu de communiquer la penſée à la matiére, c'eſt de quoi je doute fort. Je révére la puiſſance éternelle; il ne m'appartient pas de la borner, je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choſes poſſibles qu'on ne penſe. L'animal de Sirius ſourit; il ne trouva pas celui-là le moins ſage, & le Nain de Saturne auroit embraſſé le ſectateur de Locke

sans l'extrême disproportion : mais il y avoit là par malheur un petit animalcule en bonnet quarré, qui coupa la parole à tous les autres animalcules Philosophes ; il dit qu'il sçavoit tout le secret, que tout cela se trouvoit dans la somme de saint Thomas ; il regarda de haut en bas les deux habitans celestes ; il leur soutint que leurs personnes, leurs modes, leurs soleils, leurs étoiles, tout étoit fait uniquement pour l'homme. A ce discours nos deux voyageurs se mirent à aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible, qui selon Homere est le partage des Dieux ; leurs épaules & leurs ventres alloient & venoient ; & dans ces convulsions, le vaisseau que le Sirien avoit sur son ongle tomba dans une poche du Saturnien ; ces deux bonnes gens le cherchérent long-tems. Enfin ils retrouvérent l'equipage, ils le rajustérent fort proprement ; le Sirien reprit les petites mites, leur parla encore, & leur promit de leur faire un beau livre de Philosophie qui leur apprendroit des choses admirables, & qui leur montreroit le bon

des choſes. Effectivement il leur donna ce livre avant ſont départ ; on le porta à Paris à l'Académie des Science, mais quand le vieux Secretaire l'eût ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc: ah! dit-il, je m'en étois bien douté.

HISTOIRE
DES CROISADES.

HISTOIRE DES CROISADES.

ÉTAT DE L'EUROPE.

Lorſque ces guerres commencérent, voici quelle étoit la ſituation des affaires de l'Europe; l'Allemagne & l'Italie étoient déchirées; la France encore foible; l'Eſpagne partagée entre les Chrétiens & les Muſulmans; ceux-ci entierement chaſſés de l'Italie; l'Angleterre commençant à diſputer ſa liberté contre ſes Rois; le Gouvernement féodal établi par tout; la Chevalerie à la mode; les Prêtres devenus Princes & guerriers, une politique, preſque toute differente de celle

qui anime aujourd'hui l'Europe; il sembloit que les pays de la Communion Romaine fussent une grande République, dont l'Empereur & le Pape vouloient être les Chefs; cette République, quoique divisée, s'étoit accordée longtems dans le projet de ces Croisades qui ont produit de si grandes & de si infâmes actions, de nouveaux Royaumes, de nouveaux établissemens, de nouvelles misères, enfin beaucoup plus de malheurs que de gloire.

ETAT DE L'EMPIRE DES TURCOMANS.

Les Religions durent toujours plus que les Empires. Le Mahometisme florissoit, & l'Empire des Califes étoit détruit par la Nation des Turcomans. On se fatigue à rechercher l'origine de ces peuples, elle est la même que celle de tous les peuples uniquement conquérans. Ils ont tous été des sauvages, vivans de rapine; les Turcs

& les Turcomans habitoient autre-fois au-delà du Taurus & de l'Immaüs, & bien loin, dit-on, de l'Araxe. Ils étoient compris parmi ces Tartares que l'Antiquité nommoit Scytes. Ce grand Continent de la Tartarie, quatre fois plus vaſte que l'Europe, ne fut jamais habité que par des Barbares, au moins depuis qu'on a quelque foible connoiſſance de ce Globe.

Leurs antiquités ne méritent guéres mieux une hiſtoire ſuivie que les loups & les tigres de leur pays. Ils ſe répandirent au commencement du onziéme ſiécle vers la Moſcovie; ils inondérent les bords de la mer Noire & ceux de la mer Caſpienne. Les Arabes ſous les premiers ſucceſſeurs de Mahomet, avoient ſoumis preſque toute l'Aſie Mineure, la Syrie & la Perſe. Les Turcomans vinrent enfin, qui ſoumirent les Arabes. Bagdat, Siége de l'Empire des Califes, tomba vers 1055 entre les mains de ces nouveaux raviſſeurs.

Togrul Beg, ou Ortogul Beg, de qui on fait deſcendre la race des Ottomans, entra dans Bagdat, à peu près comme

tant d'Empereurs ſont entrés dans Rome. Il ſe rendit Maître de la ville & du Calife, en ſe proſternant à ſes pieds. Ortogul conduiſit le Calife Caiem à ſon Palais en tenant la bride de ſa mule, mais plus habile, ou plus heureux que les Empereurs Allemands ne l'ont été dans Rome, il établit ſa puiſſance, & ne laiſſa au Calife que le ſoin de commencer le Vendredi les prieres à la Moſquée, & l'honneur d'inveſtir de leurs Etats tous les Tyrans Mahométans, qui ſe faiſoient ſouverains.

Il faut ſe ſouvenir, que comme ces Turcomans imitoient les Francs, les Normands & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitoient auſſi en ſe ſoumettant aux loix, aux mœurs & à la Religion des vaincus. C'eſt ainſi que d'autres Tartares en ont uſé avec les Chinois, & c'eſt l'avantage que le peuple policé, quoique le plus foible, doit avoir ſur le peuple barbare, quoique le plus fort.

Ainſi donc les Califes n'étoient plus que les Chefs de la Religion, ce que les Papes avoient été ſous les Rois Lombards.

Les

Les Princes des Turcomans prenoient le nom de Sultans. Il y eut bientôt parmi eux, comme ailleurs, des hommes illuſtres, & même qui meritoient de l'être.

Etat de Conſtantinople.

L'Empire de Conſtantinople ſe ſoutenoit; tous ſes Princes n'avoient pas été indignes de regner. Conſtantin Porphirogenéte, fils de Léon le Philoſophe, & Philoſophe lui-même, fit renaître, comme ſon pere, des tems heureux. Si le Gouvernement tomba dans le mépris ſous Romain, fils de Conſtantin, il devint reſpectable aux Nations ſous Nicephore Phocas, qui avoit repris Candie ſur les Arabes en 961, avant que d'être Empereur: ſi Jean Zimiſcès aſſaſſina ce Nicephore, & ſouilla de ſang le Palais; s'il joignit l'hypocriſie à ſes crimes, il fut d'ailleurs le défenſeur de l'Empire contre les Turcs & les Bulgares: mais ſous Michel Paphlagonate on avoit perdu la Sicile: Sous Romain, Diogéne, preſque tout ce qui reſtoit vers l'Orient, excepté la Province de Pont. Cette Pro-

vince, qu'on appelle aujourd'hui Turcomanie, tomba bientôt après ſous le pouvoir du Turc Soliman, qui Maître de la plus grande partie de l'Aſie Mineure, établit le Siége de ſa Domination à Nicée, & de là menaçoit Conſtantinople au temps où commencerent les Croiſades.

L'Empire Grec étoit donc borné, preſque à la Ville Impériale du côté des Turcs, & à quelques rivages de la Propontide & de la mer noire: mais il s'étendoit dans toute la Gréce, la Macédoine, l'Epire, la Theſſalie, la Thrace, l'Illirie, & avoit même encore l'Iſle de Candie. Les guerres continuelles, quoique toujours malheureuſes, contre les Turcs, entretenoient un reſte de courage. Tous les riches Chrétiens d'Aſie, qui n'avoient pas voulu ſubir le joug Mahométan, s'étoient retirés dans la Ville Impériale, qui par-là même s'enrichit des dépouilles des Provinces. Enfin, malgré tant de pertes, malgré les crimes & les révolutions du Palais, cette Ville à la vérité déchue, mais immenſe, peuplée, opulente & reſpirant les déli-

ces, ſe regardoit comme la premiere du monde. Les Habitans s'appelloient Romains, & les peuples d'Occident qu'ils nommoient Latins, n'étoient à leurs yeux que des barbares révoltés.

Vrai Portrait de la Paleſtine.

La Paleſtine n'étoit que ce qu'elle eſt aujourd'hui, le plus mauvais Pays de tous ceux qui ſont habités dans l'Aſie. Cette petite Province eſt dans ſa longueur d'environ quarante-cinq lieues communes, & de trente à trente-cinq de largeur; elle eſt couverte preſque par tout de rochers arides, ſur leſquels il n'y a pas une ligne de terre. Si cette petite Province étoit cultivée, on ne pourroit mieux la comparer qu'à la Suiſſe. La riviere du Jourdain, large d'environ cinquante pieds dans le milieu de ſon cours, reſſemble à la riviere d'Aar, qui coule chez les Suiſſes dans une vallée moins ſtérile que le reſte. La mer de Tibériade peut être comparée au Lac de Lauſanne. Cependant les voyageurs, qui ont bien examiné la Suiſſe & la Pa-

leſtine, donnent toute la préference à la Suiſſe. Il eſt vrai ſemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois, quand elle étoit poſſedée par les Juifs; ils avoient été forcés de porter un peu de terre ſur les rochers pour y planter des vignes. Ce peu de terre liée avec les éclats des rochers, étoit ſoutenu par de petits murs, dont on voit encore des reſtes de diſtance en diſtance.

La Paleſtine, malgré tous ſes efforts, n'eut jamais de quoi nourrir ſes habitans, & de même que les treize Cantons envoyent le ſuperflu de leurs peuples ſervir dans les armées des Princes qui peuvent les payer, les Juifs alloient faire le métier de Courtiers en Aſie & en Afrique. A peine Aléxandrie avoit été bâtie qu'ils s'y étoient établis. Les Juifs commerçans n'habitoient guéres Jeruſalem, & je doute que dans le tems le plus floriſſant de ce petit Etat, il y ait jamais eu des hommes auſſi opulens que le ſont pluſieurs Hébreux d'Amſterdam, de la Haye, de Londres, de Conſtantinople.

Lorſqu'Omar, Succeſſeur de Mahomet, s'empara des terres fertiles de la

Syrie, il prit auſſi la Contrée de la Paleſtine ; & comme Jeruſalem étoit une Ville ſainte pour les Mahométans, il l'enrichit d'une magnifique Moſquée de marbre, couverte de plomb, ornée en dedans d'un nombre prodigieux de lampes d'argent, parmi leſquelles il y en avoit beaucoup d'or pur. Lorſque les Turcs, déja Mahométans, s'emparérent du Pays vers l'an 1055, ils reſpectérent la Moſquée, & la Ville reſta toujours peuplée de ſept à huit mille habitans. C'étoit ce que ſon enceinte pouvoit alors contenir, & ce que tout le territoire d'alentour pouvoit nourrir. Ce peuple ne s'enrichiſſoit guéres d'ailleurs que des pélerinages des Chrétiens & des Muſulmans. Les uns alloient viſiter la Moſquée, les autres le Saint Sepulcre ; tous payoient une petite redevance à l'Emir Turc qui réſidoit dans la Ville, & à quelque Iman, qui vivoient de la curioſité des pélerins.

Origine des Croiſades.

Tel étoit l'Etat de l'Aſie Mineure & de la Paleſtine, lorſqu'un Pélerin d'A-

miens en Picardie fuſcita les Croiſades. Il n'avoit d'autre nom que Coucoupiette, ou Cucupierte, comme le dit la fille de l'Empereur Commene, qui vit à Conſtantinople cet Hermite. Nous le connoiſſons ſous le nom de l'Hermite Pierre. Il ſe diſoit Gentilhomme, & prétendoit avoir porté les armes. Quoiqu'il en ſoit, ce Picard qui avoit toute l'opiniâtreté de ſon Pays, fut ſi touché des avanies qu'on lui fit à Jeruſalem, en parla à ſon retour à Rome, d'une maniere ſi vive, fit des tableaux ſi touchans que le Pape Urbain II. crut cet homme propre à ſeconder le grand deſſein que les Papes avoient eu d'armer la Chrétienté contre le Mahométiſme.

Gregoire VII, homme á vaſtes projets avoit le premier imaginé d'armer l'Europe contre l'Aſie. Il paroit par ſes Lettres qu'il devoit ſe mettre lui-même à la tête d'une armée de Chrétiens. Urbain II. tenta une partie de l'entrepriſe; il envoye Pierre de Province en Province communiquer par ſon imagination forte l'ardeur de ſes ſentimens, & ſemer l'enthouſiaſme.

Urbain II. tint enſuite vers Plaiſance (1094) un Concile en raſe campagne, où ſe trouverent plus de trente mille Séculiers, outre les Eccléſiaſtiques. On y propoſa la maniere de venger les Chrétiens. L'Empereur des Grecs Aléxis Commene, pere de cette Princeſſe, qui écrivit l'Hiſtoire de ſon tems, envoye à ce Concile des Ambaſſadeurs, pour demander quelque ſecours contre les Muſelmans; mais ce n'étoit ni du Pape ni des Italiens qu'il devoit l'attendre. Les Normands enlevoient alors Naples & Sicile aux Grecs; & le Pape, qui vouloit être au moins Seigneur Souverain de ces Royaumes, & qui n'aimoit pas d'ailleurs l'Egliſe Grecque, devenoit par ſon état néceſſairement ennemi déclaré des Empereurs d'Orient, comme il étoit l'ennemi couvert des Empereurs Teutoniques. Le Pape, loin de ſecourir les Grecs, vouloit ſoumettre l'Orient aux Latins. Au reſte ce projet d'aller faire la guerre en Paleſtine fut vanté par tous les aſſiſtans au Concile de Plaiſance, & ne fut embraſſé par perſonne. Les principaux Seigneurs Italiens avoient chez eux trop d'interêts à

ménager, & ne vouloient pas quitter un Pays délicieux pour aller se battre vers l'Arabie Pétrée.

On fut donc obligé (1095) de tenir un autre Concile à Clermont en Auvergne. Le Pape harangua dans la grande Place. On avoit pleuré en Italie sur les malheurs des Chrétiens de l'Asie : on s'arma en France. Ce Pays étoit peuplé d'une foule de nouveaux Seigneurs inquiets, indépendans, aimant la dissipation & la guerre, plongés la plûpart dans les crimes que la débauche entraîne, & dans une ignorance qui égaloit leurs débauches. Le Pape leur proposoit la rémission de tous leurs péchés, & leur ouvroit le Ciel, en leur imposant pour pénitence de suivre la plus grande de leurs passions, d'aller faire la guerre.

On prit donc la Croix à l'envi ; c'étoit à qui vendroit son bien pour aller en Palestine. Les Eglises & les Cloîtres achetèrent alors beaucoup de Terres des Seigneurs, qui crurent n'avoir besoin que d'un peu d'argent, & de leurs armes pour aller conquérir des Royaumes

en Asie. Godefroy de Bouillon, par exemple, Duc de Brabant, vendit sa Terre de Bouillon au Chapitre de Liége, & Stenay, à l'Evêque de Verdun. Baudoüin, frere de Godefroy, vendit au même Evêque le peu qu'il avoit en ce Pays-là; les moindres Seigneurs Châtelains partirent à leurs frais. Les pauvres Gentilshommes servirent d'Ecuyers aux autres. On enrôla une Infanterie innombrable, & de simples Cavaliers sous mille Drapeaux différens. Cette foule de Croisés se donna rendez-vous à Constantinople, sans que la plûpart sçûssent où ils alloient, ni quel chemin il falloit prendre. Moines, femmes, Marchands, Vivandiers, ouvriers, tout partit, comptant ne trouver sur la route que des Chrétiens qui gagneroient des Indulgences en les nourrissant. Plus de quatre-vingt mille de ces vagabonds se rangerent sous le Drapeaux de Cucupietre, que j'appellerai toujours l'Hermite Pierre. Il marchoit en sandales & ceint d'une corde à la tête de l'armée.

La premiere expédition de ce Général Hermite, fut d'assiéger une Ville Chré-

tienne en Hongrie, nommée *Malaville*, parce qu'on avoit refusé des vivres à ses soldats de Jesus-Christ, qui malgré leur sainte entreprise se conduisoient en voleurs de grand chemin. La Ville fut prise d'assaut, livrée au pillage, les habitans égorgés. L'Hermite ne fut plus alors le maître de ses Croisés, ennyvrés de la soif du brigandage. Un des Lieutenants de l'Hermite, nommé *Gautier sans argent*, qui commandoit la moitié des troupes, agit de même en Bulgarie. On se réunit bientôt contre ces brigands qui furent presque tous exterminés, & l'Hermite arriva enfin devant Constantinople (1096) avec vingt mille vagabonds mourant de faim.

Un Prédicateur Allemand, nommé Godescal, qui voulut jouer le même rôle, fut encore plus maltraité, dès qu'il fut arrivé avec ses Disciples dans cette même Hongrie, où ses prédécesseurs avoient fait tant de désordres. La seule vûe de la Croix rouge qu'ils portoient, fut un signal auquel ils furent tous massacrés. Une autre horde de ces avanturiers, composée de plus de deux cens

mille perſonnes, tant femmes que Prêtres, payſans, écoliers, croyant qu'elle alloit défendre Jeſus Chriſt, s'imagina qu'il falloit exterminer tous les Juifs qu'on rencontreroit. Il y en avoit beaucoup ſur les frontieres de France; tout le Commerce étoit entre leurs mains.

Les Chrétiens, croyant venger Dieu & s'enrichir, firent main baſſe ſur tous ces malheureux. Il n'y eut jamais depuis l'Empereur Adrien un ſi grand maſſacre de cette Nation; ils furent égorgés à Verdun, à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence; pluſieurs ſe tuerent eux-mêmes, après avoir fendu le ventre à leurs femmes & à leurs enfans, plutôt que de tomber entre les mains des Barbares. La Hongrie fut encore le tombeau de cette troiſiéme armée de Croiſés.

Cependant l'Hermite Pierre trouva devant Conſtantinople d'autres vagabonds Italiens & Allemands, qui ſe rejoignirent à lui, & qui ravagerent les environs de la Ville.

L'Empereur Aléxis Commene qui regnoit alors, étoit aſſûrément ſage & modéré; il pouvoit traiter ces brigands

comme leurs compagnons l'avoient été. Il se contenta de se défaire au plutôt de pareils hôtes. Il leur fournit des bateaux pour les transporter au-delà du Bosphore. Le Général Pierre se vit enfin à la tête d'une armée Chrétienne contre les Infidéles. Soliman, Soudan de Nicée tomba avec ses Turcs aguerris sur cette multitude dispersée. *Gautier sans argent*, ce Lieutenant de l'Hermite, y périt avec beaucoup de pauvre Noblesse, assez insensée pour marcher sous de tels Drapeaux. L'Hermite retourna cependant à Constantinople, regardé comme un fanatique, qui s'étoit fait suivre par des furieux.

Il n'en fut pas de même des autres Chefs des Croisés, plus politiques, moins enthousiastes, plus accoûtumés au commandement, & conduisant des troupes un peu mieux réglées. Godefroy de Bouillon menoit avec lui soixante-dix mille hommes de pied, & dix mille Cavaliers couverts d'une armure complette, sous plusieurs Bannieres de Seigneurs, tous rangés sous la sienne. Il traversa heureusement cette même Hongrie

où la horde de l'Hermite s'étoit fait égorger.

Cependant Hugues, frere du Roi de France Philippe I. marchoit par l'Italie avec d'autres Seigneurs qui s'étoient joints à lui. Il alloit tenter la fortune ; preſque tout ſon établiſſement conſiſtoit dans le titre de frere d'un Roi, titre très-peu puiſſant par lui-même, & ce qui eſt plus étrange, c'eſt que Robert, Duc de Normandie, fils aîné de Guillaume, Conquérant de l'Angleterre, quitta cette Normandie, où il étoit à peine affermi.

Chaſſé d'Angleterre par ſon cadet Guillaume le Roux, il lui engagea encore la Normandie, pour ſubvenir aux frais de ſon armement. C'étoit, dit-on, un Prince voluptueux & ſuperſtitieux ; ces deux qualités ont la même ſource, la foibleſſe.

Le vieux Raimond, Comte de Toulouſe, Maître du Languedoc & d'une partie de la Provence, qui avoit déja combattu contre les Muſulmans en Eſpagne, ne trouva ni dans ſon âge, ni dans les intérêts de ſa Patrie, aucune raiſon contre l'ardeur d'aller en Paleſ-

tine. Il fut un des premiers qui s'armerent, & il paſſa les Alpes, ſuivi, dit-on, de cent mille hommes. Il ne prévoyoit pas que bientôt on prêcheroit une Croiſade contre ſa propre famille, & que ſon Pays ſeroit ravagé par ce fléau qu'il portoit en Aſie.

Le plus politique de tous les Croiſés & peut-être le ſeul, fut Bohémond, fils de ce Robert Guiſchard, Conquerant de la Sicile, plus uſurpée, ſur les Empereurs d'Orient, que conquiſe ſur les Muſulmans. Toute cette famille de Normands, tranſplantés en Italie, cherchoit à s'agrandir, tantôt aux dépens des Papes, tantôt ſur les ruines de l'Empire Grec. Ils avoient déja tâché de s'établir en Epire. Ce Bohemond avoit fait lui-même long-tems la guerre à l'Empereur Aléxis, en Epire & en Gréce, & n'ayant pour tout héritage que la petite Principauté de Tarente, & ſon courage, il profita de l'enthouſiaſme épidémique de l'Europe, pour raſſembler ſous ſa Banniere juſqu'à dix mille Cavaliers bien armés, & quelque Infanterie, avec leſquels il pouvoit conqué-

rir des Provinces, ſoit ſur les Chrétiens, ſoit ſur les Mahométans.

La Princeſſe Anne Commene dit, que ſon pere fut allarmé de ces émigrations prodigieuſes qui fondoient dans ſon pays. *On eût crû*, dit-elle, *que l'Europe, arrachée de ſes fondemens, alloit tomber ſur l'Aſie.* Qu'auroit-ce donc été, ſi plus de trois cens mille hommes, dont les uns avoient ſuivi l'Hermite Pierre, les autres le Prêtre Godeſcal, n'avoient déja diſparu?

On propoſa au Pape de ſe mettre à la tête des armées immenſes qui reſtoient encore; c'étoit la ſeule maniere de parvenir à la monarchie univerſelle, devenue l'objet de la Cour Romaine. Cette entrepriſe que Grégoire VII. avoit voulu tenter, demandoit le génie d'un Aléxandre. Les obſtacles étoient grands, & le Pape Urbain ne vit que les obſtacles. Il lui ſuffit d'eſpérer qu'on alloit fonder en Orient des Egliſes qui ſeroient ſujettes à celle de Rome, & que bientôt on forceroit les Grecs à reconnoître la ſuprémacie du Saint Siége. Le

Pape & les Princes Croisés avoient dans ce grand appareil, chacun leurs vûes différentes, & Constantinople les redoutoit toutes. On y haïssoit les Latins, qu'on y regardoit comme des hérétiques & des barbares. Les Prêtres Grecs trouvoient horrible, que les Prêtres Latins, qui suivoient en foule ces armées, souillassent continuellement leurs mains de sang humain dans les batailles; non que ces Grecs fussent plus vertueux, mais parce qu'il n'étoit pas d'usage qu'ils fussent guerriers.

Ce que les Grecs craignoient le plus, & avec raison, c'étoit ce Bohémond & ces Napolitains, ennemis de l'Empire. Mais, quand même les intentions de Bohémond eussent été pures, de quel droit tous ces Princes d'Occident venoient-ils prendre pour eux, des Provinces que les Turcs avoient arrachées aux Empereurs Grecs? Alexis avoit demandé un secours de dix mille hommes, & il se trouvoit pressé au contraire par une irruption de sept cens mille Latins qui venoient les uns après les autres, dévaster son pays & non le défendre.

On

On peut juger d'ailleurs quelle étoit l'arrogance féroce des Seigneurs croisés, par le trait que rapporte la Princesse Anne Commene, de je ne sçais quel Comte François, qui vint s'asseoir à côté de l'Empereur sur son Trône, dans une cérémonie publique. Baudouin, frere de Godefroy de Bouillon, prenant par le bras cet homme indiscret pour le faire retirer, le Comte dit tout haut dans son jargon barbare : *Voilà un plaisant Rustre que ce Grec, de s'asseoir devant des gens comme nous.* Ces paroles furent interpretées à l'Empereur Alexis, qui ne fit que sourire. Une ou deux indiscrétions pareilles suffisent pour décrier une Nation; mais les Croisés n'avoient pas besoin de ces témérités pour être haïs des Grecs & suspects à l'Empereur.

Il étoit moralement impossible que de tels hôtes n'exigeassent des vivres avec dureté, & que les Grecs n'en refusassent avec malice. C'étoit un sujet de combats continuels entre le peuple & l'armée de Godefroy, qui parut la premiere après les brigandages des Croisés de

Pierre l'Hermite. Godefroy en vint juſqu'à attaquer les Fauxbourgs de Conſtantinople, & l'Empereur les défendit en perſonne. L'Evêque du Puy en Auvergne, nommé Monteil, Légat du Pape dans les Armées de la Croiſade, vouloit abſolument qu'on commençât les entrepriſes contre les Infidéles, par le ſiége de la Ville où réſidoit le premier Prince des Chrétiens ; tel étoit l'avis de Bohemond, qui étoit alors en Sicile, & qui envoyoit Couriers ſur Couriers à Godefroy, pour l'empêcher de s'accorder avec l'Empereur. Hugues, frere du Roi de France, eut alors l'imprudence de quitter la Sicile, où il étoit avec Bohemond, & de paſſer preſque ſeul ſur les terres d'Alexis. Il joignit à cette indiſcrétion celle de lui écrire des Lettres pleines d'une fierté peu ſéante à qui n'avoit point d'armée. Le fruit de ces démarches fut d'être arrêté quelque tems priſonnier. Enfin la politique de l'Empereur Grec vint à bout de détourner tous ces orages. Il fit donner des vivres, il engagea tous les Seigneurs à lui prêter hommage pour les terres qu'ils

conquéreroient; il les fit tous passer en Asie les uns après les autres, après les avoir comblés de présens.

Bohemond qu'il redoutoit le plus, fut celui qu'il traita avec plus de magnificence. Quand ce Prince vint lui rendre hommage à Constantinople, & qu'on lui fit voir les raretés du Palais, Alexis ordonna qu'on remplît un cabinet de meubles précieux, d'ouvrages d'or & d'argent, de bijoux de toutes espéces entassés sans ordre, & qu'on laissât la porte du cabinet entr'ouverte. Bohemond vit en passant ces trésors, auxquels ses conducteurs affectoient de ne faire aucune attention. *Est-il possible*, s'écria-t'il, *qu'on néglige de si belles choses! Si je les avois, je me croirois le plus puissant des Princes.* Le soir même l'Empereur lui envoya le cabinet. Voilà ce que rapporte sa fille, témoin oculaire. C'est ainsi qu'en usoit ce Monarque, que tout homme désintéressé appellera sage & magnifique; mais que la plûpart des Historiens des Croisades ont traité de perfide, parce qu'il ne voulut point être l'esclave de cette multitude dangereuse.

Enfin, quand il s'en fut heureuſement débarraſſé, & que tout fut paſſé dans l'Aſie Mineure, on fit la revûe près de Nicée, & il ſe trouva cent mille Cavaliers & ſix cens mille hommes de pied, en comptant les femmes; ce nombre joint avec les premiers Croiſés, qui périrent ſous l'Hermite & ſous d'autres, fait environ onze cens mille. Il juſtifie ce qu'on dit des Armées des Rois de Perſe, qui avoient inondé la Gréce, & ce qu'on raconte des tranſplantations de tant de Barbares. Les François enfin, & ſurtout Raimond de Toulouſe, ſe trouverent partout ſur le même terrain, que les Gaulois Méridionaux avoient parcouru 1300 ans auparavant; quand ils allerent ravager l'Aſie Mineure, & donner leur nom à la Province de la Galatie.

Les Hiſtoriens nous diſent rarement comment on nourriſſoit ces multitudes. C'étoit une entrepriſe qui demandoit autant de ſoin que la guerre même. Les Venitiens ne voulurent pas d'abord s'en charger.

Ils s'enrichiſſoient plus que jamais par leur Commerce avec les Mahométans, & craignoient de perdre les priviléges qu'ils avoient en Aſie, en ſe mêlant d'une guerre douteuſe. Les Génois, les Piſans & les Grecs équiperent des Vaiſſeaux chargés de Proviſions, qu'ils vendoient aux Croiſés, en cotoyant l'Aſie Mineure. Par ce moyen, une Partie de l'or & de l'argent, dont les Gaules s'étoient dégarnies, rentra dans la Chrétienté. La fortune des Génois s'en accrut, & on fut étonné bientôt après de voir Gênes devenue une Puiſſance. Le vieux Soliman, ni ſon fils, ne purent réſiſter au premier torrent de tous ces Princes croiſés. Leurs troupes étoient mieux choiſies que celles de Pierre l'Hermite, & diſciplinées autant que le permettoit la licence de l'enthouſiaſme.

On prit Nicée. (1097.) On battit deux fois les armées du jeune Soliman; les Turcs & les Arabes ne ſoutinrent point dans ce commencement le choc de ces multitudes couvertes de fer, de leurs grands chevaux de batailles, & des forêts de lances auſquelles ils n'étoient

point accoûtumés. Bohemond (1098.) eut l'adreſſe de ſe faire céder par les Croiſés le fertile Pays d'Antioche. Baudouin alla juſqu'en Méſopotamie s'emparer de la Ville d'Edeſſe, & s'y forma un petit Etat. Enfin on mit le ſiége devant Jeruſalem, dont le Calife d'Egypte s'étoit ſaiſi par ſes Lieutenants. La plûpart des Hiſtoriens diſent, que l'armée des Aſſiégeans, diminuée par les combats, par les maladies & par les garniſons miſes dans les Villes conquiſes, étoit réduite à vingt mille hommes de pied & à quinze cens chevaux, & que Jéruſalem pourvue de tout, étoit défendue par une garniſon de quarante mille ſoldats. On ne manque pas d'ajoûter qu'il y avoit outre cette garniſon, vingt mille habitans déterminés. Il n'y a pas de Lecteur ſenſé, qui ne voye qu'il eſt moralement impoſſible qu'une armée de vingt mille hommes, en aſſiége ainſi une de ſoixante mille dans une Place fortifiée.

D'alleurs, pour que Jéruſalem eût pu contenir avant le ſiége vingt mille habitans portant les armes, il falloit qu'elle

eût été peuplée alors d'environ soixante mille ames, indépendamment de la garnison, & il s'en falloit beaucoup que ce Pays dévasté en eût pû nourrir dans ses murs la cinquiéme partie. Enfin comment soixante mille soldats Turcs & Arabes n'auroient-ils pas attaqué vingt mille Chrétiens en pleine campagne? Comment n'auroient-ils pas ruiné cette petite Armée d'Assiégeans par des sorties continuelles? Mais les Historiens ont toujours voulu du merveilleux. Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines seulement de siége (1099), la Ville fut emportée d'assaut, & que tout ce qui n'étoit pas Chrétien fut massacré pendant plusieurs jours, sans distinction d'âge ni de sexe.

L'Hermite Pierre, de Général devenu Chapelain, se trouva à la prise de Jérusalem. Quelques Chrétiens, que les Mufulmans avoient laissés vivre dans la Ville, conduisirent les Vainqueurs dans les caves les plus reculées, où les meres se cachoient avec leurs enfans, & rien ne fut épargné.

Les Seigneurs Maîtres de Jérusalem s'assembloient déja pour donner un Roi à la Judée. Les Ecclésiastiques suivant l'armée, se rendirent dans l'assemblée & déclarerent nulle l'élection qu'on alloit faire, parce qu'il falloit, disoient-ils, faire un Patriarche avant de faire un Souverain.

Cependant Godefroy de Bouillon fut élu, non pas Roi, mais Duc de Jérusalem. Quelques mois après arriva un Légat du Pape, nommé Daimbarto, qui se fit nommer Patriarche par le Clergé. Et la premiere chose que fit ce Patriarche, ce fut de prendre Jérusalem pour lui-même. Il fallut que Godefroy de Bouillon, qui avoit conquis la Ville au prix de son sang, la cédât à cet Evêque. Il se réserva le Port de Joppé & quelques droits dans Jérusalem, droits bien médiocres dans ce pays ruiné. Sa Patrie qu'il avoit abandonnée, valoit bien au-delà de ce qu'il avoit acquis en Palestine.

Les mêmes circonstances produisent les mêmes effets. On a vû que quand les successeurs de Mahomet eurent conquis tant d'Etats, la discorde les divisa;

les Croisés éprouverent un sort à peu près semblable ; ils conquirent moins & furent divisés plutôt. Voilà déja trois petits Etats Chrétiens formés tout d'un coup en Asie, Antioche, Jérusalem & Edesse. Il s'en forma quelques années après un quatriéme ; ce fut celui de Tripoli de Syrie, qu'eut le jeune Bertrand, fils du Comte de Toulouse ; mais pour conquérir Tripoli, il fallut avoir recours aux Vaisseaux Vénitiens. Ils prirent alors part à la Croisade, & se firent céder une partie de cette nouvelle conquête.

Tous ces nouveaux Princes avoient promis de faire hommage de leurs acquisitions à l'Empereur Grec ; aucun ne tint sa parole, & tous furent jaloux les uns des autres. En peu de tems ces Etats divisés & subdivisés passerent en beaucoup de mains différentes. Il s'éleva, comme en France, de petits Seigneurs, des Comtes de Joppé, des Marquis de Galilée, de Sydon, d'Acre, de Cézarée.

Soliman, qui avoit perdu Antioche & Nicée, tenoit toujours la campagne,

habitée d'ailleurs par des Colons Muſulmans; & ſous ce Soliman & après lui, on vit dans la Syrie & dans l'Aſie Mineure un mêlange de Chrétiens, de Turcs, d'Arabes, ſe faiſant tous la guerre. Un Château Turc étoit voiſin d'un Château Chrétien, de même qu'en Allemagne le terres des Proteſtans & des Catholiques ſont mutuellement interceptées.

De ce million de Croiſés bien peu reſtoient alors. Au bruit de leurs ſuccès, groſſis par la renommée, de nouveaux eſſains partirent encore de l'Occident. Ce Prince Hugues, frere de Philippe I. qui étoit retourné en France avant la priſe de Jéruſalem, ſans avoir rien obtenu de ſon frere, ramena une nouvelle multitude, groſſie par des Allemands & des Italiens. On en compta trois cens mille; mais en réduiſant ce nombre aux deux tiers, ce ſont encore deux cens mille hommes au moins qu'il en coûta à la Chrétienté. Ceux-là furent traités vers Conſtantinople à peu près comme les ſuivans de Pierre l'Hermite. Ceux qui aborderent en Aſie,

furent détruits par Soliman, & le Prince Hugues mourut, preſque abandonné dans l'Aſie Mineure.

Ce qui prouve peut-être encore la foibleſſe de la nouvelle Principauté de Jéruſalem, c'eſt l'établiſſement (1092) de ces Religieux Soldats, Templiers & Hoſpitaliers. Il faut bien que ces Religieux, fondés d'abord pour ſervir les malades dans les Hôpitaux, ne fuſſent pas en ſûreté, puiſqu'ils prirent les armes. D'ailleurs quand la ſociété générale eſt bien gouvernée, on ne fait gueres d'aſſociations particulieres. Les Religieux conſacrés au ſervice des bleſſés, ayant fait vœu de ſe battre vers l'an 1118, il ſe forma tout d'un coup une Milice ſemblable ſous le nom de Templiers, qui prirent ce titre, parce qu'ils demeuroient auprès de cette Egliſe, qui avoit, diſoit-on, été autrefois le Temple de Salomon. Ces établiſſemens ne ſont dûs qu'à des François. Raimond Dupuis, premier Grand-Maître & Inſtituteur de la Milice des Hoſpitaliers, étoit de Dauphiné. Les Fondateurs des Templiers étoient d'autres François. A peine ces deux

Ordres furent-ils établis, par les Bulles des Papes, qu'il devinrent riches & rivaux. Ils se battirent les uns contre les autres aussi souvent que contre les Mahométans. L'habit blanc des Templiers & la robe noire des Hospitaliers étoient un signal continuel de combats. Bientôt après un nouvel Ordre s'établit encore en faveur des Allemands abandonnés dans la Palestine, & ce fut l'Ordre des Moines Teutoniques, qui devint après en Europe une Milice de Moines conquérans.

Enfin la situation des Chrétiens étoit si peu affermie, que Baudouin, premier Roi de Jérusalem, qui regna après la mort de Godefroy, son frere, fut pris presque aux portes de la Ville par un Prince Turc, dont la veuve aima mieux bientôt après le relâcher à prix d'argent, que de venger par sa mort le sac de Jérusalem.

Les conquêtes des Chrétiens s'affoiblissoient tous les jours; les premiers conquérans n'étoient plus; leurs successeurs étoient amollis, déja l'Etat d'Edesse étoit repris par les Turcs en 1140,

& Jéruſalem menacée. Les Empereurs Grecs ne voyant dans les Princes d'Antioche, leurs voiſins, que de nouveaux uſurpateurs, leur faiſoient la guerre, non ſans juſtice. Les Chrétiens d'Aſie, prêts d'être accablés de tous côtés, ſolliciterent en Europe une nouvelle Croiſade. Les Papes n'avoient pas moins d'intérêt à défendre tant d'Egliſes qui devoient augmenter leurs droits & leurs richeſſes.

La France avoit commencé la premiere inondation; ce fut à elle qu'on s'adreſſa pour la ſeconde. Le Pape Eugene III, n'agueres Diſciple de Saint Bernard, Fondateur de Clairvaux, choiſit avec raiſon ſon premier Maître pour être l'organe d'un nouveau dépeuplement.

Jamais Religieux n'avoit mieux concilié que Bernard, le tumulte des affaires avec l'auſtérité de ſon Etat; aucun n'étoit arrivé comme lui à cette conſidération purement perſonelle, qui eſt au-deſſus de l'autorité même. Son contemporain l'Abbé Suger étoit premier Miniſtre de France; ſon Diſciple Eugene étoit Pape, mais Bernard ſimple Abbé de

Clairvaux, étoit l'Oracle de la France & de l'Europe.

A Vezelai en Bourgogne (1146) fut dressé un échaffaut dans la Place publique, où Bernard parut à côté de Louis le Jeune, Roi de France. Il parla d'abord, & le Roi parla ensuite. Tout ce qui étoit présent prit la Croix; le Roi la prit le premier des mains de Saint Bernard. Le Ministre Suger ne fut point d'avis que le Roi abandonnât le bien certain qu'il pouvoit faire à ses Etats, pour tenter en Syrie des conquêtes incertaines; mais l'éloquence de Bernard & l'esprit du tems, sans lequel cette éloquence n'étoit rien, l'emporterent sur les conseils du Ministre.

On nous peint Louis le Jeune comme un Prince plus rempli de scrupules que de vertu. Dans une de ces petites guerres civiles que le Gouvernement féodal rendoit inévitables en France, les troupes du Roi avoient brûlé l'Eglise de Vitri, & le peuple réfugié dans cette Eglise avoit péri dans les flammes. On persuada aisément au Roi qu'il ne pouvoit expier qu'en Palestine ce crime, qui eût

été mieux réparé en France par une administration sage. Sa jeune femme Eléonore de Guyenne se croisa avec le Roi, soit qu'elle l'aimât alors, soit qu'il fût de la bienséance de ces tems d'accompagner son mari dans de telles guerres.

Bernard s'étoit acquis un crédit si singulier, que dans une nouvelle assemblée à Chartres, on le choisit lui-même pour être le chef de la Croisade. Ce fait paroît presque incroyable. On avoit un Roi de France & on choisissoit un Religieux ; mais tout est croyable de l'emportement des peuples. Saint Bernard avoit trop d'esprit pour s'exposer au ridicule qui le menaçoit. L'exemple de l'Hermite Pierre étoit récent. Il refusa.

De France il court en Allemagne. Il y trouve un autre Religieux qui prêchoit la Croisade. Il fait taire ce rival qui n'avoit pas la mission du Pape. Il donne enfin lui-même la Croix rouge à l'Empereur Conrad III, & il promet publiquement des victoires sur les Infidéles.

L'eſpérance d'une victoire certaine entraîna à la ſuite de l'Empereur & des Rois de France la plûpart des Chevaliers de leurs Etats. On compta, dit-on, dans chacune des deux armées ſoixante & dix mille gens d'armes, avec une Cavalerie légere prodigieuſe. On ne compta point les Fantaſſins. Saint Bernard dans ſes Lettres, dit qu'il ne reſta dans pluſieurs Bourgs que les femmes & les enfans; on envoyoit une quenoüille & un fuſeau à quiconque pouvoit ſe croiſer & ne le faiſoit pas. La plûpart des femmes des Croiſés ſuivirent leurs maris. On ne peut gueres réduire cette ſeconde émigration, à moins de trois cens mille perſonnes, ce qui joint aux treize cens mille que nous avons précédemment trouvés, fait juſqu'à cette époque ſeize cens mille habitans tranſplantés. Les Allemands partirent les premiers, & les François enſuite. Il eſt naturel que de ces multitudes qui paſſent ſous un autre climat, les maladies en emportent une grande partie.

(1147.) L'intempérance ſur tout cauſa la mortalité dans l'armée de Conrad vers les

les plaines de Conſtantinople ; de là ces bruits répandus dans tout l'Occident, que les Grecs avoient empoiſonné les puits & les fontaines. Les mêmes excès que les premiers Croiſés avoient commis, furent renouvellés par les ſeconds, & donnerent à Manuel Commene les mêmes allarmes qu'ils avoient données à ſon grand-pere Alexis.

Conrad, après avoir paſſé le Boſphore, ſe conduiſit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La Principauté d'Antioche ſubſiſtoit. On pouvoit ſe joindre à ces Chrétiens de Syrie, & attendre le Roi de France. Alors le grand nombre devoit vaincre ; mais l'Empereur Allemand, jaloux du Prince d'Antioche & du Roi de France, s'enfonça au milieu de l'Aſie Mineure. Un Sultan d'Icone, plus habile que lui, attira dans des rochers cette peſante Cavalerie Allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrain. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer. L'Empereur bleſſé n'ayant plus auprès de lui que quelques troupes fugitives, ſe ſauva vers Antioche, & de-là fit le voyage de Jéruſalem

en Pelerin, au lieu d'y paroître en Général d'armée. Le fameux Fréderic Barberouſſe, ſon neveu & ſon ſucceſſeur à l'Empire d'Allemagne, le ſuivit dans ſes voyages, apprenant chez les Turcs à exercer un courage, que les Papes mirent depuis à de plus grandes épreuves.

L'entrepriſe de Louis le Jeune eut le même ſuccès. Il faut avouer que ſi ceux qui l'accompagnoient n'eurent pas plus de prudence que les Allemands, ils eurent beaucoup moins de juſtice. A peine fut-on arrivé dans la Thrace, qu'un Evêque de Langres propoſa de ſe rendre maître de Conſtantinople, ſelon le projet du Légat du Pape dans la premiere Croiſade; mais la honte d'une telle action étoit trop ſûre & le ſuccès trop incertain. L'armée Françoiſe paſſa l'Helleſpont ſur les traces de l'Empereur Conrad.

Il n'y a perſonne, je crois, qui n'ait obſervé que ces puiſſantes armées de Chrétiens firent la guerre dans ces mêmes pays où Alexandre remporta toujours la victoire avec bien moins de

troupes, contre des ennemis incomparablement plus puiſſans que ne l'étoient alors les Turcs & les Arabes. Il falloit qu'il y eût dans la diſcipline militaire des Princes Croiſés un défaut radical, qui devoit néceſſairement rendre leur courage inutile; ce défaut étoit probablement l'eſprit d'indépendance que le gouvernement féodal avoit établi en Europe. Des Chefs ſans expérience & ſans art conduiſoient dans des pays inconnus des multitudes déreglées.

Le Roi de France, (1149.) ſurpris comme l'Empereur, dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui; mais il eſſuya dans Antioche des malheurs domeſtiques, plus ſenſible que les calamités publiques.

Raimond, Prince d'Antioche, chez lequel il ſe réfugia avec la Reine Eleonore, ſa femme, fut ſoupçonné d'aimer cette Princeſſe. On dit même qu'elle oublioit toutes les fatigues d'un ſi cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin. La concluſion de toute cette entrepriſe fut que l'Empereur Conrad retourna preſque

ſeul en Allemagne, & le Roi ne ramena en France que ſa femme & quelques Courtiſans. A ſon retour il fit caſſer ſon mariage avec Eléonore de Guyenne, & perdit ainſi cette belle Province de France, après avoir perdu en Aſie la plus floriſſante armée que ſon pays eût encore miſe ſur pied. Mille familles déſolées éclatterent contre Saint Bernard.

Après ces malheureuſes expéditions, les Chrétiens de l'Aſie furent plus que jamais diviſés entr'eux. La même fureur regnoit chez les Muſulmans. Le prétexte de la Religion n'avoit plus de part aux intérêts politiques. Il arriva même vers l'an 1166, qu'Amaury, Roi de Jéruſalem, ſe ligua avec le Soudan d'Egypte contre les Turcs. Mais à peine le Roi de Jéruſalem avoit-il ſigné ce Traité qu'il le viola. Les Religieux Hoſpitaliers de Saint Jean de Jeruſalem l'aſſiſterent de leur argent & de leurs forces, qui n'étoient pas médiocres. Ils eſperoient ſoumettre l'Egypte, & ils furent tous obligés de retourner à Jéruſalem, avec la honte d'avoir violé leur ſerment.

Au milieu de ces troubles s'élevoit le Grand Saladin, neveu de Noradin, Soudan d'Alep; il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse, & la Mesopotamie. Un Religieux Templier, nommé Mélieu, quitta son ordre & sa Religion pour servir sous ce Conquérant, & contribua beaucoup à lui soumettre l'Armenie. Saladin, maître de tant de Pays, ne voulut pas laisser au milieu de ses Etats le Royaume de Jérusalem. De violentes factions déchiroient ce petit Etat & hâtoient sa ruine. Gui de Lusignan, couronné Roi, mais à qui on disputoit la Couronne, rassembla dans la Galilée tous ces Chrétiens divisés que le péril réunissoit, & marcha contre Saladin. L'Evêque de Ptolemaïs, portant la chappe par dessus sa cuirasse, & tenant entre ses mains une Croix, encourageoit les troupes à combattre sur ce même terrain où leur Dieu avoit fait tant de miracles; cependant tous les Chrétiens furent tués ou pris. Le Roi captif, qui ne s'attendoit qu'à la mort, fut étonné d'être traité par Saladin, comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les

Généraux les plus humains. Saladin préſenta de ſa main à Luſignan une coupe de liqueur rafraîchie dans de la neige. Le Roi après avoir bû, voulut donner la coupe à un de ſes Capitaines, nommé Renaud de Châtillon. C'étoit une coûtume inviolable chez les Muſulmans, & qui ſe conſerve encore chez quelques Arabes, de ne point faire mourir les priſonniers auſquels ils avoient donné à boire & à manger. Ce droit de l'ancienne hoſpitalité étoit ſacré pour Saladin. Il ne ſouffrit pas que Renaud de Châtillon bût après le Roi. Ce Capitaine avoit violé pluſieurs fois ſa promeſſe; le Vainqueur avoit juré de le punir, & montrant qu'il ſçavoit ſe venger comme pardonner, il fit abattre d'un coup de ſabre la tête de celui qu'il croyoit perfide. Arrivé aux portes de Jeruſalem, qui ne pouvoit plus ſe défendre, il accorda à la Reine, femme de Luſignan, une capitulation qu'elle n'eſperoit pas. Il lui permit de ſe retirer où elle voudroit. (1187.) Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuroient dans la Ville, & n'en reçut qu'une médiocre

des Latins. Lorſqu'il fit ſon entrée dans Jéruſalem, pluſieurs femmes vinrent ſe jetter à ſes pieds, en lui redemandant les unes leurs maris, les autres leurs enfans, ou leurs peres qui étoient dans ſes fers. Il les leur rendit avec une generoſité qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. Saladin fit laver avec de l'eau roſe, par les mains même des Chrétiens, la Moſquée qui avoit été changée en Egliſe. Il y plaça une Chaire (1187) magnifique, à laquelle ſon oncle Noradin, Soudan d'Alep, avoit travaillé lui-même, & fit graver ſur la porte ces paroles. „Le Roi Saladin, Serviteur „de Dieu, mit cette inſcription, après „que Dieu eut pris Jéruſalem par ſes „mains. Mais malgré ſon attachement à ſa Religion, il rendit aux Chrétiens Orientaux l'Egliſe du Saint Sépulcre. Si l'on compare cette conduite avec celle des Chrétiens, lorſqu'ils prirent Jéruſalem, on voit avec douleur quels ſont les Barbares. Il faut encore ajouter que Saladin au bout d'un an, rendit la liberté à Gui de Luſignan, lui faiſant jurer qu'il ne porteroit jamais les armes con-

tre ſon Libérateur. Luſignan ne tint pas ſa parole.

Pendant que l'Aſie Mineure avoit été le Théatre du zéle, de la gloire, des crimes & des malheurs de tant de milliers de Croiſés, la fureur d'annoncer la Religion les armes à la main, s'étoit répandue dans le fond du Nord.

Nous avons vû Charlemagne convertir l'Allemagne Septentrionale, qu'on appelloit Saxe, avec le fer & le feu. Nous avons enſuite vû les Danois idolâtres faire trembler l'Europe, conquérir la Normandie, ſans tenter jamais d'y faire recevoir l'Idolâtrie. A peine le Chriſtianiſme fut affermi dans le Dannemarck, dans l'ancienne Saxe, & dans la Scandinavie, qu'on y prêcha une Croiſade contre les Payens du Nord, qu'on appelloit Sclaves ou Slaves, & qui ont donné leur nom à ce Pays qui touche à la Hongrie, & qu'on appelle Sclavonie. Ils habitoient alors vers le bord oriental de la mer Baltique; l'Ingrie, la Livonie, la Samogitie, la Curlande, la Pomeranie, la Pruſſe; les Chrétiens s'armérent contre eux, depuis Bremen juſ-

qu'au fond de la Scandinavie. Plus de cent mille Croisés porterent la destruction chez ces Idolâtres. On tua beaucoup de monde; on ne convertit personne. Cette Croisade finit bientôt dans ce Pays affreux, où les troupes ne pouvoient subsister long-tems, & où l'art de la guerre n'étoit qu'un brigandage de Sauvages. On peut encore ajouter la perte de ces cent mille hommes, aux seize cens mille que ces sortes de guerres avoient coûté à l'Europe.

Cependant il ne restoit aux Chrétiens d'Asie qu'Antioche, Tripoli, Joppé & la Ville de Tyr, autrefois la dominatrice des mers, & alors un simple refuge des vaincus. Saladin possedoit tout le reste, soit par lui-même, soit par son gendre, le Sultan d'Iconium, ou de Cogni, qui gouvernoit le pays, que nous appellons aujourd'hui Caramanie.

Au bruit des victoires de Saladin, toute l'Europe fut troublée. Le Pape Clement III. remua la France, l'Angleterre, l'Allemagne.

Philippe-Auguste, qui regnoit alors en France, & le vieux Henri II. Roi

d'Angleterre, ſuſpendirent leurs différends, & mirent toute leur rivalité à marcher à l'envi au ſecours de l'Aſie. Ils ordonnerent, chacun dans leurs Etats, que tous ceux qui ne ſe croiſeroient pas, payeroient le dixiéme de leurs revenus & de leurs biens meubles pour les frais de l'armement, c'eſt ce qu'on appelle la dixme ſaladine, taxe qui ſervoit de trophée à la gloire du Conquérant.

Cet Empereur, Frederic Barberouſſe, ſi fameux par les perſécutions qu'il eſſuya des Papes, & qu'il leur fit ſouffrir, ſe croiſa preſque au même tems, & ſe ſignala le premier de tous. Il ſembloit être deſtiné à être chez les Chrétiens d'Aſie, ce que Saladin étoit chez les Turcs. Politique, Grand Capitaine, éprouvé par la fortune, il conduiſoit une armée de cent cinquante mille combattans. Il prit la précaution d'ordonner qu'on ne reçût aucun Croiſé, qui n'eût au moins cent cinquante francs d'argent comptant de notre monnoye d'aujourd'hui, afin que chacun pût par ſon induſtrie, prévenir les horribles diſettes qui avoient contribué à faire périr

les armées précédentes. Il lui fallut d'abord combattre les Grecs. La Cour de Conſtantinople, fatiguée d'être continuellement menacée par les Latins, fit enfin une alliance avec Saladin. Cette alliance révolta l'Europe; mais il eſt évident qu'elle étoit indiſpenſable, on ne s'allie point avec ſon ennemi naturel ſans néceſſité. Nos alliances d'aujourd'hui avec les Turcs moins néceſſaires peut-être, ne cauſent pas tant de murmure. Frederic s'ouvrit un paſſage dans la Thrace les armes à la main, contre l'Empereur Iſaac l'Ange; & victorieux des Grecs, il gagna (1190) deux victoires contre le Sultan de Cogni; mais s'étant baigné tout en ſueur dans les eaux d'une riviere, qu'on croit être le Cidnus, il en mourut & ſes victoires furent inutiles. Elles avoient coûté bien cher ſans doute, puiſque ſon fils, le Duc Frederic de Suabe, ne put raſſembler des cent cinquante mille hommes qui avoient ſuivi ſon pere, que ſept à huit mille tout au plus. Il les conduiſit à Antioche, & joignit ces débris à ceux du Roi de Jéruſalem, Gui de Luſignan, qui voulut

encore attaquer ſon Vainqueur malgré la foi des ſermens & malgré l'inégalité des armes.

Après pluſieurs combats, dont aucun ne fut déciſif, ce fils de Frederic Barberouſſe, qui eût dû être Empereur d'Occident, perdit la vie près de Ptolemaïs, par la maladie qui emportoit tous les Allemands dans ces climats. Ceux qui ont écrit que ce Prince mourut Martyr de la chaſteté & qu'il eût pû échapper par l'uſage des femmes, ſont à la fois des Panégyriſtes bien hardis, & des Phyſiciens peu inſtruits. On en dit autant depuis du Roi de France Louis VIII.

L'Aſie Mineure étoit un gouffre où l'Europe venoit ſe précipiter; non ſeulement cette armée immenſe de l'Empereur Frederic étoit perdue; mais des Flottes d'Anglois, de François, d'Italiens, d'Allemands, précédant encore l'arrivée de Philippe-Auguſte, & de Richard Cœur de Lion, avoient amené de nouveaux Croiſés & de nouvelles victimes. Le Roi de France & le Roi d'Angleterre arriverent enfin en Syrie, devant Ptole-

mais, qu'on nomme Acre, ou Saint Jean d'Acre. Preſque tous les Chrétiens d'Orient s'étoient raſſemblés pour aſſiéger cette Ville, qu'on regardoit comme la clef de ces pays. Saladin étoit embarraſſé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux Rois eurent joint leurs forces à celles des Chrétiens d'Orient, on compta plus de trois cens mille combattans.

Ptolemaïs, à la vérité, fut priſe, (1190). mais la diſcorde, qui devoit néceſſairement diviſer deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que Philippe & Richard, fit plus de mal que ces trois cens mille hommes ne firent d'exploits heureux. Philippe fatigué de ces diviſions, & plus encore de la ſupériorité & de l'aſcendant que prenoit en tout Richard ſon vaſſal, retourna dans ſa Patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire.

Richard demeuré maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de Croiſés, plus diviſés entre eux que ne l'avoient été les deux Rois, déploya vainement le courage le plus héroïque

Saladin, qui revenoit vainqueur de la Méſopotamie, livra bataille aux Croiſés près de Céſarée. On vit ce Conquérant à la tête de ſes Mahometans, & Richard à celle des Chrétiens, combattre l'un contre l'autre, comme deux Chevaliers en champ clos. Richard eut la gloire de déſarçonner Saladin; ce fut preſque tout ce qu'il gagna dans cette expédition mémorable. Les fatigues, les maladies, les petits combats, les querelles continuelles ruinerent cette grande armée, & Richard s'en retourna avec plus de gloire, à la vérité que Philippe Auguſte, mais d'une maniere bien moins prudente; il partit avec un ſeul Vaiſſeau de cette côte de Syrie, vers laquelle il avoit conduit un an auparavant une flotte formidable, & ſon Vaiſſeau, ayant fait nauffrage ſur les côtes de Véniſe, il traverſa déguiſé & mal accompagné la moitié de l'Allemagne. Il avoit offenſé en Syrie par ſes hauteurs un Duc d'Autriche, & il eut l'imprudence de paſſer par ſes terres; ce Duc d'Autriche le chargea de chaînes & le livra à l'Empereur Henri VI, qui le garda en priſon

comme un ennemi qu'il auroit pris en guerre. Il exigea de lui cent mille marcs d'argent pour ſa rançon. L'Angleterre perdit ainſi bien plus que la France à cette nouvelle Croiſade, dans laquelle un Empereur & deux Rois puiſſans & courageux, ſuivis des forces de l'Europe, ne purent prévaloir contre Saladin.

Ce fameux Muſulman, qui avoit fait un Traité avec Richard, par lequel il laiſſoit aux Chrétiens le rivage de la mer depuis Tyr juſqu'à Joppé, & ſe réſervoit tout le reſte, garda fidellement ſa parole, dont il étoit eſclave. Il mourut (1195.) quinze ans après à Damas, admiré des Chrétiens même. Il avoit fait porter dans ſa derniere maladie, au lieu du Drapeau qu'on élevoit devant ſa porte, le drap qui devoit l'enſevelir. Celui qui tenoit cet étendart de la mort, crioit à haute voix, „voila tout ce que Saladin, „vainqueur de l'Orient, remporte de ſes „victoires.

On dit qu'il laiſſa par ſon teſtament des diſtributions égales d'aumônes aux pauvres Mahometans, Juifs & Chrétiens,

voulant faire entendre par ces diſpoſitions, que tous les hommes ſont freres, & que pour les ſecourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croyent, mais de ce qu'ils ſouffrent. Auſſi n'avoit-il jamais perſecuté perſonne pour ſa Religion; il avoit été à la fois conquérant, humain & Philoſophe.

L'Ardeur des Croiſades ne s'amortiſſoit pas. L'intérêt des Papes, les prédications des Religieux, le point d'honneur, l'eſprit de Chevalerie, l'eſpérance de vaincre ceux que Godefroi de Bouillon avoit vaincus autrefois; tout ſervoit à nourrir cette flamme qui embraſoit toujours l'Europe.

Les guerre de Philippe Auguſte contre l'Angleterre & contre l'Allemagne n'empêchérent pas qu'un grand nombre de Seigneurs François ne ſe croiſât encore. Le principal moteur de cette nouvelle émigration fut un Prince Flamand, ainſi que Godefroi de Bouillon, Chef de la premiere. C'étoit Baudouin Comte de Flandres. Quatre mille Chevaliers, neuf mille Ecuyers, & vingt mille hommes de pied compoſérent cette Croiſade,

Croiſade, qu'on peut appeller la cinquiéme.

Veniſe devenoit de jour en jour une République redoutable qui appuyoit ſon commerce par la guerre. Il fallut s'adreſſer à elle préférablement à tous les Rois de l'Europe. Elle s'étoit miſe en état d'équiper des Flottes que les Rois d'Angleterre, d'Allemagne, de France, ne pouvoient alors fournir. Ces Républicains induſtrieux gagnérent à cette Croiſade de l'argent & des terres Premiérement, ils ſe firent payer quatre vingt cinq mille marcs d'argent pour tranſporter ſeulement l'armée dans le trajet; ſecondement, ils ſe ſervirent de cette armée même, à laquelle ils joignirent cinquante Galéres pour faire d'abord des conquêtes en Dalmatie ſur les Chrétiens au profit de la République. Le Pape Innocent les excommunia, ſoit pour la forme, ſoit qu'il craignit déja leur grandeur, & ces Croiſés excommuniés n'en prirent pas moins Zara & ſon territoire, qui accrut les forces de veniſe.

Cette Croiſade fut différente de toutes les autres, en ce qu'elle trouva Conſtan-

tinople diviſée, & que les autres avoient eu en tête des Empereurs affermis. Les Vénitiens, le Comte de Flandres, le Marquis de Montferrat, joints à eux, enfin les Principaux Chefs toujours politiques, quand la multitude n'eſt que violente, virent que le tems étoit venu d'exécuter l'ancien projet contre l'Empire des Grecs.

Iſaac l'Ange avoit été privé de la liberté & de la vuë par ſon frere Alexis. Le fils d'Iſaac avoit un parti. Les Croiſés lui offrirent leur dangereux ſecours. A leur approche l'uſurpateur s'enfuit de Conſtantinople, & les Croiſés exigérent pour s'être montrés, deux cens mille marcs d'argent du jeune Alexis, & la ſoumiſſion de l'Egliſe Grecque à l'Egliſe Latine. De tels auxiliaires furent également odieux à tous les partis.

Ils campoient hors de la Ville, toujours pleine de tumulte. Le jeune Alexis déteſté des Grecs pour avoir introduit les Latins, fut immolé bien-tôt à une nouvelle faction. Un de ſes parens ſurnommé Myrſyflos ou Mirtille, l'étrangla de ſes mains.

Les Croisés alors, qui avoient le prétexte de vanger leur Créature, profitérent des séditions qui désoloient la Ville, pour la ravager, sous couleur de justice. Ils y entrérent présque sans résistance, & ayant tué tout ce qui se presenta, ils s'abandonnérent à tous les excès de la fureur & de l'avarice.

Nicetas & Villehardoüin assûrent que le seul butin des Seigneurs de France fut de quatre cens mille marcs d'argent, sans compter les meubles précieux, les chevaux & les équipages. La plûpart des Eglises furent pillées, & ce qui marque assez le caractére de la Nation, qui n'a jamais changé, les François danserent avec les femmes dans le Sanctuaire de l'Eglise de Sainte Sophie; mais ce qui ne caractérise pas moins les Grecs, ils vinrent en procession avec leur Clergé implorer la miséricorde de leurs destructeurs contre lesquels ils auroient pû se défendre. Ce fut pour la premiere fois que la Ville de Constantinople fut prise & saccagée, & elle le fut par des Chrétiens qui avoient fait vœu de ne combattre que les Infidéles.

Dans tous ces petits combats qui s'étoient donnés entre les Grecs & les Latins depuis la premiére Croiſade, & particuliérement dans cette priſe de Conſtantinople, on ne voit pas que ce feu grégeois, tant vanté par les Hiſtoriens, ait fait le moindre effet. S'il étoit tel qu'on le dit ; ſi l'eau même lui ſervoit d'aliment, il eût toujours donné ſur terre & ſur mer une victoire aſſurée. Si c'étoit quelque choſe de ſemblable à nos Phoſphores, & à cette huile étherée nouvellement découverte, l'eau pouvoit à la vérité le conſerver, mais il n'auroit point eu d'action dans l'eau : ſa flamme même n'eût point été bien pénétrante & bien deſtructive. On ajoute qu'on ne l'éteignoit qu'avec de l'urine, du vinaigre & du ſable. C'eſt ainſi à la vérité qu'on éteint l'huile étherée enflammée ; mais il paroît aſſez difficile qu'on eût toujours de quoi arrêter l'incendie. Enfin malgré ce ſecret, les Turcs avoient enlevé préſque toute l'Aſie mineure, & les Latins leur arrachérent le reſte.

Le plus puiſſant des Croiſés, Baudouin, Comte de Flandres, ſe fit élire Empe-

reur. Ce nouvel uſurpateur condamna l'autre uſurpateur Mirtille à être précipité du haut d'une Colonne. Les autres Croiſés partagérent l'Empire. Les Vénitiens ſe donnérent les principales Iſles vers le Peloponeſe, celle de Candie, & pluſieurs Villes des Côtes de Phrygie, qui n'avoient point ſubi le joug des Turcs. Le Marquis de Montferrat prit la Theſſalie. Villehardoüin, Maréchal de Champagne, prit pour lui l'Achaïe ou la Gréce proprement dite. Un Gentilhomme de Bourgogne, nommé la Roche, s'empara d'Athénes & de Thébes. De-là vinrent les Sires de Thébes, & les Ducs d'Athénes. Un Seigneur d'Aveſne, du Comté de Hainault, eut l'Iſle d'Eubée ou le Négrepont pour ſon partage; ainſi Baudoüin n'eut guéres pour lui que la Thrace & la Moëſie. A l'égard du Pape, il y gagna du moins pour un tems une partie de l'Egliſe d'Orient, dans laquelle il y avoit de Evêchés à donner, & de l'argent à recueillir. Cette conquête eut pû avec le tems valoir un Royaume. Conſtantinople étoit autre choſe que Jéruſalem.

Innocent III. donna le Pallium (c'eſt la marque du Métropolitain) à Thomas Moroſini, Vénitien, élu Patriarche de Conſtantinople par les Croiſés. On vit enfin le Patriarche des Grecs faire ſerment de fidélité à celui de Rome. Innocent écrivoit à Moroſini, „ le Saint „ Siége de Rome a donné rang à votre „ Egliſe entre les Patriarchales, & l'a „ tirée de la pouſſiere „ Ce Pape, en parlant ainſi, ignoroit ou feignoit d'ignorer l'antiquité; mais l'ignorance même tenoit ſouvent lieu de droit.

Ces Croiſés, qui ruinoient des Chrétiens leurs freres, auroient pû bien, plus aiſément que tous leurs prédéceſſeurs, chaſſer les Turcs de l'Aſie. Les Etats de Saladin étoient déchirés. Mais de tant de Chevaliers, qui avoient fait vœu d'aller ſecourir Jéruſalem, il ne paſſa en Syrie que le petit nombre de ceux qui ne purent avoir part aux dépoüilles des Grecs. De ce petit nombre, fut Simon de Montfort, qui ayant envain cherché un état en Gréce & en Syrie, retourna enſuite en France, & ſe mit à la tête d'une Croiſade contre les Albigeois.

Il restoit beaucoup de Princes de la famille Impériale des Comnénes, qui ne perdirent point courage dans la destruction de leur Empire; un d'eux, qui portoit aussi le nom d'Alexis, se réfugia avec quelques Vaisseaux vers la Colchide, & là entre la mer & le Mont Caucase, forma un petit Etat qu'on apella l'Empire de Trébizonde, (tant on abusoit de ce mot d'Empire.) Ce petit Etat subsista jusqu'au tems de Mahomet second. Théodore Lascaris reprit Nicée & s'établit dans la Bythinie, en se servant à propos des Arabes contre les Turcs. Il se donna aussi le titre d'Empereur, & fit élire un Patriarche de sa Communion.

D'autres Grecs, unis avec les Turcs même, appellerent à leur secours leurs anciens ennemis, les Bulgares, contre le nouvel Empereur, Baudoüin de Flandres qui joüit à peine de sa conquête. Vaincu par eux près d'Andrinople, on lui coupa les bras & les jambes, & il expira en proye aux bêtes féroces.

Dans ces secousses de tant d'Etats, & au milieu de tant de dévastations, les

Princes, qu'on appelle Latins, ne conservérent leur foible Empire à Constantinople que 58 années, jusqu'en 1261. Ce tems ne suffit pas pour réünir l'Eglise Grécque avec la Latine. Rome ne put que faire célébrer l'Office en Latin chez un peuple qui abhorroit cette Langue, & donner quelques tems les bénéfices aux Italiens. Le Patriarche Grec contreminoit le Patriarche Latin. Les Grecs haïssoient les Chrétiens Romains plus que les Turcs. Pendant ce tems-là même une autre Croisade contre d'autres Chrétiens désoloit la France. C'est celle qui dépeupla le Languedoc, & qui extermina les Albigeois. Il faut attendre pour en parler, que celles de l'Orient soient finies.

On s'étonne que les sources de ces émigrations ne tarissent pas. On pourroit s'étonner du contraire. Les esprits des hommes étoient en mouvement. Les Confesseurs ordonnoient aux Pénitens d'aller à la Terre Sainte. Les fausses nouvelles qui en venoient tous les jours, donnoient de fausses espérances. Il partoit de tous les pays de l'Europe

des Pélerins armés ſans aucuns Chefs; véritables Chevaliers errans.

Un Moine, Breton, nommé Erloin conduiſit en Syrie, vers l'an 1204, une multitude de Bretons. La veuve d'un Roi de Hongrie ſe croiſa avec quelques femmes, croyant qu'on ne pouvoit gagner le Ciel que par ce voyage; elle alla mourir à Ptolémaïs. Cette maladie épidémique paſſa juſqu'aux enfans, & il y en eut des milliers, qui conduits par des Maîtres d'écoles & des Moines quittérent des maiſons de leurs parens, ſur la foi de ces paroles „ *Seigneur, tu as tiré ta gloire des enfans.* Leurs conducteurs en vendirent une partie aux Muſulmans. Le reſte périt de miſére.

L'Etat d'Antioche étoit ce que les Chrétiens avoient conſervé de plus conſiderable en Syrie. Le Royaume de Jéruſalem, bien moindre en effet, n'exiſtoit plus que dans Ptolemaïs. Cependant l'opinion de l'Occident étoit qu'il falloit un Roi de Jéruſalem. Emeri de Luſignan, Roi titulaire, étant mort vers l'an 1205, l'Evêque de Ptolomaïs propoſa d'aller demander en France un Roi de

Judée à Philippe Auguſte, eſpérant qu'avec ce nouveau Roi on recevroit des ſecours. Philippe Auguſte nomma un Cadet de la Maiſon de Brienne en Champagne, qui avoit à peine un patrimoine. On voit par le choix du Roi quel étoit le Royaume. Pluſieurs Chevaliers ſe joignirent à ce Roi de Jéruſalem, & chacun fit le voyage à ſes dépens.

Ce Roi titulaire de Judée, ces Chevaliers, quelques Bretons, qui avoient paſſé la mer, pluſieurs Princes Allemands, qui venoient de tems en tems, un Duc d'Autriche, un Roi de Hongrie, nommé André ſuivi d'aſſez belles troupes, les Templiers, les Hoſpitaliers, les Évêques de Munſter & d'Utrecht, tout cela pouvoit faire encore une armée de Conquérans, ſi elle avoit eu un Chef; mais c'eſt ce qui manqua toujours.

Le Roi de Hongrie s'étant retiré, un Comte de Hollande entreprit ce que tant de Rois & de Princes n'avoient pu faire. Le Pape lui donna le titre de Connétable des Croiſés. Les Chrétiens ſembloient toucher au tems de ſe relever. Leurs eſpérances s'accrurent par l'arrivée

d'une foule de Chevaliers, qu'un Légat du Pape leur amena. Un Archevêque de Bordeaux, les Evêques de Paris, d'Angers, d'Autun, de Beauvais, accompagnérent le Légat avec des troupes conſidérables. Quatre mille Anglois, autant d'Italiens, vinrent ſous diverſes Bannieres: enfin Jean de Brienne qui étoit arrivé à Ptolemaïs preſque ſeul, ſe trouvoit à la tête de près de cent mille combattans.

Saphadin, frere de Saladin, qui avoit joint depuis peu l'Egypte à ſes autres Etats, venoit de démolir le reſte des murailles de Jéruſalem, qui n'étoit plus qu'un Bourg ruiné. Le vœu de tous les Croiſés étoit de reprendre Jéruſalem; l'entrepriſe paroiſſoit très-aiſée, ſurtout vers la fin du régne de Saphadin, dont le Gouvernement s'affoibliſſoit; mais les premiers objets d'une entrepriſe changent toujours avec le tems. Saphadin paroiſſoit mal affermi dans l'Egypte. Les Croiſés crurent pouvoir s'en emparer. Ils étoient preſque auſſi près du Nil que du Jourdain, & l'Egypte valoit mieux que Jéruſalem.

De Ptolemaïs, que les Chrétiens nommoient Saint Jean d'Acre, le trajet eſt court aux embouchures du Nil. Les Vaiſſeaux qui avoient porté tant de Chrétiens de preſque tous les Ports de l'Europe, les portérent dans trois jours vers l'ancienne Péluſe.

Près des ruines de Péluſe, eſt élevée Damiette ſur une chauſſée qui la défend des inondations du Nil. Elle ſubſiſte encore, & eſt une clef de l'Egypte. Les Croiſés commencérent le ſiége pendant la derniere maladie de Saphadin, & le continuérent après ſa Mort. Meledin, l'aîné de ſes fils, régnoit en Egypte, & paſſoit pour aimer les loix, les ſciences & le repos plus que la guerre. Corradin Sultan de Damas, ſon frere, à qui la Syrie étoit tombée en partage, vint le ſecourir contre les Chrétiens. Le ſiége qui dura deux ans, fut mémorable en Europe, en Aſie, & en Afrique.

Saint François d'Aſſiſe qui établiſſoit alors ſon Ordre, & qui envoyoit ſes Compagnons dans toutes les parties de la terre connuë, paſſa lui-même au camp des aſſiégeans, & s'étant ima-

giné qu'il pourroit aiſément convertir le Sultan Méledin, il s'avança avec ſon Compagnon, frere Illuminé, vers le camp des Egyptiens. On les prit, on les conduiſit au Sultan. Saint François le prêcha en Italien, Langue que probablement le Sultan ignoroit. Il propoſa à Méledin de faire allumer un grand feu, dans lequel ſes Imans d'un côté, François & Illuminé de l'autre, ſe jetteroient pour faire voir quelle étoit la Religion véritable. Méledin répondit en riant, que ſes Prêtres n'étoient pas hommes à ſe jetter au feu pour leur foi: Alors François propoſa de s'y jetter tout ſeul. Méledin lui dit que s'il acceptoit une pareille propoſition, il paroîtroit douter de ſa Religion, & qu'en cela il offenſeroit ſon peuple. Enſuite il renvoya François avec bonté, voyant qu'il ne pouvoit être un eſpion dangereux. Si ce fait n'étoit atteſté par des Hiſtoriens qui étoient au Siége de Damiette, & s'il n'étoit une puiſſante preuve de ce que peut un eſprit perſuadé, je ne le rapporterois pas.

Damiette cependant fut priſe après deux ans de Siége, & ſembloit ouvrir le

chemin à la conquête de l'Egypte; mais Pelage Albano, Bénédictin Eſpagnol, Légat du Pape & Cardinal, voulant abſolument commander ſeul l'Armée, fut cauſe de ſa perte. Le Légat prétendoit que le Pape étant le Chef de toutes les Croiſades, celui qui le repréſentoit en étoit inconteſtablement le Général, & que le Roi de Jéruſalem, n'étant Roi que par la permiſſion du Pape, devoit obéir en tout au Légat. Il eſt évident que le Cardinal avoit plus de crédit que le Roi, qui ne défendit ſes droits qu'en ſe retirant de l'armée avec quelques Troupes. Ces diviſions conſumerent du tems. Il fallut écrire à Rome. Le Pape ordonna au Roi de retourner au Camp, & le Roi y retourna pour ſervir ſous le Bénédictin.

Ce Général engagea l'armée entre deux bras du Nil, préciſement au tems où ce fleuve, qui nourrit & défend l'Egypte, commençoit à ſe déborder. Le Sultan par le ſecours des Ecluſes inonda le Camp des Chrétiens, d'un côté, & brûla leurs Vaiſſeaux, de l'autre. Le Nil qui croiſſoit, menaçoit d'engloutir l'ar-

mée du Légat. Elle ſe trouvoit dans l'état où l'on peint les Egyptiens de Pharaon, quand ils virent la Mer prête à retomber ſur eux.

Les Contemporains conviennent que dans cette extrêmité on traita avec le Sultan, & qu'il daigna traiter. Il ſe fit rendre Damiette, il renvoya l'armée en Phénicie, après avoir fait jurer que de huit ans on ne lui feroit la guerre. Il garda le Roi Jean de Brienne, en ôtage. Il eſt bien ſurprenant qu'il accordât des conditions ſi douces ; mais on dit qu'il étoit le plus humain des hommes. On pourroit ajoûter peut être que les Chrétiens avoient encore quelques reſſources, puiſqu'on ne les fit pas tous eſclaves.

Ils n'avoient plus d'eſpérance que dans l'Empereur Frederic II. qui alors combattoit les Papes, avec leſquels il avoit plus d'intérêts à démêler qu'avec les Turcs. Jean de Brienne ſorti d'otage, lui donna ſa fille, & les droits au Royaume de Jéruſalem, pour dot. Le Pape Grégoire IX. qui aimoit beaucoup mieux envoyer l'Empereur en Aſie, que le voir

en Italie, le preſſoit d'accomplir le vœu qu'on avoit exigé de lui.

L'Empereur Frederic II. concevoit très-bien l'inutilité des Croiſades, & le danger dont celle-ci étoit pour ſes intérêts; mais il falloit ménager les eſprits des peuples, & éluder les coups des Papes. Il me ſemble que la conduite qu'il tint, eſt un modéle de la plus parfaite politique. Il negocie à la fois avec le Pape & avec le Sultan Méledin. Son Traité étant ſigné avec le Sultan & lui, il part pour la Paleſtine, mais avec un cortége plûtôt qu'avec une armée, pour ne ſe pas trop dégarnir en Europe. A peine eſt-il arrivé qu'il rend public le Traité par lequel on lui céde Jeruſalem, Nazareth, & quelques Villages, dont ni lui ni le Sultan ne ſe ſoucioient guéres. Il fait répandre dans l'Europe, que ſans verſer une goutte de ſang, il a repris les Saints Lieux. Par-là il ſatisfait à ſon vœu. Il impoſe ſilence à ſes ennemis: il ſe met en état de retourner avec gloire en Italie, & d'y être plus que jamais redoutable au Pape, qui oppoſoit des excommunications à cette politique profonde.

fonde. On lui reprochoit d'avoir laissé par le Traité une Mosquée dans Jerusalem. Le Patriarche de cette Ville le traitoit d'Athée. Ailleurs il étoit regardé comme un Prince qui sçavoit regner.

Au reste, pour avoir quelque idée de ce qu'étoit Méledin, & de la maniere dont les Arts étoient cultivés chez ses Sujets, je ne dois pas obmettre qu'il fit present à Frederic II. d'une Tente à plusieurs Appartemens, dans l'un desquels le plafond representoit le Ciel & les mouvemens des Astres, exécutés par des ressorts cachés, ouvrage qui supposoit une assez grande connoissance de l'Astronomie & des Méchaniques.

Il faut avoüer, quand on lit l'Histoire de ces tems, que ceux qui ont imaginé des Romans de Chevalerie, n'ont guéres pû aller par leur imagination au de-là de ce que fournit ici la vérité. C'est peu que nous ayons vû quelques années auparavant un Comte de Flandres, qui ayant fait vœu d'aller à la Terre-Sainte, se saisir en chemin de l'Empire de Con-

ſtantinople. C'eſt peu que Jean de Brienne, Cadet de Champagne, ſans patrimoine, devenu Roi de Jeruſalem, ait été ſur le point de ſubjuguer l'Egypte. Ce même Jean de Brienne n'ayant plus d'Etats, marche preſque ſeul au ſecours de Conſtantinople, que les Princes de la Maiſon de Comnène tâchoient toujours de reſſaiſir. Il arrive pendant un interrègne, & on l'élit Empereur.

Son Succeſſeur Baudoüin II. dernier Empereur Latin de Conſtantinople, toujours preſſé par les Grecs, couroit, une Bulle du Pape à la main, implorer en vain le ſecours de tous les Princes de l'Europe; tous les Princes alors étoient hors de chez eux. Les Empereurs d'Occident couroient à la Terre-Sainte: les Empereurs de Conſtantinople alloient en Occident: les Papes étoient preſque toujours en France, les Rois prêts à partir pour la Paleſtine. On publioit des Croiſades, tantôt contre les Turcs, tantôt contre les Grecs, tantôt contre Frédéric ſecond.

, Thibaud de Champagne, Roi de Navarre, ſi célébre par ſon amour pour la Reine Blanche, mere de Saint Loüis, & par ſes chanſons, fut auſſi un de ceux qui s'embarquérent alors pour la Paleſtine. Il revint la même année, & c'étoit être heureux. Environ 70 Chevaliers François, qui voulurent ſe ſignaler avec lui, furent tous pris & menés au Grand Caire, au Neveu de Méledin, nommé Meleſcala, qui ayant hérité des Etats & des vertus de ſon Oncle, les traita humainement, & les laiſſa enfin retourner dans leur Patrie pour une rançon modique.

En ce tems, le territoire de Jeruſalem n'appartient plus ni aux Syriens, ni aux Egyptiens, ni aux Chrétiens, ni aux Muſulmans. Une révolution, qui n'avoit point d'exemple encore dans l'Hiſtoire connuë du monde, donnoit une nouvelle face à la plus grande partie de l'Aſie. Gingiskan & ſes Tartares, dont on parlera après les Croiſades, avoit franchi le Caucaſe, le Taurus, l'Immaüs. Les Peuples qui fuyoient devant eux, comme des bêtes féroces chaſſées de

leur retraite par d'autres animaux plus terribles, fondoient à leur tour sur les terres abandonnées.

Les Habitans du Chorazan, qu'on nomma Corasmins, poussés par les Tartares, se précipitèrent sur la Syrie, ainsi que les Goths au quatrième siécle, chassés par des Scythes, étoient tombés sur l'Empire Romain. Ces Corasmins idolâtres égorgérent ce qui restoit à Jérusalem de Turcs, de Chrétiens, de Juifs, & détruisirent également les Eglises & les Mosquées. Les Chrétiens qui restoient dans Antioche, dans Tyr, dans Sydon, suspendirent quelque tems leurs querelles particulieres, pour résister à ces nouveaux brigands. Ces Chrétiens étoient alors ligués avec le Soudan de Damas, car tantôt alliés de l'Egypte qui obéissoit à Melescala, tantôt réunis avec le Soudan de Syrie, ils tâchérent alors de conserver par un peu de politique les Côtes dont la possession alloit à tout moment leur échaper. Les Templiers, les Chevaliers de Saint Jean, les Chevaliers Teutoniques, étoient des défenseurs toujours armés. L'Europe fournissoit sans cesse

quelques Volontaires. Enfin, ce qu'on put ramaſſer combattit les Coraſmins. La défaite des Croiſés fut entiére. Ce n'étoit pas là le terme de leurs malheurs. De nouveaux Turcs vinrent ravager ces Côtes de Syrie après les Coraſmins, & exterminérent preſque tout ce qui reſtoit de Chevaliers.

Mais ces torrens paſſagers laiſſérent toujours aux Chrétiens les Villes de la Côte trop bien fortifiées pour être aſſiégées par ces multitudes ſans ordre, qui paroiſſoient & diſparoiſſoient comme des Oiſeaux de proye.

Les Latins renfermés dans leurs Villes maritimes ſe virent alors ſans ſecours, & leurs querelles augmentoient leurs malheurs. Les Princes d'Antioche n'étoient occupés qu'à faire la guerre à quelques Chrétiens d'Armenie. Les factions des Vénitiens, les Génois, & les Piſans ſe diſputoient la Ville de Ptolémaïs. Les Templiers & les Chevaliers de Saint Jean ſe diſputoient auſſi. Toute l'Europe refroidie n'envoyoit preſque plus de ces Pelerins armés, dont le cœur n'avoit

guéres été interrompu pendant 150 années. Les eſpérances des Chrétiens s'éteignoient, quand Saint Loüis entreprit la derniere Croiſade.

Louis IX. paroiſſoit un Prince deſtiné à réformer l'Europe, ſi elle avoit pû l'être; à rendre la France triomphante & policée, & à être en tout le modéle des hommes. Sa piété, qui étoit celle d'un Anachoréte, ne lui ôta point les vertus royales. Sa libéralité ne déroba rien à une ſage œconomie. Il ſçut accorder une politique profonde avec une juſtice exacte, & peut-être eſt-il le ſeul Souverain qui mérite cette louange. Prudent & ferme dans le conſeil, intrépide dans les combats ſans être emporté, compatiſſant, comme s'il n'avoit jamais été que malheureux; il n'eſt guéres donné à l'homme de pouſſer la vertu plus loin.

Il avoit conjointement avec la Régente, ſa mere, qui ſçavoit regner, réprimé l'abus de la Juriſdiction trop étendue des Eccléſiaſtiques. Il ne vouloit pas que les Officiers de Juſtice ſai-

ſiſſent les biens de quiconque étoit excommunié, ſans examiner ſi l'excommunication étoit juſte ou injuſte. Le Roi, diſtinguant très-ſagement entre les Loix civiles, auxquelles tout doit être ſoumis, & les Loix de l'Egliſe, dont l'empire doit ne s'étendre que ſur les conſciences, ne laiſſa pas plier les Loix du Royaume ſous cet abus des Excommunications. Ayant, dès le commencement de ſon adminiſtration, contenu les prétentions des Evêques & des Laïcs dans leurs bornes, il avoit réprimé les factions de la Bretagne: il avoit gardé une neutralité prudente entre Gregoire IX. & Frederic II.

Son Domaine, déja fort grand, s'étoit accru de pluſieurs terres qu'il avoit achetées. Les Rois de France avoient alors pour revenus leurs biens propres; leur grandeur dépendoit d'une œconomie bien entendue, comme celle d'un Seigneur particulier.

Cette adminiſtration l'avoit mis en état de lever de fortes armées contre le Roi d'Angleterre, Henri III. & contre

des Vaſſaux de France, unis avec l'Angleterre. Henri III. moins riche, moins obéi de ſes Anglois, n'eut ni d'auſſi bonnes troupes, ni d'auſſi-tôt prêtes. Louis, qui le ſurpaſſoit en courage, comme en prévoyance, le battit, deux fois, & ſur tout à la Journée de Taillebourg en Poitou. Le Roi Anglois s'enfuit devant lui; cette guerre glorieuſe fut ſuivie d'une paix utile. Les Vaſſaux de France rentrés dans leur devoir, n'en ſortirent plus. Le Roi n'oublia pas même d'obliger l'Anglois à payer cinq mille livre ſterlings pour les frais de la campagne. Quand on ſonge qu'il n'avoit pas 24 ans, lorſqu'il ſe conduiſit ainſi; & que ſon caractére étoit fort au deſſus de ſa fortune, on voit ce qu'il eût fait, s'il fût demeuré dans ſa patrie, & on gémit que la France ait été ſi malheureuſe par ſes vertus même, qui devoient faire le bonheur du monde.

L'an 1244, Louis attaqué d'une maladie violente, crut dit-on, dans une létargie entendre une voix qui lui ordonnoit de prendre la Croix contre les Infidéles. A peine put-il parler, qu'il fit vœu de ſe

croiſer. La Reine ſa mere, la Reine ſa femme, ſon Conſeil, tout ce qui l'approchoit ſentit le danger de ce vœu funeſte. L'Evêque de Paris même lui en repréſenta les dangéreuſes conſéquences. Mais Louis regardoit ce vœu comme un lien ſacré, qu'il n'étoit pas permis aux hommes de dénouer. Il prépara pendant quatre années cette expédition; enfin laiſſant à ſa mere le gouvernement du Royaume, il part avec ſa femme, & trois de ſes Freres, que ſuivent leurs épouſes. Preſque toute la Chevalerie de France l'accompagne. Un Duc de Bourgogne, un Comte de Bretagne, un Comte de Flandres, un Comte de Soiſſons, un Comte de Vendôme amenent leurs Vaſſaux. Il y eut dans l'armée près de trois mille Chevaliers Bannerets. La France fut plus déſerte que du tems de la Croiſade de Saint Bernard, & cependant on ne l'attaqua pas. Les Empereurs & les Rois d'Angleterre étoient trop occupés chez eux. Une partie de la Flotte immenſe qui portoit tant de Princes & de Soldats, part de Marſeille, & l'autre d'Aigue-morte, qui n'eſt plus

un Port aujourd'hui. Tout ce grand armement devoit fondre en Egypte.

Louis mouilla dans l'Iſle de Chypre; le Roi de cette Iſle ſe joint à lui: on aborde en Egypte, & on chaſſe d'abord les Barbares de Damiette. Le vieux Malecſala, & preſque incapable d'agir, demanda la paix, & on la lui refuſa.

Saint Louis étoit renforcé par de nouveaux ſecours arrivés de France, ſuivi de ſoixante mille combattans, obei, aimé, inſtruit par les malheurs que Jean de Brienne avoit eſſuyés dans une pareille conjoncture, ayant en tête des ennemis déja vaincus, & un Sultan qui touchoit à ſa fin. Qui n'eût crû que l'Egypte, & bientôt la Syrie ne fuſſent domptées? Cependant la moitié de cette Armée floriſſante périt de maladie; l'autre moitié eſt vaincue près de la Moſſoure. Saint Louis voit tuer ſon frere Robert d'Artois; il eſt pris avec ſes deux autres freres, le Comte d'Anjou, & le Comte de Poitiers. La plûpart de ſes Chevaliers ſont captifs avec lui; ce n'étoit plus alors Malecſala qui régnoit en Egypte: c'étoit

ſon fils Almoadan. Ce nouveau Soudan avoit certainement de la grandeur d'ame, car le Roi Louis lui ayant offert pour ſa rançon, & pour celle de ſes priſonniers un million de peſans d'or, Almoadan lui en remit la cinquiéme partie. Malecſala ſon pere avoit inſtitué la Milice des Mamelicés, ſemblable aux Gardes Prétoriennes des Empereurs Romains, & des Janiſſaires d'aujourd'hui. Ces Mamelices furent à peine formés, qu'ils furent redoutables à leurs Maîtres. Almaodan qui voulut les réprimer, fut aſſaſſiné par eux, dans le tems même qu'il traitoit de la rançon de Louis. Le Gouvernement partagé alors entre les Emirs, ſembloit devoir être funeſte aux Chrétiens captifs? cependant le Conſeil Egyptien continua de traiter avec le Roi. Le Sire de Joinville rapporte que ces Emirs même propoſérent dans une de leurs aſſemblées de choiſir Louis pour leur Soudan.

Joinville étoit priſonnier avec le Roi; ce que raconte un homme de ſon caractére & de ſa naïveté, a du poids ſans doute. Mais qu'on faſſe réflexion,

combien dans un Camp, dans une maiſon, on eſt mal informé des faits particuliers qui ſe paſſent dans un Camp voiſin, dans une maiſon prochaine; combien il eſt hors de vraiſemblance que des Muſulmans ſongent à ſe donner pour Roi, un ennemi Chrétien, qui ne connoît ni leur Langue, ni leurs mœurs, qui déteſte leur Religion, & on verra que Joinville n'a rapporté qu'un diſcours populaire. Dire fidélement ce qu'on a entendu dire, c'eſt ſouvent rapporter de bonne foi des choſes au moins ſuſpectes.

Je ne ſçaurois guéres encore concilier ce que diſent les Hiſtoriens, de la maniere dont les Muſulmans traitérent les priſonniers. Ils racontent qu'on les faiſoit ſortir un à un d'une enceinte, où ils étoient renfermés; qu'on leur demandoit s'ils vouloient renier Jeſus Chriſt, & qu'on coupoit la tête à ceux qui perſiſtoient dans le Chriſtianiſme.

D'un autre côté, ils atteſtent qu'un vieil Emir fit demander par Interprete

aux Captifs, s'ils croyoient en J. C. & les Captifs ayant dit qu'ils croyoient en lui. „Conſolez-vous, dit l'Emir; puiſ„qu'il eſt mort pour vous, & qu'il eſt „reſſuſcité, il ſçaura bien vous ſecourir. Ces deux récits ſemblent un peu contradictoires, & ce qui eſt plus contradictoire encore, c'eſt que ces Emirs fiſſent tuer des Captifs dont ils eſperoient une rançon.

Au reſte, il me ſemble que ces Emirs, quoiqu'ils euſſent tué leur Soudan, avoient pourtant cette eſpéce de bonne foi & de vertu, ſans laquelle nulle Société ne peut ſubſiſter. Ils s'en tinrent aux huit cens mille peſans, auxquels leur Soudan avoit bien voulu ſe reſtraindre pour la rançon des Captifs; & lors qu'en vertu du Traité les Troupes Françoiſes qui étoient dans Damiette, rendirent cette Ville, on ne voit point que les Vainqueurs fiſſent le moindre outrage aux femmes qui étoient en très grand nombre. On laiſſa partir la Reine, & ſes deux belles-ſœurs avec reſpect. Ce n'eſt pas que tous les Soldats Muſulmans fuſſent modérés; le vulgaire

en tout pays eſt féroce. Il y eut ſans doute beaucoup de violences commiſes, des Captifs maltraités & tués; mais enfin j'avoue que je ne ſuis pas étonné que le ſimple Soldat Mahométan ait été féroce contre des Etrangers, qui des Ports de l'Europe étoient venus ravager les terres de l'Egypte.

Saint Louis délivré de captivité, ſe retire en Paleſtine, & y demeure près de quatre ans avec les débris de ſes vaiſſeaux & de ſon armée; il va viſiter Nazareth, au lieu de retourner en France, & enfin ne rentre dans ſa patrie qu'après la mort de la Reine Blanche, ſa mere; mais il y rentre dans le deſſein de former une Croiſade nouvelle.

Son ſéjour à Paris lui procuroit continuellement des avantages & de la gloire. Il reçut un honneur qu'on ne peut rendre qu'à un Roi vertueux. Le Roi d'Angleterre Henri III. & ſes Barons le choiſirent pour arbitre de leurs querelles. Il prononça l'Arrêt en Souverain, & ſi cet Arrêt, qui favoriſoit Henri III. ne put appaiſer les troubles d'Angleterre,

il fit voir au moins à l'Europe, quel reſpect les hommes ont malgré eux pour la vertu. Son frere le Comte d'Anjou dut à la réputation de Louis, & au bon ordre de ſon Royaume l'honneur d'être choiſi par le Pape pour Roi de Sicile.

Louis cependant augmentoit ſes Domaines de l'acquiſition de Namur, de Peronne, d'Avranches, de Mortagne, du Perche. Il pouvoit ôter aux Rois d'Angleterre tout ce qu'ils poſſedoient en France. Les querelles de Henri III. & de ſes Barons, lui en facilitoient les moyens; mais il préfera la juſtice à l'uſurpation; il les laiſſa jouir de la Guyenne, du Perigord, du Limoſin; mais il les fit renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, reunies à la Couronne par Philippe Auguſte: ainſi la paix fut affermie avec ſa réputation.

Il établit le premier la juſtice de reſſort; & les ſujets opprimés par les ſentences arbitraires des Juges des Baronies, commencérent à pouvoir porter leurs

plaintes aux quatre grands Baillages Royaux, créés pour les écouter. Sous lui des Lettrés commencerent à être admis aux séances de ces Parlemens, dans lesquels des Chevaliers, qui rarement sçavoient lire, décidoient de la fortune des Citoyens. Il joignit à la piété d'un Religieux, la fermeté éclairée d'un Roi, en réprimant les entrepriſes de la Cour de Rome, par cette fameuſe Praginatique, qui conſerve les anciens droits de l'Egliſe, nommés Libertés de l'Egliſe Gallicane; enfin treize ans de ſa préſence réparérent en France tout ce que ſon abſence avoit ruiné; mais la paſſion pour les Croiſades l'entraînoit. Les Papes l'encourageoient; Clement IV. lui accordoit une décime ſur le Clergé pour trois ans. Le Clergé qui du tems de la Dîme Saladine avoit fait beaucoup de repréſentations pour ne rien payer, en fit encore de très fortes; elles furent auſſi inutiles que peu décentes ſous un Roi, qui prodiguoit ſon ſang & ſes biens dans une guerre tant prêchée par le Clergé. Il part enfin une ſeconde fois, & à peu près avec les mêmes forces.

ces. Son frere qu'il a fait Roi de Sicile, doit le ſuivre. Mais ce n'eſt plus du côté de la Paleſtine, ni du côté de l'Egypte qu'il tourne ſa dévotion & ſes armes. Il fait cingler ſa Flotte vers Tunis.

Ce fut Charles d'Anjou, Roi de Naples & de Sicile, qui fit ſervir la piété héroïque de Louis à ſes deſſeins. Il prétendoit que le Roi de Tunis lui devoit quelques années de tribut. Il vouloit ſe rendre maître de ces Pays, & Saint Louis eſperoit, diſent tous les Hiſtoriens, (je ne ſçais ſur quel fondement,) convertir le Roi de Tunis. Les Troupes Chrétiennes firent leur deſcente vers les ruines de Cartage; mais bientôt le Roi eſt aſſiégé lui-même dans ſon Camp par les Maures réunis. Les mêmes maladies que l'intempérance de ſes ſujets tranſplantés, & le changement de climat, avoient attirées dans ſon Camp en Egypte, déſolérent ſon Camp de Cartage. Un de ſes fils né à Damiette pendant ſa captivité, mourut de cette eſpéce de contagion devant Tunis. Enfin le Saint Roi en fut attaqué: il ſe fit étendre

ſur la cendre & expira à l'âge de 55 ans, avec la piété d'un Religieux, & le courage d'un Heros. A peine eſt-il mort, que ſon frere le Roi de Sicile arrive; on fait la paix avec les Maures, & les débris des Chrétiens ſont ramenés en Europe. On ne doit guéres compter moins de cent mille perſonnes ſacrifiées dans les deux expéditions de Saint Louis. Joignez-y les cent cinquante mille qui ſuivirent Frederic Barberouſſe, les trois cent mille de la Croiſade de Philippe Auguſte, & de Richard; deux cent mille au moins du tems de Jean Brienne: comptez les ſeize cent mille Croiſés, qui avoient déja paſſé en Aſie, & n'oubliez pas ce qui périt dans l'expédition de Conſtantinople, & dans les guerres qui ſuivirent cette révolution, ſans parler de la Croiſade du Nord, & de celle contre les Albigeois, on trouvera que l'Orient fut le Tombeau de plus de deux millions d'Européens.

Pluſieurs Pays en furent dépeuplés & appauvris. Le Sire de Joinville dit expreſſément, qu'il ne voulut pas accompagner Louis à ſa ſeconde Croiſade,

parce qu'il ne le pouvoit, & que la premiere avoit ruiné toute sa Seigneurie.

La rançon de Saint Louis avoit coûté huit cens mille pesans; c'étoit au moins neuf millions de la monnoye qui court actuellement. Si des deux millions d'hommes qui moururent dans le Levant, chacun emporta seulement cent francs, c'est encore deux cens millions de livres qu'il en coûta. Les Génois, les Pisans, & sur tout les Vénitiens s'y enrichirent; mais la France, l'Angleterre, l'Allemagne, furent épuisées.

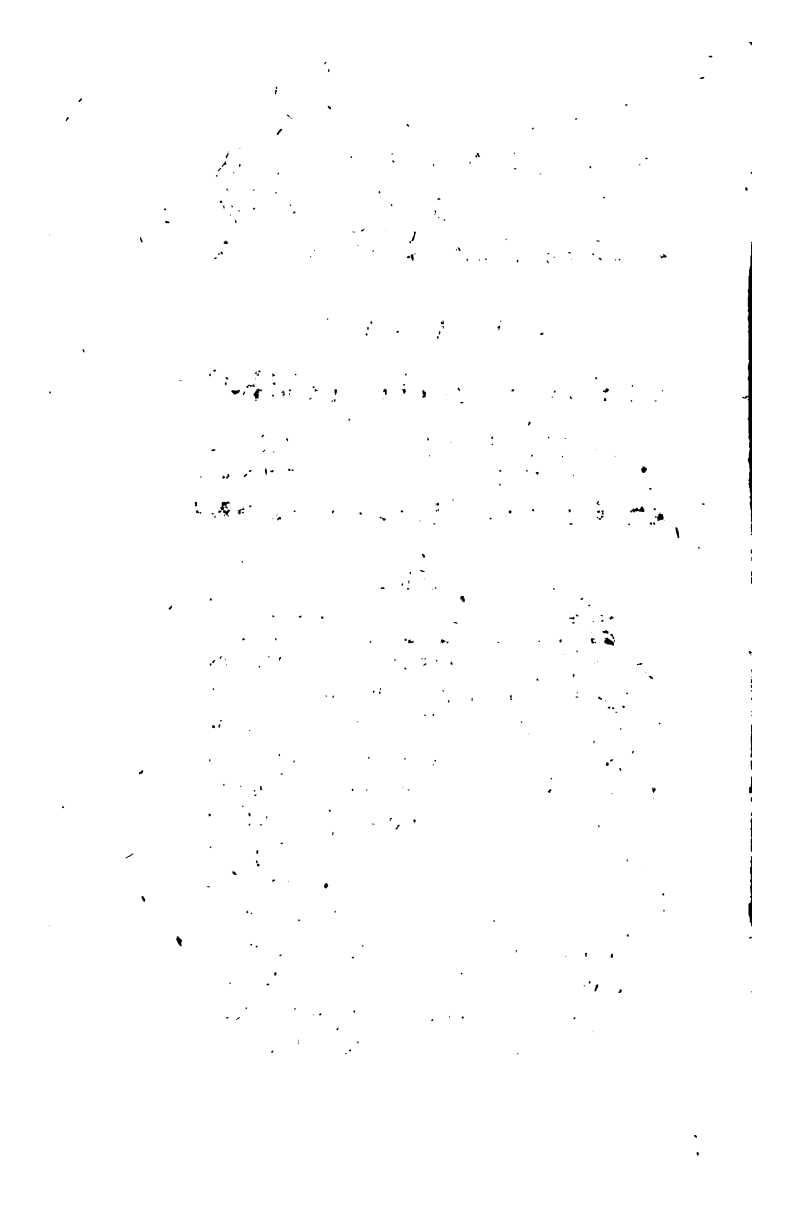
On dit que les Rois de France gagnerent à ces Croisades, parce que Saint Louis augmenta ses Domaines, en achetant quelques Terres des Seigneurs ruinés; mais il ne les accrut par son économie, que pendant le séjour qu'il fit dans ses Etats.

Le seul bien que ces entreprises procurérent, ce fut la liberté que plusieurs Bourgades rachetérent de leurs Seigneurs. Le Gouvernement municipal s'accrut un peu; ces Communautés pouvant travailler & commercer pour leur propre avan-

tage, exercérent les Arts & le Commerce que l'eſclavage éteignoit.

Cependant le peu de Chrétiens cantonnés ſur les côtes de Syrie, fut bientôt exterminé, ou réduit en eſclavage. Ptolemaïs leur principal azile, & qui n'étoit en effet qu'une retraite de Bandits fameux par leurs crimes, ne put réſiſter aux forces du Sultan d'Egypte, Meleb Seraph. Il la prit en 1291: Tyr & Sidon ſe rendirent à lui. Enfin vers la fin du douziéme ſiécle, il n'y avoit plus dans l'Aſie aucune trace apparente des Croiſades.

NOUVEAU PLAN
DE L'HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN.



NOUVEAU PLAN DE L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN.

AVANT PROPOS.

Pluſieurs eſprits infatigables ayant debrouillé autant que l'on peut le Cahos de l'antiquité, & quelques génies éloquents ayant écrit l'Hiſtoire Univerſelle juſqu'à Charlemagne, j'ai regretté qu'ils n'ayent pas fourni une carriére plus longue ; j'ai voulu pour aſſembler ce qu'ils ont negligé, mettre ſous mes yeux un précis de l'Hiſtoire du monde, laquelle nous intereſſe d'avantage à meſure quelle devient plus moderne.

Ma principale idée eſt de connoître autant que je pourrai les moeurs des hommes & les revolutions de l'eſprit humain; je regarderai l'ordre des ſucceſſions des Rois & la Chronologie comme mes guides, mais non comme le but de mon travail; ce travail ſeroit bien ingrat, ſi je me bornois à vouloir apprendre en quelle année un Prince indigne d'être connu ſucceda à un Prince barbare.

Il ſemble en liſant les Hiſtoires que la terre n'ait été faite que pour quelques Souverains, & pour ceux qui ont ſervi leurs paſſions: preſque tout le reſte eſt abandonné; les Hiſtoriens en cela reſſemblent à quelques Tirans dont ils parlent; ils ſacrifient le genre humain à un ſeul homme.

N'y a-t-il donc eu ſur la terre que des Rois, & faut-il que preſque tous les inventeurs des arts ſoient inconnus, tandis qu'on a des Suites Chronologiques de tant d'hommes qui n'ont fait aucun bien, ou qui ont fait beaucoup de mal?

Autant qu'il faut connoître les grandes actions des Souverains qui ont changé la face de la terre, & sur tout de ceux qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux, autant on doit negliger le Vulgaire des Rois qui ne seroit qu'un fardeau à la memoire, comme ils l'ont été à leurs peuples; ils servent d'époques dans les regîstres des tems, chacun peut les consulter, mais un Voyageur ne cherche dans une Ville que les principaux Citoyens qui représentent en quelque sorte l'esprit de la Nation; c'est ainsi que j'en use dans ce vaste dénombrement des Maitres de la terre. Je me propose de conduire mon étude par Siecles, mais je sens qu'en ne representant à mon esprit que ce qui s'est fait préciſement dans le Siecle que j'aurois sous les yeux, je serois obligé de trop diviser mon attention, de partager en trop de parties les Idées suivies que je veux me faire, d'abandonner la recherche d'une Nation ou d'un art ou d'une revolution pour ne la reprendre que trop long temps après; Je rémonterai donc quelque fois à la source, éloignée

d'un art, d'une Coutume importante, d'une Loi, d'une revolution; j'anticiperai quelques faits, j'en reſerverai d'autres à des tems poſterieurs, mais le moins que je pourrai & ſeulement pour éviter autant que ma foibleſſe le permettra, la confuſion & la diſperſion des idées; je tâcherai de préſenter à mon eſprit une peinture fidelle de ce qui mérite d'être connu en bien & en mal, forcé de voir une foule de cruautés & de trahiſons pour arriver à quelques Vertus repandües ça & là dans les ſiecles, comme des abris dans des déſerts immenſes.

Avant que de conſidérer l'état ou étoit l'Europe vers le tems de Charlemagne, & les débris de l'Empire-Romain, j'examine d'abord s'il n'y a rien qui ſoit digne de mon attention dans le reſte de nôtre hemiſphére : ce reſte eſt environ dix fois plus étendu que la domination Romaine, & m'apprend d'abord que ces monumens des Empereurs de Rome, chargés des titres de Maitres & de Reſtaurateurs de l'Univers ſont des témoignages immortels de vanité & d'ignorance non moins que de grandeur.

Frappés de l'eclat de cet Empire, de ſes accroiſſemens & de ſa chute, nous avons, juſqu'à préſent dans la plûpart de nos Hiſtoires univerſelles, traité les autres hommes comme s'ils n'exiſtoient pas. La Grece, les Romains ſe ſont emparés de toute nôtre attention, & quand le célebre Boſſuet dit un mot des Mahométans, il n'en parle que comme d'un déluge de Barbares; cependant beaucoup de ces Nations poſſedoient des arts utiles que nous tenons d'elles; leur pays nous fourniſſent des commodités & des choſes precieuſes que la nature nous a refuſées, & vêtus de leurs etoffes, nouris des productions de leurs terres, inſtruits par leurs inventions, amuſés même par les jeux qui ſont le fruit de leur induſtrie, nous ne ſommes ni juſtes, ni ſages de les ignorer.

De la Chine.

En portant ma vue aux extrémités de l'Orient, je conſidére en premier lieu l'Empire de la Chine, qui dès lors étoit plus vaſte que celui de Charle-

magne, ſurtout en y joignant la Corée & le Tonquin, Provinces alors tributaires des Chinois, environ vingt neuf degrés en longitude, & vingt quatre en latitude forment ſon etendue; le corps de cet état ſubſiſte avec ſplendeur depuis plus de quatre mille ans, ſans que les loix, les mœurs, & le langage, la manière même de s'habiller ait ſouffert d'alteration ſenſible.

Son Hiſtoire inconteſtable, la ſeule qui ſoit fondée ſur des obſervations celeſtes, remonte par la Chronologie la plus ſure juſqu'à une Eclipſe calculée 1250 avant notre Ere vulgaire, & verifiée par les Mathematiciens Miſſionaires qui envoïés dans les derniers ſiecles chez cette nation inconnue l'ont admirée, & l'ont inſtruite. Le Pere Gaubil a examiné une ſuite de 36 eclipſes de ſoleil rapportées dans les livres de Confucius, & il n'en a trouvé que deux douteuſes, & deux fauſſes.

Il eſt vrai qu'Alexandre avoit envoïé de Babilone en Grece les obſervations des Chaldéens, qui remontoient à 100 années plus haut que les Chinois. Mais

ces Ephémérides de Babilone n'étoient point liées à l'hiſtoire des faits, les Chinois au contraire ont lié l'hiſtoire du Ciel à celle de la terre, & ont juſtifié l'une par l'autre.

Deux cent trente ans au delà de cette fameuſe Eclipſe calculée dont je viens de parler, leur Chronologie atteint ſans interruption, & par les temoignages les plus autentiques juſqu'à l'Empereur Hiax, bon Mathematicien pour ſon tems, qui travailla lui même à reformer l'Aſtronomie, & qui dans un regne d'environ 80 années chercha à rendre les hommes eclairés & heureux; ſon nom eſt encore en veneration à la Chine comme l'eſt en Europe celui des Titus, des Trajans, & des Antonins.

Avant ce grand homme on trouve encore 6 Rois ſes predeceſſeurs, mais la durée de leur Regne eſt incertaine; je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce ſilence de la Chronologie que de recourir à la regle de Newton, qui aïant compoſé une année commune des années qu'ont regné les Rois de différens païs, reduit chaque regne à 22 ans ou environ.

Suivant ce calcul d'autant plus raiſonnable qu'il eſt plus moderé, ces ſix Rois auront regné à peu près 130 ans, ce qui eſt bien plus conforme à l'ordre de la nature que les 250 années qu'on donne aux ſept Rois de Rome, & que tant d'autres calculs ſemblables dementis par l'experience de tous les tems.

Le premier de ces Rois nommé Fohi regnoit donc 25 Siecles au moins avant l'Ere vulgaire, au tems que les Babiloniens avoient deja une ſuite d'obſervations Aſtronomiques ; & dès lors la Chine obéiſſoit à un Souverain ; ſes quinze Roiaumes reunis ſous un ſeul homme, prouvent que pluſieurs ſiecles avant, cette Region etoit très peuplée, policée, partagée en beaucoup de ſouverainetés ; car jamais un grand état ne s'eſt formé que de pluſieurs petits, c'eſt l'ouvrage du tems, de la politique & du courage.

La Chine etoit au tems de Charlemagne, connue long-tems auparavant, & ſur tout aujourd'hui, plus peuplée que vaſte.

Le dernier dénombrement dont nous avons connoiſſance, fait ſeulement dans les quinze provinces, qui compoſent la Chine proprement dite, monte juſqu'à près de 60 millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les Soldats vétérans, ni les vieillards au deſſus de ſoixante ans, ni la jeuneſſe au deſſous de vingt, ni les Mandarins, ni la multitude des lettrés ni les Bonzes, encore moins les femmes qui ſont partout en pareil nombre que les hommes, à un quinziéme ou un ſeiziéme près, ſelons les obſervations de ceux qui ont calculé avec le plus d'exactitude ce qui concerne le genre humain: à ce compte il paroit qu'il ſeroit difficile qu'il y ait moins de deux cent millions d'habitans dans la Chine. Notre Europe n'en a gueres plus de la moitié, à compter en exagerant vingt millions en France, vingt cinq en Allemagne & le reſte à proportion.

On ne doit pas être ſurpris ſi les villes Chinoiſes ſont immenſes: ſi Pequin la nouvelle Capitale de l'Empire a près de ſix de nos grandes lieues de circon-

INST.

dence, en renferme environ quatre millions de citoïens; Nanquin l'ancienne Metropole, en avoit autre fois d'avantage, une seule Bourgade nommée Qhinzing, ou l'on fabrique la porcelaine, contient encore un Million d'habitans.

Ce grand avantage que la Chine a sur nos climats me paroit venir de trois causes, de la fecondité que la nature y a donnée aux femmes, du peu de guerres qui ont desolé le païs; & enfin de ce que la peste qui a quelques fois detruit la quatriéme partie du genre humain, dans l'Europe & dans l'ancienne Asie, ne s'est jamais fait sentir à la Chine, car la peste est une maladie originaire d'Afrique qui n'a pu s'introduire encore dans des païs fermés aux etrangers, & les annales de la Chine ne rendent compte que d'une seule contagion qui fit quelques ravages au commencement du seizieme siecle.

Les forces de cet état consistent selon les relations des hommes les plus intelligens qui aient jamais voïagé, dans une milice d'environ 800000 Soldats, bien entre-

entretenus ; 570000 chevaux ſont nourris dans les écuries ou les paturages de l'Empereur, pour monter les gens de guerre pour les voïages de la Cour & pour les couriers publics. Pluſieurs Miſſionnaires que l'Empereur Cang-hi dans ces derniers tems approcha de ſa perſonne, rapportent qu'ils l'ont ſuivi dans des chaſſes magnifiques, vers la grande Tartarie, ou cent mille Cavaliers & ſoixante mille hommes de pié marchoient en ordre de bataille. Les villes Chinoiſes n'ont jamais d'autres fortifications que celles que le bon ſens a inſpiré à toutes les nations avant l'uſage de l'artillerie, un foſſé, un rampart, une forte muraille des tours. Depuis même que les Chinois ſe ſervent du Canon ils n'ont point encor ſuivi le model de nos places de guerre.

Mais au lieu qu'ailleurs on fortifie des places, les Chinois ont fortifié leur empire. La grande muraille qui ſeparoit & deffendoit la Chine contre les Tartares batie cent trente ſept ans avant notre Ere, ſubſiſte encore dans un contour de cinq cens lieues, s'eleve ſur des mon-

tagnes, deſcend dans des precipices ayant preſque par tout vingt deux de nos piés de largeur ſur plus de trente de hauteur, monument ſuperieur aux piramides d'Egypte par ſon utilité comme par ſon immenſité.

Ce rampart n'a pu empecher les Tartares de profiter dans la ſuite du tems des diviſions de la Chine & de la ſubjuguer. Mais la conſtitution de l'état n'en a été ni affoiblie ni changée ; le païs des conquérans eſt dévenu une des parties du pais conquis, & les Tartares Mautchouſes maitres aujourd'hui de la Chine n'ont fait autre choſe que ſe ſoumettre les armes à la main aux loix du païs, dont ils ont envahi le trone.

Le revenu ordinaire de l'Empereur ſe monte ſelon les ſupputations les plus vrai-ſemblables, à deux cens millions d'onces d'argent. Il eſt à remarquer que l'once d'argent ne vaut pas cent de nos ſous valeur intrinſéque, comme le dit l'hiſtoire de la Chine, car il n'y a point de valeur intrinſéque numeraire, mais a prendre le Marc de notre argent à cinquante de nos livres de compte,

cette ſomme revient à mille deux cens cinquante Millions de nôtre monnoie en 1750, je dis en ce tems, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut être encore. C'eſt à quoi ne prennent pas garde les écrivains plus inſtruits des livres que des affaires qui evaluent l'argent etranger d'une maniere trop fautive. Ils ont eu des monnoïes d'or & d'argent frappées avec le coin long tems avant que les dariques fuſſent frappées en Perſe. L'Empereur Cang hi avoit raſſemblé une ſuite de trois mille de ces anciennes monnoïes parmi les quelles il y en avoit beaucoup des Indes, autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Aſie; mais de long tems l'or n'eſt plus une meſure commune à la Chine, il y eſt marchandiſe comme en Hollande, l'argent même n'y eſt plus monnoïé; le poids & le titre en font le prix, on n'y frappe plus que du cuivre qui ſeul a dans ce païs une valeur arbitraire.

Le Gouvernement dans des tems difficiles a payé en papier comme on a fait depuis dans plus d'un Etat de l'Europe,

mais jamais la Chine n'a eu l'uſage des Banques publiques, qui augmentent les richeſſes d'une Nation en multipliant ſon crédit.

Ce pays favoriſé de la nature poſſéde preſque tous les fruits de notre Europe & beaucoup d'autres qui nous manquent; le bled, le ri, la vigne, les légumes, les arbres de toute eſpéce y couvrent la terre, mais les peuples n'ont jamais fait de vin, ſatisfaits d'une liqueur aſſez forte qu'ils ſavent tirer du ri.

L'inſecte précieux qui produit la ſoye eſt originaire de la Chine, c'eſt de là qu'il paſſa en Perſe aſſez tard avec l'art de faire des étoffes du duvet qui le couvre; & ces Etoffes étoient ſi rares que ſous les Antonins la ſoye ſe vendoit en Europe au poids de l'or.

Le Papier fin d'un blanc éclatant étoit fabriqué chés les Chinois de tems immemorial; on en faiſoit avec des filets de Banabou bouilli, avant que de ſe ſervir du linge, on ne connoit pas la premiére époque de la Porcelaine & de ce beau vernis qu'on commence à imiter en Europe; ils ſavent depuis deux mil-

le ans fabriquer le verre mais moins beau, & moins tranſparent que le nôtre.

L'Imprimerie y fut inventée par eux du tems de Jules-Ceſar ; on ſait que cette Imprimerie eſt une gravure ſur des planches de bois, telle que Guttemberg la pratiqua le premier à Mayence au quinziéme ſiécle ; l'Art de graver les Caractéres mobiles & de fonte beaucoup ſupérieure a la leur, n'a point encore été adopté par eux, tant ils ſont attachés à leurs anciens uſages.

Ils avoient un peu de Muſique, mais ſi informe & ſi groſſiére qu'ils ignoroient les Semitons.

L'uſage des Cloches eſt chez eux de la plus haute antiquité ; ils ont cultivé la Chymie & ſans devenir jamais bons Phyſiciens, ils ont inventé la poudre, mais ils ne s'en ſervoient que dans des fêtes, & dans l'art des feux d'artifices, où ils ont ſurpaſſés les autres Nations ; ce ſont les Portugais qui dans ces derniers ſiécles leur ont enſeigné l'uſage de l'artillerie ; & ce ſont les Jéſuites qui leur ont appris à fondre le Canon. Si les Chinois ne s'appliquérent pas à in-

venter ces inſtrumens déſtructeurs, il ne faut pas en louer leur modération puiſqu'il n'en ont pas moins fait la guerre.

Jamais leur Géométrie n'alla au delà des ſimples Elemens, ils pouſſérent plus loin l'Aſtronomie en tant qu'elle eſt la ſcience des yeux, & le fruit de la patience. Ils obſervérent le Ciel aſſidument, remarquérent tous les Phénoménes & les tranſmirent à la poſtérité; ils diviſérent, comme nous, le cours du Soleil en 365. parties & démie, ils connûrent, mais confuſement, la préceſſion des Equinoxes & des Solſtices; ce qui mérite peut être le plus d'attention, c'eſt que de tems immémorial, ils partagent le mois en ſémaines de ſept jours, on montre encore les inſtrumens dont ſe ſervoit un de leurs plus fameux Aſtronomes mil ans avant notre Ere dans une ville qui n'eſt que du troiſiéme rang.

Nanquin, l'ancienne Capitale, conſerve un globe de Bronze que trois hommes ne peuvent embraſſer, poſé ſur un Cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour

tourner ce globe ſur lequel ſont tracés les Méridiens & les Paralléles.

Pekin a eu un obſervatoire rempli d'aſtrolabes & de ſphéres armillaires, inſtrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célébres de la ſuperiorité des Chinois ſur les autres peuples de l'Aſie.

La Bouſſole qu'ils connoiſſoient ne ſervoit pas à ſon véritable uſage de guider la route des Vaiſſeaux, ils ne navigeoient que prés des Côtes. Poſſeſſeurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avoient pas beſoin d'aller comme nous au bout du monde ; la Bouſſole ainſi que la poudre à tirer étoit pour eux une ſimple curioſité, & ils n'en étoient pas plus à plaindre.

Il eſt étrange que leur Aſtronomie, & que leurs autres ſciences ſoient en même tems ſi anciennes chés eux, & ſi bornées ; ce qui eſt moins étonnant c'eſt la crédulité avec laquelle ces Peuples ont toujours joint les erreurs de l'Aſtrologie judiciaire aux vrais connoiſſances céleſtes. Cette ſuperſtition a été celle de tous les hommes & il n'y

a pas longtems que nous en ſommes guéris, tant l'erreur ſemble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'Arts & de ſciences cultivés ſans interruption depuis ſi longtems à la Chine, ont cependant fait ſi peu de progrés, il y en a peut être deux raiſons, l'une eſt la nature de leur langue, premier principe de toutes les connoiſſances.

L'art de faire connoitre ſes idées par l'Ecriture qui devroit n'être qu'une méthode très ſimple, eſt chez eux ce qu'ils ont de plus difficile ; chaque mot a des caractéres differens ; Un ſavant à la Chine eſt celui qui connoit le plus de ces caractéres, & quelques uns ſont arrivés à la vieilleſſe avant que de ſavoir bien écrire.

L'autre cauſe de cette longue permanence dans la médiocrité eſt le reſpect ſuperſtitieux qu'ont les Chinois pour tout ce qui leur a été tranſmis par les anciens, ils ſont ce que nous étions quand nous reſpections la Phyſique d'Ariſtote.

Ce qu'ils ont le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'eſt la

Morale & les Loix. Le reſpect des Enfans pour les Péres eſt le fondement du gouvernement Chinois, l'autorité paternelle n'y eſt jamais affoiblie, un fils ne peut plaider contre ſon Pére qu'avec le conſentement de tous les Parens, & celui des amis & des Magiſtrats; les Mandarins lettrés y ſont regardés comme les Péres des villes & des Provinces, & le Roi comme le Pére de l'Empire; cette idée enracinée dans les coeurs forme une famille de cet Etat immenſe.

Tous les vices y exiſtent comme ailleurs mais plus reprimés par le fruit des Loix.

Depuis l'an 1637 avant Jeſus Chriſt, tous les pauvres vieillards ſont nourris dans ce vaſte Empire aux dépens du tréſor public. Mais comment concilier cette admirable police établie en faveur de la vieilleſſe avec la négligence que le peuple Chinois a pour l'enfance? On dit qu'il n'eſt point chez eux de maiſon d'Orphélins & que rien n'eſt plus commun que des Enfans abandonnés. S'il eſt ainſi, leur gouvernement beaucoup plus parfait que les nôtres à certains é-

gards eſt en d'autres fort inférieur, & preſque tout eſt contradiction à la Chine comme parmi les autres peuples.

Les Cérémonies continuelles qui y gênent la ſocieté & dont l'amitié ſeule s'affranchit dans l'intérieur des maiſons, ont établi dans toute la nation une retenuë & une honnêteté qui donnent à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent juſqu'aux derniers du Peuple; les Miſſionaires racontent que ſouvent dans des marchés publics, au milieu de ces embarras & des confuſions des voitures qui excitent dans nos contrées des clameurs ſi barbares & des emportemens ſi fréquens & ſi odieux, ils ont vû les Payſans ſe mettre à génoux les uns devant les autres ſuivant la coutûme du Pays; ſe demander pardon de l'embarras dont chacun s'accuſoit, s'aider l'un l'autre & débaraſſer tout avec une tranquilité qui rendoit le dénouement encore plus facile.

Dans les autres Pays les Loix puniſſent les crimes, à la Chine elles font plus, elles recompenſent la vertu; le

bruit d'une action généreuſe & rare ſe répand-t-il dans une Province? Le Mandarin eſt obligé d'en avertir l'Empereur, qui envoye une marque d'honneur à celui qui l'a ſi bien méritée. Cette Morale, cette obéiſſance aux Loix jointes à l'adoration d'un Etre ſuprême forment la Religion de la Chine, celles des Empereurs & des Lettrés.

L'Empereur eſt de tems immémorial le premier Pontife; c'eſt qu'il ſacrifie au Dieu Souverain du ciel & de la terre, il doit être le premier Philoſophe, le premier Prédicateur de l'Empire; ſes Edits ſont preſque toûjours des inſtructions qui animeroient à la vertu, ſi les hommes n'étoient pas trop accoutumés à ces leçons qui ne ſont plus que de Stile.

Confutſée, que nous appellons Confucius qui vivoit il y a deux mil trois cens ans, un peu avant Pythagore, établit cette Religion, laquelle conſiſte à être juſte & bienfaiſant: il l'enſeigna & la pratiqua dans la grandeur & dans l'abaiſſement, tantôt Premier-Miniſtre d'un Roi tributaire de l'Empereur, tantôt exi-

lé, fugitif & pauvre; il eut de ſon vivant cinq mil diſciples, & après ſa mort ſes diſciples furent les Empereurs, les Colao, c'eſt à dire les Mandarins, les Lettrés, qui ſont les hommes de Loi, & tout ce qui n'eſt pas peuple; ſa famille ſubſiſte encore, & dans un Pays on il n'y a d'autre nobleſſe que celle des ſervices actuels, elle eſt diſtinguée des autres familles en mémoire de ſon fondateur. Pour lui il a non les honneurs divins qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus ſaines, que puiſſe former l'eſprit humain ſans revélation.

Quelque tems avant lui Laokium avoit introduit une Secte qui croit aux eſprits malins, aux enchantemens, aux preſtiges; une autre Secte ſemblable à celle d'Epicure fut reçûe & combattue à la Chine cinq cent ans avant Jeſus Chriſt, mais dans le premier ſiécle de nôtre Ere ce pais fut inondé de la ſuperſtition des Bonzes, ils apportérent des Indes, l'Idole Fo ou de Fée adorée ſous des noms differens par les Japo-

nois & les Tartares; on lui rend le culte le plus ridicule, & le plus fait pour un Vulgaire groſſier. Cette Religion née dans les Indes prés de mil ans avant Jeſus Chriſt a infecté l'Aſie Orientale; c'eſt ce Dieu que préchent les Bonzes à la Chine, les Talapoins à Siam, les Lamas en Tartarie; c'eſt en ſon nom qu'ils promettent une vie immortelle & que des milliers de Bonzes conſacrent leurs jours à des éxercices de pénitence qui effrayent la nature; quelques uns paſſent leur vie nuds & enchainés, d'autres portent un carcan defer qui plie leur corps en deux, & tient leur front toujours baiſſé a terre: ils ſouffrent pour être reſpectés, ils ſont ſéduits & ils veulent ſéduire: leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini, ils paſſent pour chaſſer des Démons, pour opérer des prodiges; ils vendent aux peuples la rémiſſion des péchez; cette Secte ſéduit quelques fois des Mandarins qui ont l'eſprit du peuple, & qui ſe font tondre en Bonzes pour acquérir leurs perfections.

Ce ſont ces Bonzes qui dans la Tartarie ont à leur tête le Dailama, ou Da-

laylama, Idole vivante qu'on adore, & c'eſt là peut être le triomphe de la ſuperſtition humaine.

Ce Dailama ſucceſſeur & Lieutenant du Dieu Fo, paſſe pour immortel; les Prêtres nourriſſent toûjours un jeune Lama deſigné ſucceſſeur ſecret du Dailama, qui prend ſa place dès que celui qu'on croit immortel eſt mort; les Princes Tartares ne lui parlent qu'à génoux, il décide ſouverainement tous les points ſur leſquels les Lamas ſont diviſés, enfin il s'eſt depuis quelque tems fait ſouverain du Tibet à l'Occident de la Chine; l'Empereur reçoit ſes Ambaſſadeurs, & lui en envoye avec des préſens conſiderables.

Ces Sectes ſont tolerées à la Chine pour l'uſage du vulgaire, comme des alimens groſſiers faits pour le nourrir, tandis que les Magiſtrats & les Lettrés ſeparés en tout du peuple, ſe nourriſſent d'une ſubſtance plus pure. Confucius gémiſſoit pourtant de cette foule d'erreurs; pourquoi, dit il dans un de ſes livres, y-a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les Let-

trés? C'eſt que le Peuple eſt gouverné par des Bonzes, auſſi un de leurs plus ſages Empereurs nommé Taïtſon, tige de la derniere famille Impériale Chinoiſe ordonna vers l'an 1379 que ni les hommes, ni les femmes ne pourroient entrer dans l'Etat de Bonze qu'à 40 ans, loi que Pierre le grand établit de nos jours dans les vaſtes Etats qui confinent à la Chine, mais ce Réglement n'a pas ſubſiſté longtems, ni à la Chine, ni en Ruſſie.

Beaucoup de Lettrés ſont à la vérité tombés dans l'erreur du Materialiſme, mais leur Morale n'en a point été alterée, ils diſent que la vertu eſt ſi neceſſaire aux hommes, & ſi aimable par elle même, que l'on n'a pas beſoin d'autres connoiſſances pour la ſuivre.

On prétend que vers le huitiéme ſiécle du tems de Charlemagne, la Religion Chrétienne étoit connuë à la Chine: on aſſure que nos Miſſionaires ont trouvé dans la Province de Kinski une inſcription en caractéres Syriaques, & Chinois; ce monument qu'on voit au long dans Kircher atteſte que l'Evêque Olopuen

partit de Judée l'an de notre Ere 636 pour annoncer l'Evangile, qu'auſſi tôt qu'il fut arrivé au fauxbourg de la Ville Imperiale, l'Empereur envoya un Colao au devant de lui, & lui fit bâtir une Egliſe Chretienne, &c.

La date de l'Inſcription eſt de l'année 782 dans l'hiſtoire de la Chine donnée par les Jéſuites.

Ce monument en une de ces fraudes pieuſes qu'on s'eſt toujours trop aiſement permiſes; ce nom d'Olopuen, qui eſt Eſpagnol, rend déja le monument bien ſuſpect ſur tout dans un pays ou il étoit deffendu ſous peine de mort aux étrangers de paſſer les frontiéres; la date de l'Inſcription ne porte t'elle pas encore le caractére du menſonge?

Les Prêtres & les Evêques de Jeruſalem ne contoient point leurs années, au ſeptiéme Siécle comme on les compte dans ce monument. L'Ere vulgaire de Denis le petit n'eſt point reçuë chez les nations Orientales, & on ne commença même à s'en ſervir en Occident que vers le tems de Charlemagne: de plus comment cet Olopuen auroit-eu pû en arri-

vant

vant se faire entendre dans une langue qu'on peut à peine apprendre en dix années ; & comment un Empereur eut-il fait tout d'un coup bâtir une Eglise Chrétienne en faveur d'un Etranger qui auroit begayé par interprête une Religion si nouvelle. Il est donc probable qu'au tems de Charlemagne la Religion Chrétienne étoit absolument inconnue à la Chine.

Je me reserve à jetter les yeux sur Siam, sur le Japon & sur tout ce qui est situé vers l'Orient & le Midi de la Chine, lorsque je serai parvenu au tems où l'industrie des Européens s'est ouvert un chemin facile aux extrémités de notre hemisphére.

Des Indes, de la Perse, de l'Arabie & du Mahométisme.

Des Indes.

En me ramenant vers l'Europe je trouve d'abord l'Inde, ou l'Indostan, contrée un peu moins vaste que la Chine,

& plus connuë par les denrées précieuſes que l'induſtrie des négocians en a tirées dans tous les tems, que par des Relations exactes.

Une chaîne de montagnes peu interrompuë ſemble en avoir fixé les limites entre la Chine, la Tartarie & la Perſe; le reſte eſt entouré de mers, cependant l'Inde en deça du Gange fut longtems ſoumiſe aux Perſans & voilà pourquoi Aléxandre vengeur de la Gréce & vainqueur de Darius pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux Indes tributaires de ſon ennemi. Depuis Aléxandre les Indiens avoient vécû dans la liberté & dans la moleſſe qu'inſpirent la chaleur du climat & la richeſſe de la terre; quelques Grécs voyageoient avant Aléxandre pour y chercher la ſcience; c'eſt là que le célébre Pilpai écrivit, il y à 2300 ans les fables morales traduites dans preſque toutes les langues du monde; le jeu des échecs y fut inventé; les chifres dont nous nous ſervons & que les Arabes nous ont apportés vers le tems de Charlemagne nous viennent de l'Inde; peut être les anciennes médailles Indiennes

dont les Chinois ſont tant de cas, ſont une preuve que les arts furent cultivés aux Indes avant que d'être connus des Chinois.

On y a de tems immémorial diviſé la route annuelle du ſoleil en douze parties. L'année des Bracmanes & des plus anciens Gymnoſophiſtes commença toujours quand le ſoleil entre dans la conſtellation qu'ils nomment Mocaham, & qui eſt pour nous le Bélier, leurs ſémaines furent toujours de ſept jours; diviſion que les Grécs ne connûrent jamais; leurs jours portent les noms des ſept Planetes; le jour du ſoleil eſt chez eux appellés Mitradinam; reſte à ſavoir ſi ce mot Mitra qui chez les Perſes ſignifioit auſſi le Soleil, eſt originairement un terme de la langue des Mages ou de celle des Sages de l'Inde. Il eſt bien difficile de dire, laquelle des deux nations enſeigna l'autre, mais s'il ſagiſſoit de décider entre les Indes & l'Egypte, je croirois les ſciences bien plus anciennes dans les Indes; ma conjecture eſt fondée ſur ce que le terrain des Indes eſt bien plus aiſément habitable que le

terrain voiſin du Nil dont les débordemens rebutérent ſans doute les premiers Colons avant qu'ils euſſent dompté ce fleuve en creuſant des canaux ; le Sol des Indes eſt d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, & qui a dû exciter davantage la curioſité & l'induſtrie humaine, mais il ne paroit pas que la ſcience du gouvernement & de la morale y ait été perfectionnée autant que chés les Chinois.

La ſuperſtition y a dés longtems étouffé les ſciences qu'on y venoit apprendre dans les tems les plus reculés. Les Bonzes & les Bramins ſucceſſeurs de Bracmanes y ſoutenoient la doctrine de la Metempſycoſe ; ils y repandoient d'ailleurs l'abrutiſſement avec l'erreur ; les uns ſont fourbes, les autres fanatiques, pluſieurs ſont l'un & l'autre, quelques uns ſe devoüent encor á la mort, comme ce Calamus du tems d'Aléxandre. Tous engagent encore, quand ils peuvent, les femmes Veuves à ſe brûler ſur le corps de leurs maris.

Les vaſtes côtes de Coromandel ſont en proye depuis des ſiécles à ces con-

tumes affreuſes que la Religion Mahométane toute dominante qu'elle eſt, n'a pû encore détruire ; ces Bramins qui entretiennent dans le peuple la plus ſtupide Idolatrie, ont pourtant entre leurs mains un des plus anciens livres du monde, écrit par leurs premiers Sages, dans lequel on ne reconnoit qu'un Etre ſuprême, ils conſervent précieuſement ce témoignage qui les condamne ; Ils préchent des erreurs qui leur ſont utiles & cachent une vérité qui ne ſeroit que reſpectable.

Dans ce même Indoſtan ſur les côtes de Malabar & de Coromandel on eſt ſurpris de trouver des Chrétiens établis de tems immémorial. Ils ſe nomment les Chrétiens de St. Thomas ; la commune opinion eſt, qu'ils ſont la poſtérité de ceux qu'inſtruiſit cêt Apôtre, d'autres diſent qu'un Marchand de Syrie qui étoit Chrétien nommé Mar Thomas (Mar ſignifie à peu prés Monſieur) y établit ſa Religion avec ſon commerce vers le huitiéme ſiecle, il y laiſſa une nombreuſe famille avec des facteurs & des ouvriers qui s'étant un

peu multipliés, ont depuis prés de douze ſiécles conſervé la Religion de Mar Thomas, erreur de nom dont il eſt plus d'un éxemple.

Ces Chrétiens ne réconnoiſſoient ni la ſuprématie de Rome, ni la tranſubſtantiation, ni pluſieurs ſacremens, ni le purgatoire, ni le culte des images: nous verrons en ſon tems comment de nouveaux Miſſionaires leur ont appris les vérités qu'ils ignoroient.

En remontant vers la Perſe on y trouve un peu avant ce tems qui me ſert d'époque, la plus grande & la plus prompte revolution que nous connoiſſions ſur la terre.

Une nouvelle domination, une Réligion & des moeurs juſqu'alors inconnuës avoient changé la face de ces contrées, & ce changement s'étendoit fort avant en Aſie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du Mahométiſme qui a donné une nouvelle forme à tant d'Empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent ſoumiſes.

II.

De la Perse.

La Perſe avoit étendu ſa domination avant Alexandre, de l'Egypte à la Bactriane au delà du pays où eſt aujourd'hui Samarcande, & de la Thrace juſqu'au fleuve de l'Inde. Diviſée & reſſerrée ſous les Seleucides, elle avoit répris des accroiſſemens ſous Arſaces le Parthien 250 ans avant Jéſus Chriſt. Les Arſacides n'eurent ni la Syrie ni les contrées qui débordent le Pont-Euxin, mais ils diſputérent avec les Romains de l'Empire de l'Orient, & leur oppoſérent toujours des barrieres inſurmontables.

Du tems d'Alexandre Sévére vers l'an 226 Artaxare enleva ce Royaume aux Arſacides, & rétablit l'Empire des Perſes dont l'étendue ne differoit guére alors de ce qu'elle eſt de nos jours.

Au milieu de toutes ces revolutions l'ancienne Réligion des Mages s'étoit toujours ſoutenue en Perſe, & ni les Dieux des Grécs, ni d'autres Divinités n'avoient prévalu.

Noushirvan ou Cosroës le grand sur la fin du sixiéme siécle avoit étendu son Empire dans une partie de l'Arabie Petrée, & de celle qu'on nommoit heureuse, il en avoit chassé des Abyssins Chrétiens qui l'avoient envahi; il proscrivit autant qu'il pût le Christianisme de ses propres Etats forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme qui s'étant fait Chrétien, fut indigne de l'être & se revolta contre lui.

La derniere année du regne de ce fameux Roi naquit Maliomet à la Mecque dans l'Arabie Petrée en 570; son pays défendoit alors sa liberté contre les Perses & contre les Princes de Constantinople qui retenoient toujours le nom d'Empereurs Romains. Les enfans du grand Noushirvan indignes d'un tel Pére désoloient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les Successeurs du législateur Justinien avilissoient le nom de l'Empire; Maurice venoit d'être détroné par les armes de Phocas, & par les intrigues du Patriarche Siriaque & de quelques Evêques que Phocas punit ensuite de l'avoir trop servi. Le

ſang de Maurice & de ſes cinq fils avoit coulé ſous la main des bourreaux.

L'Empire de Rome en Occident étoit anéanti, un déluge de Barbares, Goths Herules, Huns, Vandales, ayant pour la plûpart franchi les barriéres de la Tartarie inondoit l'Europe qui étoit pour eux un nouveau monde, quand Mahomet jettoit dans les déſerts d'Arabie les fondemens de la Religion & de la Puiſſance Muſulmane.

III.

De Mahomet.

On ſait que Mahomet étoit le Cadet d'une famille pauvre, qu'il fut longtems au ſervice d'une femme de la Mecque, nommée Cadisha, laquelle exerçoit le négoce, qu'il l'épouſa, & qu'il vécut obſcur juſqu'a l'âge de 40 ans. Il ne déploya qu'à cét age les talens qui le rendoient Supérieur à ſes compatriotes. Il avoit une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode telle qu'il la falloit à des Arabes & à tous les peuples de ces climats; un

air d'autorité & d'inſinuation, animé par des yeux perçans & par une phiſionomie heureuſe; l'intrépidité d'Aléxandre, ſa libéralité avec la ſobrieté dont Aléxandre avoit eu beſoin pour être en tout un grand homme, l'amour qu'un temperament ardent lui rendoit néceſſaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affoiblit ni ſon courage, ni ſon application, ni ſa ſanté; C'eſt ainſi qu'en parlent les Arabes contemporains, & ce portrait eſt juſtifié par ſes actions, ſeule maniére de connoitre les hommes.

Après avoir bien connu le caractére de ſes concitoyens, leur ignorance, leur crédulité, & leur diſpoſition à l'enthouſiaſme, il vit qu'il pouvoit s'ériger en Prophéte; il feignit des revélations; il parla, ſe fit croire d'abord dans ſa maiſon, ce qui étoit probablement le plus difficile; en trois ans il eut quarante deux diſciples perſuadés; Omar ſon perſécuteur devint ſon Miniſtre, au bout de cinq ans il en eut 114.

Il enſeignoit aux Arabes adorateurs des étoiles qu'il ne faloit adorer que

le Dieu qui les a faites. Il ſuppoſoit que les livres des Juifs & des Chrétiens étant corrompus & falſifiés, on devoit les avoir en horreur: il annonçoit qu'on étoit obligé ſous peine du chatiment éternel de prier cinq fois par jour, de donner l'aumône, & ſur tout en ne reconnoiſſant qu'un ſeul Dieu, de croire à Mahomet ſon dernier Prophéte, enfin de hazarder ſa vie pour ſa foi.

Il défendit l'uſage du vin, parce que l'abus en eſt trop dangereux, il conſerva la circonciſion pratiquée par les Arabes ainſi que par les anciens Egyptiens.

Il permit aux hommes la pluralité des femmes, uſage immémorial de tout l'Orient, il propoſoit pour recompenſe une vie éternelle ou l'ame ſeroit enyvrée de tous les plaiſirs ſpirituels, & ou le corps reſſuſciteroit avec ſes ſens, même gouteroit toutes les voluptés qui lui ſont propres.

Sa Religion s'appella, l'Iſinamiſme, qui ſignifie reſignation à la volonté de Dieu. Le livre qui la contient s'appelle Coran, ou la lecture par excellence.

Tous les interprêtes de ce Livre conviennent que ſa morale eſt contenüe dans ces paroles: „ Recherchez qui vous „ chaſſe, donnez à qui vous ôte, pardon„ ner à qui vous offenſe, faites du bien „ à tous, ne conteſtez point avec les „ ignorans.

Parmi les declamations extravagantes dont ce livre eſt rempli, ſelon le gout Oriental, on ne laiſſe pas de trouver des morceaux qui peuvent paroitre ſublimes; Mahomet, par Exemple, en parlant de la ceſſation du déluge s'exprime ainſi; „ Dieu dit, terre englouti tes „ eaux. Ciel repuiſe les ondes que tu as „ verſées; „ Le Ciel & la terre obéirent.

La définition de Dieu eſt d'un genre plus véritablement ſublime; on lui demandoit quel étoit cét Ala qu'il annonçoit; „ C'eſt celui repondit-il, qui „ tient l'Etre de ſoi même, & de qui „ les autres le tiennent, qui n'engendre „ point & qui n'eſt point engendré, & „ à qui rien n'eſt ſemblable dans toute „ l'étendüe des Etres. „

Il eſt vrai que les contradictions, les abſurdités, les anachroniſmes ſont ré-

pandus en foule dans ce livre, on y voit ſur tout une ignorance profonde de la phyſique la plus ſimple & la plus connuë.

Quelques perſonnes ont crû ſur un paſſage équivoque de l'Alcoran que Mahomet ne ſavoit, ni lire, ni écrire, ce qui ajouteroit encor au prodige de ſes ſuccés, mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'un homme qui avoit été négociant ſi longtems, ne ſut pas ce qui étoit neceſſaire au négoce, encore moins eſt-il probable qu'un homme ſi inſtruit des hiſtoires, & des fables de ſon pays ignorat ce que ſavoient tous les enfans de ſa patrie. D'ailleurs les auteurs Arabes rapportent que Mahomet en mourant demanda une plume & de l'encre.

Perſecuté à la Mecque, ſa fuite qu'on nomme Egire devint l'epoque de ſa gloire & de la fondation de ſon Empire. De fugitif il devint conquérant. Refugié à Médine il y perſuada le peuple & l'aſſervit; il défit d'abord avec cent treize hommes les Mecquois qui étoient venus fondre ſur lui au nombre de mille. Cette victoire

qui fut un miracle aux yeux de ſes Sectateurs, les perſuada que Dieu combattoit pour eux, comme eux pour lui. Dès la premiere victoire ils eſpérérent la conquête du monde. Mahomet prit la Mecque, vit ſes perſécuteurs à ſes pieds conquit en neuf ans par la parole & par les armes, toute l'Arabie, pays auſſi grand que la Perſe, & que les Perſes, ni les Romains n'avoient pû conquérir.

Dès ſes premiers ſuccés il avoit écrit au Roi de Perſe, Corſroës ſecond, à l'Empereur Heraclius, au Prince des Coptes, Gouverneur d'Egypte; au Roi des Abyſſins, à un Roi nommé Mandar, qui regnoit dans une Province près du Golfe Perſique, il oſa leur propoſer d'embraſſer ſa Réligion, & ce qui eſt étrange, c'eſt que de ces Princes il y en eut deux qui ſe firent Mahométans, ce furent le Roi des Abyſſins & ce Mandar. Coſroës déchira la lettre de Mahomet avec indignation, Heraclius répondit par des préſens. Le Prince des Coptes lui envoya une fille qui paſſoit pour un chef d'oeuvre de la nature, & qu'on appelloit la belle Marie.

Mahomet au bout de neuf ans ſe croyant aſſez fort pour étendre ſes ravages & ſa Réligion dans l'Empire Gréc & Perſan, commença par attaquer la Syrie, ſoumiſe alors à Heraclius, & lui prit quelques villes. Cet Empereur entêté des nouveautés toujours funeſtes à la Réligion, & qui avoit pris le parti des Monotelites, eſſuya en peu de tems deux propoſitions bien ſinguliéres, l'une de la part de Coſroës ſecond, qui avoit été vainqueur & l'autre de la part de Mahomet. Coſroës vouloit qu'Heraclius embraſſat la Réligion des Mages, & Mahomet, qu'il ſe fit Muſulman. Enfin, Mahomet, maître de l'Arabie, reveré & preſque adoré de ſes ſujets, & rédoutable à ſes ennemis, fut attaqué à Medine d'une maladie mortelle à l'age de ſoixante trois ans & démi, il voulût que ſes derniers momens paruſſent ceux d'un héros & d'un juſte. Que celui à qui j'ai fait violence & injuſtice paroiſſe, s'écria-t-il. Je ſuis tout prêt de lui faire reparation. Un homme ſe leva, qui lui redemanda quelqu'argent, Mahomet le lui fit donner, & expira peu

de tems après, regardé comme un grand homme par ceux mêmes qui le connoiſſoient pour un impoſteur, & reveré comme un Prophéte par tout le reſte.

Des Califes.

La derniére volonté de Mahomet ne fut point éxécuté, il avoit nommé Ali ſon gendre, & Fatime, ſa fille pour les héritiers de ſon Empire, mais l'ambition qui l'emporte ſur le fanatiſme même engagea les Chefs de ſon armée à déclarer Calife c'eſt à dire Lieutenant du Prophéte, le vieux Abubeker, ſon beaupére, dans l'eſpérance qu'ils pourroient bientôt eux-mêmes partager la ſucceſſion ; Ali reſta dans l'Arabie, attendant le tems de ſe ſignaler. Abubeker raſſembla d'abord en un corps les feuilles éparſes de l'Alcoran, on les lut en préſence de tous les chefs, & on établit l'autenticité invariable de ce livre qui eſt depuis ce tems la régle de la foi des Arabes & de leur langue.

Bientôt Abubeker mena ſes Muſulmans en Paleſtine, & y défit le frére d'Heraclius; il mourût peu aprés l'an 634 avec

avec la reputation du plus genereux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante sols de nôtre monoye par jour de tout le butin qu'on partageoit, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inspirent.

Omar, elû apres lui, fut un des plus rapides conquérans qui ayent désolé la terre; il prend d'abord Damas, celebre par la fertilité de son territoire, par ses ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par les Etoffes de soye qui portent encore son nom: il chasse de la Syrie & de la Phénicie les Grecs, qu'on appelloit Romains; il reçoit à composition en 636 après un long siege, la ville de Jerusalem.

Dans le même tems les Lieutenans d'Omar s'avancoient en Perse. Le dernier des Rois Persans, que nous appellons Hormisda IV, livra bataille aux Arabes à quelques lieües de Madain, devenüe la Capitale de cet Empire, il perd la bataille & la vie; les Perses passent sous la domination d'Omar plus

facilement qu'ils n'avoient ſubi le Joug d'Alexandre.

Alors tomba cette ancienne Religion des Mages, que le Vainqueur de Darius avoit reſpectée, car il ne toucha jamais au culte des Peuples vaincus.

Les Mages, fondés par Zoroaſtre & reformés enſuite par un autre Zoroaſtre du tems de Darius, fils d'Hiſtaſpes, adorateurs d'un ſeul Dieu, ennemis de tout ſimulacre, révéroient dans le feu qui donne la vie à la nature, l'emblême de la Divinité. Ils reconnoiſſoient de tout tems un mauvais principe, à qui Dieu permettoit de faire le mal, ils le nommoient ſatan, ou Arimane, & c'eſt parmi eux que Manés avoit puiſé ſa doctrine des deux principes : ils regardoient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connoiſſance qu'ils avoient des Mathematiques, de l'Aſtronomie, & de l'hiſtoire, augmentoit leur mépris pour leurs vainqueurs alors ignorans; ils ne pûrent abandonner une Religion conſacrée par tant de ſiécles pour une ſecte ennemie, qui venoit de naître. Ils

ſe retirérent aux extrémités de la Perſe & de l'Inde, c'eſt là qu'ils vivent aujourd'hui ſous le nom de Gaures, ou de Guebres & de Parſis, ne ſe mariant qu'entr'eux, entretenant le feu ſacré, fidéles à ce qu'ils connoiſſent de leur ancien culte, mais ignorans, mépriſés & à leur pauvreté près, ſemblables aux Juifs qui ſont diſperſés ſans s'allier aux autres nations, & plus encor aux Bramans qui ſe ſont établis & diſperſés dans l'Inde & vers la Perſe. Tandis qu'un Lieutenant d'Omar ſubjugue la Perſe, un autre enléve l'Egypte entiére aux Romains, & une grande partie de la Lybie; c'eſt dans cette conquéte de l'Egypte qu'eſt brulée la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie, monument des connoiſſances & des erreurs des hommes, commencée par Ptolomée Philadelphe, & augmentée par tant de Rois: alors les Sarafins ne vouloient de ſcience que l'Alcoran.

Après Omar tué par un Eſclave Perſe, Ali, ce gendre de Mahomet que les Perſes révérent aujourd'hui, & dont ils ſuivent les principes en oppoſition à ceux d'Omar, obtint enfin le Califat & trans-

ſera le ſiége des Califes de la ville de Medine ou Mahomet eſt enſévéli, dans la ville de Couffa ſur les rives de l'Euphrate. A peine en reſte t'il aujourd'hui des ruines; c'eſt le fort de Babylonne, de Seleucie & de toutes les anciennes villes de Chaldée qui n'etoient bâties que de briques cuites au Soleil.

Après le Regne de ſeize Califs de la maiſon des Ammiades régnérent les Califes en Acaſſides; le célébre Aaron Rachild en eſt le cinquiéme. Ce titre de Rachild eſt le plus beau des titres, & les Muſulmans n'avoient pas oſé le donner à Mahomet. Aaron Rachild & ſon fils Abonabdalla etoient contemporains de Charlemagne; ce fut cét Abonabdalla qui tranſporta le ſiége de ce grand Empire à Bagdad dans la Chaldée; on dit qu'il bâtit cette Ville. Les Perſans aſſurent qu'elle étoit très ancienne, & que les Arabes ne firent que la reparer & l'embellir. On l'appelle quelques fois Babylonne, & elle a été & elle eſt un ſujet de guerre entre la Perſe & la Turquie. La Domination des Califes dura 655 ans. Déſpotiques dans la Religion comme dans le gouvernement

ils n'etoient point adorés ainſi que le grand Lama, mais ils avoient une autorité plus réelle & dans les tems même de leur décadence, ils furent reſpectés des Princes qui les perſécutoient. Tous ces Sultans Turcs, Arabes, Tartares, qui s'élevérent depuis, reçurent l'inveſtiture des Califes.

Si jamais puiſſance a menacé toute la terre, c'eſt celle des Califes; car ils avoient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthouſiaſme: leurs ordres étoient autant d'oracles & leur ſoldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 de nôtre Ere, ils aſſiégérent Conſtantinople qui devoit un jour devenir Mahométane; les diviſions preſque inévitables parmi tant de Chefs féroces n'arrêtérent pas leurs conquêtes, ils reſſemblérent en ce point aux anciens Romains qui parmi leurs guerres civiles avoient ſubjugué l'Aſie Mineure.

On les voit en 711 paſſer d'Egypte en Eſpagne, ſoumiſe aiſément tour à tour par les Carthaginois, par les Ro-

mains, par les Goths, & Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme Maures, ils y établiſſent le Royaume de Cordoue. Le Sultan d'Egypte ſecoüe à la vérité le joug du grand Calife de Bagdad, & Abderam Gouverneur de l'Eſpagne conquiſe ne connoit plus le Sultan d'Egypte, cependant tout plie encore ſous les armes Muſulmanes.

A méſure que les Califes devinrent puiſſans, ils ſe polirent. Ces Califes toujours reconnus pour Souverains de la Religion & en apparence de tout l'Empire tranquilles dans Couffa, dans Damas, y font enfin renaitre les arts. Cet Aaron Rachild, plus reſpecté que ſes prédéceſſeurs, & qui ſut ſe faire obéir juſqu'en Eſpagne & au fleuve de l'Inde, ranima toutes les ſciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres, compoſa des vers & fit ſuccéder dans ces vaſtes Etats la politeſſe à la barbarie; ſous lui les Arabes qui adoptoient déja les Chiffres Indiens nous les apportérent; nous ne connûmes en Allemagne & en Fran-

ce le cours des aſtres que par le moyen de ces mêmes Arabes; le mot ſeul d'Almanach en eſt encor un témoignage.

L'Almageſte de Ptolomée fut alors traduit du Grec en Arabe par l'aſtrologue Benhonain. Le Calif Almamon petit fils d'Aaron Rachild, fit meſurer géométriquement un dégré du Méridien pour déterminer la grandeur de la terre, opération qui n'a été faite en France que plus de 900 ans après ſous Louis XIV. L'aſtronome Benhonain pouſſa les obſervations aſſez loin, il reconnut, ou que Ptolomée avoit fixé la plus grande déclinaiſon du ſoleil trop au ſeptentrion, où que l'obliquité de l'Ecliptique avoit changé, il vit même que la période de trente ſix mil ans qu'on avoit aſſignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'Occident en Orient devoit être beaucoup racourcie.

La Chimie & la Médecine étoient cultivées par les Arabes; la Chimie perfectionnée par nous, ne nous fut connue que par eux, nous leur devons de nouveaux remédes qu'on nomme le Mino-

ratifs plus doux & plus ſalutaires que ceux qui étoient auparavant en uſage dans l'Ecole d'Hippocrate & de Galien. Enfin dès le ſecond ſiécle de Mahomet il falut que les Chrétiens d'Occident s'inſtruiſiſſent chez les Muſulmans.

Des Normands vers le IX Siécle.

Il eſt difficile de dire quel pays de l'Europe étoit alors plus mal gouverné & plus malheureux. Tout étant diviſé, tout étoit foible. Cette confuſion ouvrit un paſſage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la Mer Baltique. Ces ſauvages trop nombreux n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquant de manufactures & privés des arts ne cherchoient qu'à ſe répandre loin de leur patrie. Le Brigandage & la Piraterie leur étoient néceſſaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appelloit Normands, homme du Nord ſans diſtinc-

tion, comme nous disons encor en général les Corsaires de Barbarie.

Dès le quatriéme siécle ils se mélérent aux flots des autres Barbares, qui portérent de la desolation jusquà Rome, & en Afrique : on a vû que resserrés sous Charlemagne, ils craignirent l'esclavage.

Dès le tems de Loüis le debonnaire ils commencérent leurs courses. Les forets dont ce Pays étoit hérissé leur fourniſſoient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenoient dans ces bâtimens avec leur provision de biére & de biscuit de mer, de fromage & de viande salée : ils suivoient les côtes, descendoient où ils ne trouvoient pas de résistance, & retournoient chez eux avec leur butin qu'ils partageoient ensuite, selon les loix du brigandage, ainsi qu'il se pratique à Tunis & à Salé. L'an 843 ils entrérent en France par l'embouchure de la riviére de Seine & mirent la ville de Rouen au pillage ; une autre flotte entra par la Loire & devasta tout jusqu'en Touraine, ils emmenoient

en eſclavage les hommes, ils partageoient entr'eux les femmes & les filles, prenant juſqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirate; les beſtiaux, les meubles tout étoit emporté; ils vendoient quelque fois ſur une côte, ce qu'ils avoient pillé ſur une autre, leurs premiers gains excitérent la cupidité de leurs compatriotes indigens, les habitans des côtes Germaniques & Gauloiſes ſe joignirent à eux ainſi que tant de renegats de Provence & des Siciles ont ſervi les Corſaires d'Afrique.

En 844 ils couvrirent la mer de vaiſſeaux, on les vit deſcendre preſqu'à la fois en Angleterre, en France, & juſqu'en Eſpagne, ils prirent Seville qu'ils gardérent une année, mais les Arabes chaſſérent enfin ces Pirates.

En 845 les Normands pillérent Hambourg, & pénétrérent avant dans l'Allemagne, ce n'étoit plus alors un ramas de Corſaires ſans ordre, c'étoit une flotte de 660 gros bateaux qui portoient une armée formidable. Un Roi de Dannemarck nommé Eric étoit à leur tête; il gagna deux batailles avant que de ſe

rembarquer. Ce Roi des Pirates après être retourné chez lui avec les dépouilles Allemandes, envoye en France un des Chefs des Corsaires, à qui les histoires donnent le nom de Régnier; il remonte la Seine à la tête de six vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces six vingt voiles portassent douze mille combattans, cependant avec un nombre probablement inférieur, il pille Rouen une seconde fois & vient jusques à Paris. Dans de pareilles invasions, quand la foiblesse du Gouvernement n'a pourvû à rien, la terreur du peuple augmente le péril, & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Parisiens qui se défendirent dans d'autres tems avec tant de courage, abandonnérent alors leur petite ville, & les Normands n'y trouvérent que des maisons de bois qu'ils brûlérent. Le malheureux Roi, Charles le Chauve, retranché à St. Denis avec peu de troupes, au lieu de s'opposer à ces barbares, acheta de quatorze mil marcs d'argent la retraite qu'ils daignérent faire.

On lit dans nos auteurs que plusieurs

de ces barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'Eglise de St. Germain des Près.

Charles le Chauve en achetant la paix ne faisoit que donner à ces Pirates de nouveaux moyens de faire la guerre, & s'oter celui de la soutenir. Les Normands se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux qu'ils pillérent; pour comble d'humiliation & d'horreur, un déscendant de Charlemagne, Pepin Roi d'Aquitaine, n'ayant pû leur résister s'unit avec eux, & alors la France vers l'an 858 fut entiérement ravagée. Les Normands fortifiés de tout ce qui se joignoit à eux, désolérent longtems l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre, l'Italie: nous avons vû des armées de cent mil hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires signalées, tant l'art de fortifier les places & de préparer des ressources a été perfectionné; mais alors des barbares combattans d'autres barbares désunis, ne trouvoient après le premier succés presque rien qui arrêta leurs courses, vaincus quelquesfois ils reparoissoient avec de nouvelles forces.

Godefroi Roi de Dannemarc à qui Charles le Gros céda enfin une partie de la Hollande en 882, pénétre de la Hollande en Flandre. Les Normands paſſent de la Somme à l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brulent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre à Paris. Cette ville aujourd'hui immenſe, n'étoit ni forte, ni grande, ni peuplée, la tour du grand Châtelet, n'etoit pas encore entiérement élevée quand les Normands parurent; il falut ſe hâter de l'achever avec du bois, de ſorte que le bas de la tour étoit de pierre, & le haut de charpente.

Les Pariſiens qui s'attendoient alors à l'irruption des barbares n'abandonnérent point la Ville comme autre fois. Le Comte de Paris Odon, ou Eudes que ſa valeur éleva depuis ſur le Trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages & qui leur tint lieu de tours & de rempars. Sigefroi Chef de Normands preſſa le ſiége avec une fureur opiniatre, mais non deſtituée d'art; Les Normands ſe ſervirent du belier pour battre les murs, ils firent

brêche & donnérent trois aſſauts. Les Pariſiens les ſoutinrent avec un courage inébranlable, ils avoient à leur tête non ſeulement le Comte Eudes, mais leur Evêque Goſſin qui chaque jour après avoir donné la bénédiction à ſon peuple ſe mettoit ſur la bréche, le caſque en tête, un carquois ſur le dos, une hache à la ceinture, & ayant planté la croix ſur le rampart combattoit à ſa vûe. Il paroit que cet Evêque avoit dans la ville autant d'autorité pour le moins que le Comte Eudes, puiſque ce fut a-lui que Sigefroi s'étoit d'abord adreſſé pour entrer par ſa permiſſion dans Paris. Ce Prélat mourut des fatigues au milieu du ſiége, laiſſant une memoire reſpectable & chére; car s'il arma des mains que ſa Religion réſervoit ſeulement au Miniſtére de l'autel, il les arma pour cét autel même & pour ſes citoyens dans la cauſe la plus juſte & pour la défenſe la plus néceſſaire, qui eſt toujours au deſſus des loix.

Les Normands tinrent la Ville aſſiégée une année & demie. Les Pariſiens éprouvérent toutes les horreurs qu'en-

trainent dans un long siége la famine & la contagion qui en sont les suites, & ne furent point ébranlés au bout de ce tems. L'Empereur Charles le gros Roi de France parut enfin à leur secours sur le mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui Mont-Martre, mais il n'osa attaquer les Normands, il ne vint que pour acheter encor une tréve honteuse. Ces Barbares quittérent Paris pour aller assiéger Sens, & piller la Bourgogne, tandis que Charles alla dans Mayence assembler ce parlement qui lui ôta ce trône, dont il étoit si indigne.

ETABLISSEMENT DES DANOIS EN NORMANDIE.

Enfin Rollon, ou Raoul, le Chef le plus illustre de ces brigands du Nord, après avoir été chassé de Dannemarc, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles avantures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la foiblesse de l'Europe; il aborda l'Angleterre, ou ses compatriotes étoient déja établis, mais après deux victoires inu-

tiles, il tourna du côté de la France que d'autres Normands ſavoient ruiner, mais qu'ils ne ſavoient pas aſſervir.

Rollon fut le ſeul de ces Barbares qui ceſſa d'en mériter le nom, en cherchant un établiſſement fixe. Maitre de Rouen ſans peine au lieu de la détruire, il en fit élever les murailles & les tours.

Rouen devint ſa place d'armes, delà il voloit, tantôt en Angleterre, tantot en France, faiſant la guerre avec politique comme avec fureur. La France étoit expirante ſous le Régne de Charles le ſimple. Roi de nom & dont la monarchie étoit encore plus demembrée par les Ducs, par les Comtes, & par les Barons, ſes ſujets, que par les Normands ; Charles le gros n'avoit donné que de l'or aux Barbares, Charles le ſimple offrit à Rollon ſa fille & des Provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie & on fut trop heureux de la lui céder : il demanda enſuite la Brétagne, on diſputa, mais il falut l'abandonner encor avec des clauſes que le plus fort explique toujours à ſon avantages, ainſi

la Brétagne qui étoit tout à l'heure un Royaume, devint un fief dépendant de la Neuſtrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie du nom de ſes uſurpateurs, & qui fut un état ſéparé, dont les Ducs rendoient un vain hommage à la couronne de France.

Les véritables conquérans ſont ceux qui ſavent faire des loix; leur puiſſance eſt ſtable, les autres ſont des torrens qui paſſent. Rollon paiſible fut le ſeul légiſlateur de ſon tems dans le continent Chrétien; on ſait avec quelle inflexibilité il rendit la juſtice; il abolit le vol chez ſes Danois, qui n'avoient juſque là vécû que de rapine. Long tems après lui, ſon nom ſeul prononcé étoit un ordre aux Officiers de juſtice d'accourir pour réprimer la violence & de là eſt venu cet uſage de la Clameur de Haro, ſi connüe en Normandie. Le ſang des Danois & des Francs, mêlés enſemble produiſit enſuite dans ce pays ces Héros qu'on verra conquérir l'Angleterre & la Sicile.

De l'Angleterre vers le IX Siécle.

L'Angleterre après avoir été diviſée en ſept petits Royaumes, s'étoit preſque réunie ſous le Roi Egbert, lorſque ces mêmes Pirates vinrent la ravager auſſi bien que la France.

On prétend qu'en 852 ils remontérent la Tamiſe avec 300 voiles; les Anglois ne ſe défendirent guéres mieux que les Francs; ils payérent comme eux leurs vainqueurs. Un Roi nommé Etelbert ſuivit le malheureux exemple de Charles le Chauve; il donna de l'argent. La même faute eut la même punition. Les Pirates ſe ſervirent de cet argent pour mieux ſubjuguer le pays, ils conquirent la moitié de l'Angleterre; il falloit que les Anglois, nés courageux, & défendus par leur ſituation, euſſent dans leur gouvernement des vices bien eſſentiels, puiſqu'ils furent toujours aſſujettis par des peuples qui ne devoient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévaſtations qui déſolérent

cette Isle, surpasse encor ce qu'on vient de voir en France; il y a des tems ou la terre entiére n'est qu'un théatre de carnage, & ces tems sont trop fréquents. Il me semble que le Lecteur respire enfin un peu, lorsque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand homme, qui tire sa patrie de la servitude, & qui la gouverne en bon Roi.

Je ne sais, s'il y a jamais eu depuis les Antonins un homme plus digne des respects de la posterité qu' Alfred le grand, qui rendit ce service à sa Patrie; il succedoit a son frére Ethelred, qui ne lui laissa qu'un droit contesté sur l'Angleterre partagée plus que jamais en souverainetés, dont plusieurs étoient possédées par les Danois. De nouveaux Pirates venoient encore presque chaque année disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvoient rester.

Alfred n'ayant pour lui qu'une Province de l'Ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde; seul & sans secours il voulut perir ou venger sa Pa-

trie, il ſe cacha ſix mois chez un Berger dans une chaumiére environnée de marais. Le ſeul Comte de Devon qui défendoit encore un foible chateau contre les uſurpateurs ſavoit ſon ſecret; enfin ce Comte ayant raſſemblé des troupes, & gagné quelqu'avantage, l'occaſion étant favorable, Alfred couvert des haillons d'un berger oſa ſe rendre dans le Camp Danois en jouant de la harpe; voyant par lui même la ſituation du camp & ſes deffauts, inſtruit d'une fête barbare que les ennemis devoient célebrer, il court au Comte de Dovon qui avoit des milices prêtes, il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée; il les ſurprend & gagne une victoire complette. La diſcorde alors diviſoit les Danois; Alfred ſçut négocier comme combattre, & ce qui eſt étrange, les Danois & les Anglois le reconnurent unanimément pour Roi.

Il n'y avoit plus à reduire que Londres, dont un des Chefs des Pirates s'étoit emparé; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les

Danois d'Angleterre, s'oppoſa aux deſcentes des autres, & s'appliqua enſuite pendant douze années d'une poſſeſſion paiſible à policer ſa Patrie, qu'il avoit conquiſe ſur l'etranger. Ses Loix furent douces, mais ſevérement éxécutées; c'eſt lui, qui fonda les Jurés, qui partagea l'Angleterre en Shires ou Comtés, & qui le premier encouragea ſes ſujets à commercer. Il prêta de l'argent à des hommes entreprenans & ſages, qui allérent juſqu'à Aléxandrie & de là paſſant l'Iſthme de Suez trafiquérent dans la mer de Perſe. Il fit bâtir des maiſons de briques à Londre qui n'en avoit que de bois; il inſtitua des milices, il établit divers Conſeils, mit par tout la régle & la concorde qui en eſt la ſuite.

Il me ſemble, qu'il n'y a point de veritablement grand homme, qui n'ait aimé les Lettres, car on ne peut être grand homme ſans avoir un bon eſprit. Alfred jetta les premiers fondemens de l'Académie d'Oxfort, il fit venir des Livres de Rome; L'Angleterre toute barbare n'en avoit preſque point, il ſe plaignoit qu'il n'y eut pas alors un Prêtre

Anglois qui ſçut le Latin. Pour lui il le ſavoit, il étoit même aſſez bon Geomêtre pour ce tems là ; il poſſedoit l'hiſtoire ; on dit qu'il faiſoit des Vers en Anglo-Saxon. Les momens qu'il ne donnoit pas au ſoin de l'Etat, il les donnoit à l'Etude ; Une ſage œconomie le mit en état d'être liberal, on voit qu'il rebatit pluſieurs Egliſes. L'hiſtoire qui ne lui reproche ni defaut ni foibleſſe, le met au premier rang des Heros utiles au genre humain, qui ſans les hommes extraordinaires eut toujours été ſemblable aux bêtes farouches.

De l'Eſpagne & des Muſulmans au 8. & 9. Siécle.

Je vois dans l'Eſpagne des malheurs & des revolutions d'un autre genre, qui méritent une attention particuliére. Il faut remonter en peu de mots à la ſource & ſe ſouvenir, que les Goths uſurpateurs de ce Royaume, devenus Chrétiens & toujours barbares, furent chaſſés au 8.

ſiécle par les Muſulmans d'Afrique. Je crois que l'imbecillité du Roi Vamba qu'on enferma dans un Cloitre, fut l'origine de la décadence de ce Royaume; c'eſt à ſes foibleſſes qu'on doit les fureurs de ſes ſucceſſeurs. Vitiza, Prince plus inſenſé encore que Vamba, puiſqu'il étoit cruel, fit déſarmer ſes ſujets qu'il craignoit, mais par là il ſe priva de leur ſecours. Rodrigue, dont Vitiza avoit aſſaſſiné le pere, aſſaſſina Vitiza à ſon tour, & fut encore plus méchant que lui & plus mauvais politique. Il ne faut pas chercher ailleurs la cauſe de la ſuperiorité qu'eurent les Muſulmans en Eſpagne; je ne ſais s'il eſt bien vrai que Rodrigue eut violé Florinde nommée la Cava ou la mécliante fille malheureuſement célébre du Comte Julien & ſi ce fut pour vanger ſon honneur que ce Comte appella les Maures: peut être l'aventure de la Cava eſt copiée en partie ſur celle de Lucréce, & ni l'une ni l'autre ne ſemble appuyée ſur des monumens bien authentiques. Il paroit que pour appeller les Afriquains on n'avoit pas beſoin du prétexte d'un viol, qui eſt

d'ordinaire auſſi difficile à prouver qu'à faire. Déja ſous le Roi Vamba le Comte Hervig, depuis Roi, avoit fait venir une armée des Maures. Le Comte Julien, gendre de Vitiza, trouvoit dans cette alliance aſſez de raiſon pour ſe ſoulever contre le tyran. Opas Archevêque de Séville, fils de Vitiza détrôné & aſſaſſiné par Rodrigue, fut un des principaux inſtrumens de la revolution & n'avoit pas beſoin de nouveaux motifs pour entrer dans la conſpiration du Comte Julien.

Quoi qu'il en ſoit, les Mahométans étant maitres, comme il le ſont encore de toute cette partie de l'Afrique qui avoit appartenu aux Romains, venoient d'y fonder la ville de Maroc, près du Mont Atlas. Le Calife Valide Almanzor, maitre de cette belle partie de la terre, reſidoit à Damas en Syrie. Son Vice-Roi Muzza, qui gouvernoit l'Afrique, fit par un de ſes Lieutenans la conquête de toute l'Eſpagne; il y envoya d'abord ſon General Tarif, qui gagna en 714 cette célébre bataille ou Rodrigue perdit la vie; on prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promeſſes à Ju-

lien, dont ils se défioient sans doute. L'Archevêque Opas fut plus satisfait d'eux, il prêta serment de fidélité aux Mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les eglises Chrétiennes que les vainqueurs toléroient.

Pour le Roi Rodrigue il fut si peu regretté que sa veuve Egilone épousa publiquement le jeune Abdalis, fils du Sultan Muzza, dont les armes avoient fait périr son Mari, & reduit en servitude son Pays & sa Religion.

Il ne faut pas se figurer, avec le peuple, ces nouveaux dominateurs de l'Orient & de l'Occident, comme des Monstres toujours farouches, qui n'eurent jamais de superiorité que celle de la force. Il est sur que malgré les cruautés inséparables des conquêtes, ils n'étoient pas sans humanité pour les vaincus; ils toléroient les Chrétiens dans toutes leurs villes, & sur tout en Espagne. Ils leurs faisoient seulement payer le double de la taxe du peuple Musulman; un Monastére Chrétien étoit en sureté moyennant cent marcs d'argent par an; une Eglise Cathedrale en payoit deux

cent ; on ne défendoit aux Chrétiens que de profaner le mot d'Alla qui ſignifie Dieu, & de célébrer leurs myſtéres à portes ouvertes ; on les puniſſoit de mort, s'ils attentoient à la pudeur des Muſulmanes mariées ; un Chrétien avoit-il joui d'une Mahométane, il faloit l'épouſer, embraſſer ſa réligion ou mourir ; d'ailleurs on leur laiſſoit leurs loix civiles, & ils n'étoient jugés par les vainqueurs qu'en matiére criminelle.

L'Eſpagne avoit été ſoumiſe en quatorze mois à l'Empire des Califes, à la reſerve des cavernes & des rochers de l'Aſturie. Pélage Tendomer, parent du dernier Roi Rodrigue, caché dans ces retraites, y conſerva ſa liberté. Je ne ſais, comment on a pû donner le nom de Roi à ce Prince qui en étoit en effet digne ; mais dont toute la Royauté ſe borna à n'être point captif. Les Hiſtoriens Eſpagnols & ceux qui les ont ſuivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en ſa faveur, lui établiſſent une Cour, lui donnent ſon fils & ſon gendre Alphonſe pour Succeſſeurs tranquiles dans ce prétendu

Royaume, mais comment dans ce tems là même les Mahométans qui ſous Abdérame vers l'an 734 ſubjuguérent la moitié de la France, auroient-ils laiſſé ſubſiſter derriére les Pyrénées ce Royaume des Aſturies; c'étoit beaucoup pour les Chrétiens de pouvoir ſe refugier dans ces montagnes, & d'y vivre de leurs courſes, en payant tribut aux Mahométans.

Ce ne fut que vers l'an 759 que les Chrétiens commencérent à tenir tête à leurs vainqueurs affoiblis par les victoires de Charles Martel & par leurs diviſions, mais eux mêmes plus diviſés encor entr'eux que les Mahométans, retombérent bientôt ſous le joug.

Mauregat, à qui il a plû aux hiſtoriens de donner le titre de Roi, eut la permiſſion de gouverner les Aſturies & quelques terres voiſines, en rendant hommage, & en payant tribut; il ſe ſoumit ſurtout à fournir cent belles filles nubiles tous les ans pour le Sérail de cet Abderame qui fut vaincu à la vérité par Charles Martel, mais qui fut vainqueur dans les Eſpagnes des Chrétiens & des Muſul-

mans, & dont le nom eſt célébre par ſa rebellion heureuſe contre les Califes, par ſes guerres & par ſa magnificence.

On donne pour Succeſſeur à ce Mauregat un Diacre nommé Veremont, chef de ces Montagnards refugiés, faiſant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il étoit obligé d'acheter ſouvent. Eſt-ce lá un Royaume, & ſont ce là des Rois? Au reſte on a donné toujours des filles dans tous les tributs qu'on a payés aux Arabes. C'eſt un point de leur politique, & il eſt toujours ſpecifié dans les traités qu'on fait avec les Arabes des déſerts, qu'on leur donnera des filles propres à la génération. Apres la mort de cet Abderame, les Emirs des Provinces d'Eſpagne voulurent être independant. Un d'eux nommé Ibina Larocbi eut l'imprudence d'apeller Charlemagne à ſon ſecours. S'il y avoit eu alors un véritable Royaume Chrétien en Eſpagne, Charles n'eut-il pas protégé ce Royaume par ſes armes plûtôt que de ſe joindre à des Mahometans? Il prit comme on a vû, cét Emir ſous ſa protection, ſe fit rendre hommage des

terres qui ſont entre l'Ebre & les Pyrenées que les Muſulmans gardérent ; on voit en 799. le Maure Abutaur rendre hommage à Louis Débonnaire, qui gouvernoit l'Aquitaine ſous ſon Pere avec le titre de Roi.

Quelque tems après les diviſions augmentérent chez les Maures d'Eſpagne. Le conſeil de Louis Débonnaire en profita. Ses troupes aſſiégérent deux ans Barcelonne & Louis y entra en triomphe en 796. voilà l'Epoque de la decadence des Maures. Ces vainqueurs n'étoient point ſoutenus par les Afriquains, & par les Califes, dont ils avoient ſecoué le joug. Les Succeſſeurs d'Abderame ayant établi le ſiége de leur Royaume à Cordouë, étoient mal obéis par les Gouverneurs des autres Provinces.

Alphonſe de la race de Pélage commença dans ces conjonctures heureuſes à rendre conſiderables les Chrétiens Eſpagnols retirés dans les Aſturies. Il refuſa le tribut ordinaire à des maîtres contre leſquels il pouvoit combattre ; après quelques victoires il ſe vit poſſeſ-

ſeur paiſible des Aſturies & de Léon au commencement du 9 ſiécle.

C'eſt par lui qu'il faut commencer à retrouver en Eſpagne des Rois Chrétiens. Cet Alphonſe étoit artificieux & cruel, on l'apelle le Chaſte, parce qu'il fut le premier qui refuſa les cent filles aux Maures; on ne ſonge pas qu'il ne ſoutint point la guerre pour avoir refuſé ce tribut, mais que voulant ſe ſouſtraire à la domination des Maures, & ne plus être tributaire, il faloit bien qu'il refuſat les cent filles, ainſi que le reſte.

Les ſuccés d'Alphonſe, qui malgré beaucoup de traverſes ſe maintint contre les Mahométans, enhardirent les Chretiens à ſe donner un Roi. Les Arragonois levérent l'étendart ſous un Comte. Ainſi ſur la fin du Regne de Louis Débonnaire, ni les maures, ni les François, n'eurent plus rien dans ces contrées ſtériles; le reſte de l'Eſpagne obéiſſoit aux Rois Muſulmans. Ce fut alors que les Normands ravagérent les côtes de l'Eſpagne, mais étant répouſſés ils retournérent piller, comme on a vû, la France & l'Angleterre.

On ne doit pas être ſurpris que les Eſpagnols des Aſturies, de Léon, d'Arragon fuſſent alors des barbares ; la guerre qui avoit ſuccédé à la ſervitude, ne les avoit pas polis. Ils étoient dans une ſi profonde ignorance, qu'Alphonſe Roi de Léon & des Aſturies ſurnommé le Grand, fut obligé de donner à ſon fils des précepteurs Mahométans.

Cet Alphonſe, qui fut appellé le Grand, fit créver les yeux à ſes quatre fréres ; ſa vie n'eſt qu'un tiſſu de cruautés & de perfidies. Ce Roi finit par revolter contre lui ſes ſujets, & fut obligé de céder ſon petit Royaume à ſon fils vers l'an 910. Quel grand homme qu'un Barbare détrôné ?

PROGRES DES MUSULMANS.

Cependant les Mahométans, qui perdoient cette partie de l'Eſpagne, qui confine à la France, s'étendoient par tout ailleurs. Si j'enviſage leur réligion, je la vois embraſſée par toutes les Indes, & par les Côtes Orientales & Occiden-

tales de l'Afrique, où ils trafiquoient, & ſi je regarde leur conquêtes, d'abord le Calife Aaron Rachild, Contemporain de Charlemagne impoſe un tribut de ſoixante & dix mille écus d'or par an à l'Impératrice Irene; l'Empereur Nicephore ayant enſuite refuſé de payer le tribut, Aaron prend l'Isle de Chipre, & vient ravager la Grece; Almamon ſon petit fils, Prince d'ailleurs ſi recommandable par ſon amour pour les ſciences & par ſon ſavoir, s'empare par ſes Lieutenants de l'Isle de Crête; en 825 les Muſulmans firent bâtir la ville de Candie qui donna ſon nom à l'Isle.

En 826 les mêmes Afriquains qui avoient ſubjugué l'Eſpagne & fait déja des incurſions en Sicile, s'établiſſent dans cette Isle fertile encouragés par un Sicilien nommé Euphémius qui ayant épouſé une Religieuſe, & ſe voyant pourſuivi par les Loix, fit à peu prés en Sicile ce que le Comte Julien avoit fait en Eſpagne.

Ni les Empereurs Grécs, ni ceux d'Occident ne pûrent alors chaſſer de Sicile les Muſulmans, tant l'Orient & l'Occident

l'Occident étoient mal-gouvernés; ces Conquérans alloient se rendre Maitre de l'Italie, s'ils avoient été unis, mais leurs fautes sauvérent Rome, comme celles des Carthaginois la sauvérent autrefois. Ils partent de Sicile en 846. avec une flotte nombreuse, ils entrent par l'embouchure du Tibre, & ne trouvant qu'un pays presque désert, ils vont assiéger Rome; ils prirent les dehors, & ayant pillé la riche Eglise de St. Pierre hors des Murs, ils levérent le siége pour aller combattre une armée de François qui venoient sécourir Rome sous un General de l'Empereur Lothaire. L'armée Françoise fut battuë, mais la ville rafraichie fut manquée, & cette expédition qui devoit être une conquête, ne devint par leur mésintelligence qu'une incursion de Barbares; ils revinrent bientôt après avec une armée formidable, qui sembloit devoir détruire l'Italie, & faire une bourgade Mahométane de la Capitale du Christianisme.

Le Pape Léon IV. prenant dans ces dangers une autorité que les Généraux de l'Empereur Lothaire paroissoient a-

bandonner, ſe montra digne en défendant Rome d'y commander en Souverain ; il avoit employé les richeſſes de l'egliſe à reparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaines ſur le Tibre, il arma des milices à ſes dépens, engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les Côtes & le Port d'Oſtie, ſans manquer à la ſage précaution de prendre deux Otages, ſachant bien que ceux qui ſont aſſez puiſſans pour nous ſecourir, le ſont aſſez pour nous nuire; il viſita lui même tous les poſtes, & reçut les Sarrazins à leur deſcente, non pas en équipage de guerrier ainſi qu'en avoit uſé Goſſin Evêque de Paris dans une occaſion encore plus preſſante, mais comme un Pontife, qui exhortoit un peuple chrétien, & comme un Roi, qui veilloit à la ſureté de ſes ſujets; il étoit né Romain; le courage des premiers âges de la République révivoit en lui dans un tems de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelque fois dans les ruines de la nouvelle.

Son courage & ſes ſoins furent ſecondés: on reçut les Sarrazins courageuſement à leur deſcente, & une tempête ayant diſſipé la moitié de leurs vaiſſeaux, une partie de ces conquérans échapés au naufrage fut miſe à la chaine.

Le Pape rendit ſa victoire utile en faiſant travailler aux fortifications de Rome & à ſes embelliſſemens les mêmes mains qui devoient la détruire. Les Mahométans reſtérent cependant maîtres du Gavillan entre Capouë & Gayette, mais plutôt comme une Colonie de Corſaires indépendans que comme des conquérans diſciplinés.

Je vois donc au neuviéme ſiécle les Muſulmans rédoutables á la fois à Rome, & à Conſtantinople, maîtres de la Perſe, de la Syrie, de l'Arabie, & de toutes les côtes d'Afrique juſqu'au mont Atlas, & des trois quarts de l'Eſpagne, mais ces conquérans ne forment pas une ſeule Nation, ainſi que les Romains, étendus preſqu'autant qu'eux, n'avoient fait qu'un ſeul peuple. Toutes ces nations nouvellement converties à l'Iſmaniſme étoient liées entr'elles à peu près comme

les Chrétiens par leur culte, & diviſées d'intérets comme eux.

Sous le fameux Calife Almamon vers l'an 815. un peu après la mort de Charlemagne, l'Egypte devint indépendante & le grand Caire fut la réſidence d'un Soudan; le Prince de Mauritanie Tingitane, ſous le titre de Miramolin, étoit Maître abſolu de l'Empire de Maroc. La Nubie & la Lybie obéiſſoient à un autre Soudan; les Abderames qui avoient fondé le Royaume de Cordoue, ne purent empécher d'autres Mahométans de fonder bientôt celui de Tolede. Toutes ces nouvelles Dynaſties révéroient dans le Calife le ſucceſſeur de leur Prophéte. Les Mahométans de toutes les parties du monde alloient à la Mecque gouvernée par un Scherifs que nommoit le Calife, & c'étoit principalement pour ce pélerinage, que le Calife maître de la Mecque, étoit venerable à tous les Princes de ſa croyance; mais ces Princes moins fidéles à la Religion qu'à leurs intérets, dépouilloient les Califes en leur rendant hommage.

De l'Empire de Conſtantinople au 8. & 9. Siécle.

Tandis que l'Empire de Charlemagne ſe démembroit, que les inondations des Sarraſins & des Normands déſoloient l'Occident, l'Empire de Conſtantinople ſubſiſtoit comme un grand arbre vigoureux encore, mais déja vieux, privés de quelques racines, & aſſailli de tous côtés par les tempêtes; cet Empire n'avoit plus rien en Afrique; la Syrie & une partie de l'Aſie mineure lui étoient enlevées. Ils deffendoit contre les Muſulmans les frontiéres vers l'Orient de la mer noire, & tantôt vaincu, & tantôt vainqueur, il auroit pû au moins ſe fortifier contre eux par cet uſage continuel de la guerre; mais du côté du Danube, & vers le bord occidental de la mer noire, d'autres ennemis la ravageoient; une nation de Scythes nommé les Abares, ou Avares, les Bulgares, autres Scythes, dont la Bulgarie tient ſon nom, déſoloient tous ces

beaux climats de la Romanie ou Adrien & Trajan avoient conſtruit ces belles villes & ces grands chemins, deſquels il ne ſubſiſte plus que quelques chauſſées.

Les Abares ſurtout, repandus dans la Hongrie & dans l'Autriche ſe jettoient tantôt ſur les terres de l'Empire d'Orient, tantôt ſur celles de Charlemagne; ainſi des frontiéres de Perſe à celles de la France, la terre étoit en proye à des incurſions preſque continuelles.

Si les frontiéres de l'Empire Grec étoient toujours reſſerrées & déſolées, la capitale étoit le théatre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la groſſiereté des Thraces, formoit le caractére qui régnoit à la cour. En effet quel ſpectacle nous repréſente Conſtantinople? Maurice & ſes cinq enfans maſſacrés, Phocas aſſaſſiné pour prix de ſes meurtres & de ſes inceſtes, Conſtantin empoiſonné par l'Impératrice Martine, à laquelle enſuite on arrache la langue tandis que l'on coupe le néz à ſon fils Haraclèonas, Conſtans aſſommé dans un bain par ſes domeſtiques, Conſtantin Pogonate qui fait crever les yeux à ſes

deux fréres, Juſtinien ſecond ſon fils prêt à faire à Conſtantinople ce que Theodore fit à Theſſalonique, ſurpris, mutilé, & enchainé par Léonce au moment qu'il alloit faire égorger les principaux citoyens, Léonce bientôt traité lui même comme il avoit traité Juſtinien ſecond: ce Juſtinien rétabli faiſant couler ſous ſes yeux dans la plâce publique le ſang de ſes ennemis, & périſſant enfin ſous la main d'un bourreau; Philippe Bardanés détroné & condamné à perdre les yeux; Léon l'Iſaurien, & Conſtantin Copronime, morts à la vérité dans leurs lits, mais aprés un régne ſanguinaire auſſi malheureux pour le Prince que pour les ſujets; L'Impératrice Iréne, la premiere femme qui monta ſur le Trône des Céſars, & la premiére qui fit périr ſon fils pour régner; Nicephore ſon ſucceſſeur déteſté de ſes ſujets, pris par les Bulgares, décapité, ſervant de pâture aux bêtes, tandis que ſon crane ſert de coupe à ſon vainqueur; enfin Michel Curopalate contemporain de Charlemagne, confiné dans un Cloître, & mourant

ainſi d'une façon moins ſanglante, mais auſſi cruelle que ſes prédéceſſeurs.

Pour ne point laiſſer imparfait ce tableau, tout horrible & tout dégoutant qu'il eſt, il faut voir au neuviéme ſiécle Léon l'Armenien, brave guerrier, mais ennemi des images, aſſaſſiné à la meſſe dans le tems qu'il chantoit une Antienne; ſes aſſaſſins s'applaudiſſant d'avoir tué à l'autel un hérétique, vont tirer de priſon un Officier, nommé Michel le Begue, condamné à la mort par le Sénat, & qui au lieu d'être éxécuté reçoit la pourpre Impériale.

Les affaires de l'Egliſe ſont ſi mélées avec celles de l'Etat, que je puis rarement les ſéparer, comme je voudrois. Cette ancienne querelle des Images troubloit toujours l'Empire. La Cour étoit tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte; Michel le Begue commença par les conſacrer, & finit par les abattre.

Son Succeſſeur Théophile, qui régna environ douze ans depuis 829. juſqu'à 842. ſe déclara contre ce culte, on a écrit, qu'il ne croyoit point la réſurrection, qu'il nioit l'éxiſtence des Dé-

mons, & qu'il n'admettoit pas Jesus Christ pour Dieu. Il se peut faire qu'il pensa ainsi: mais faut-il croire, je ne dis pas sur les Princes, mais sur des particuliers, les témoignages des ennemis, qui sans prouver aucun fait, décrient la Religion & les mœurs des hommes, qui n'ont pas pensé comme eux?

Ce Théophile, fils de Michel le Begue, fut presque le seul Empereur, qui eut succédé paisiblement à son Pére depuis deux Siécles. Sous lui les Catholiques furent plus persécutés que jamais. On connoit aisément par ses longues persécutions que tous les citoyens étoient divisés, & qu'il y avoit dans l'Empire d'Orient une de ces guerres civiles, qui sans combat & sans siége désolent toutes les familles & empoisonnent la vie.

Théodora, maitresse de l'Empire d'Orient sous le jeune Michel son fils, persécuta à son tour les ennemis des Images; elle porta son zéle ou sa politique plus loin. Il y avoit encore dans l'Asie mineure un grand nombre de Manichéens, qui vivoient paisiblement, parce que la fureur d'enthousiasme qui n'inspire

guéres les Eſprits que dans les Sectes naiſſantes, étoit paſſée; ils étoient riches par le commerce, & par-là utiles à l'Etat; ſoit qu'on en voulut à leurs opinions ou à leurs biens, on fit contr'eux des Edits ſévéres qui furent éxécutés avec cruauté; la perſécution leur rendit leur premier fanatiſme, on en fit périr des milliers dans les ſupplices, le reſte déſeſpéré ſe revolta, il en paſſa plus de quarante mille chez les Muſulmans, & ces Manichéens auparavant ſi tranquiles, devinrent des ennemis irréconciliables, qui joints aux Sarrazins ravagérent l'Aſie mineure jusqu'aux portes de la ville Impériale dépeuplée par une peſte horrible en 842. & devenüe un objet de pitié.

La peſte proprement dite eſt une maladie particuliére aux peuples de l'Afrique comme la petite verole; c'eſt de ces païs qu'elle vient toujours par des vaiſſeaux marchands; elle inonderoit l'Europe ſans les ſages précautions que l'on prend dans nos ports, & probablement l'inattention du gouvernement laiſſa entrer la contagion dans la ville Impériale.

Cette même inattention exposa l'Empire à un autre fléau. Les Russes dont on n'avoit pas encore entendu parler, s'embarquérent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph sur la Mer noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont Euxin; les Arabes d'un autre côté poussérent encore leur conquête par delà l'Armenie & dans l'Asie mineure; enfin Michel le jeune après un Régne cruel & infortuné, fut assassiné par Basile qu'il avoit tiré de la plus basse condition pour l'associer à l'Empire.

L'administration de Basile ne fut guéres plus heureuse que celle de ses prédecesseurs; c'est sous son Régne qu'est l'époque du grand schisme qui divisa l'Eglise Grecque de la Latine, & dont je parlerai dans l'article de l'Eglise pour ne pas confondre les matiéres.

Les malheurs de l'Empire ne furent pas beaucoup reparés sous Léon, qu'on appella le Philosophe, non qu'il fut un Antonin, un Marc Aurele, un Aaron Rachild, un Alfred, mais parcequ'il étoit savant, & qu'il écrivoit bien. Au reste Léon passe pour avoir le premier ouvert

un chemin aux Turcs, qui ſi longtems après, ont pris Conſtantinople. Les hiſtoires nous diſent en effet, que ce Prince battu ſouvent & preſſé par les Bulgares acheta le ſecours des Turcs, qui demeuroient par delà les embouchures du Danube; il n'y a vers le Nord de ces embouchures du Danube que la Beſſarabie, autrefois la patrie des Gêtes, une partie de la Pologne & l'Ukraine.

Les Turcs qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui mêlés à eux furent leur ſoutien, & les deſtructeurs de l'Empire Grec, avoient donc déja envoyé des colonies dans ces contrées voiſines du Danube; on n'a guéres d'hiſtoires veritables de ces emigrations des Barbares ſi anciennes & ſi renouvellées.

Il n'y a que trop d'apparence, que les hommes ont ainſi vécus longtems. A peine un païs étoit un peu cultivé, qu'il étoit envahi par une Nation affamée, chaſſée à ſon tour par une autre. Les Gaulois n'étoient ils pas deſcendus dans l'Italie? n'avoient ils pas été juſques dans l'Aſie mineure? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché

de nouvelles terres? Ces Tartares depuis quatre cens ans avoient pénétré dans tout l'Empire Romain, au lieu que vers le 16. & 17. ſiécle des peuples policés ſont allés ſubjuguer des Sauvages dans un nouveau monde. C'étoit alors des Sauvages qui venoient renaitre & dompter des Chrétiens policés.

Malgré tant de déſaſtres, Conſtantinople fut encore longtems la ville Chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable pour les arts; ſa ſituation ſeule par laquelle elle domine ſur deux mers, la rendoit néceſſairement commerçante. La peſte de 842, toute deſtructive qu'elle étoit, ne fut qu'un fléau paſſager. Les Villes de Commerce ou la Cour réſide ſe repeuplent toujours de l'affluence des voiſins. Les arts méchaniques & les beaux arts même ne périſſent point dans une Ville Capitale, qui eſt le ſéjour des riches; toutes ces revolutions ſubites du Palais, les crimes de tant d'Empereurs égorgés les uns par les autres ſont des orages, qui ne tombent guéres ſur les hommes cachés, qui cultivent en paix les

professions qu'on n'envie point ; la Langue Grecque qu'on parloit à Constantinople, étoit encore un préservatif contre la barbarie : aussi verra-t-on dans le Chapitre des arts & des sciences, que dans cette décadence quelque reste de l'ancien esprit des Grecs se conservoit encore.

Les richesses n'étoient point épuisées ; on dit qu'en 857. Théodora Mére de Michel, en se demettant malgré elle de la Régence, fit voir à l'Empereur, qu'il y avoit dans le Tréſor Royal cent neuf mil livres pesant d'or, & trois cent mil livres d'argent.

Un gouvernement sage pouvoit donc maintenir encore l'Empire dans sa puissance ; il étoit resserré, mais non démembré, changeant d'Empereurs, mais toujours uni sous celui qui se revêtoit de la pourpre ; enfin plus riche, plus plein de ressources que celui de l'Allemagne, cependant il n'est plus & celui de l'allemagne subsiste encore.

Etat de l'Empire d'Occident & de l'Italie sur la fin du 9. Siécle, dans le cours du 10. & dans la moitié du 11. jusqu'à l'Empereur Henry III.

Après la déposition de Charles le gros l'Empire d'Occident ne subsista plus que de nom. Arnoud, Arnolf ou Arnolde, bâtard de Carloman, & d'une fille nommée Carantine, se rendit maître de l'Allemagne, mais l'Italie étoit partagée entre deux Seigneurs tous deux du sang de Charlemagne par les femmes. L'un étoit un Duc de Spolette nommé Guy, l'autre Beranger, Duc de Frioul, tous deux investis de ces Duchés par Charles le Chauve, tous deux prétendans à l'Empire aussi bien qu'un Bozon, Roi d'Arles, qui le leur disputoit. Le Pape Formose au milieu de ces troubles qui désoloient l'Italie, ne pouvoit que donner l'onction sacrée au plus fort. Il couronna ce Guy de Spolette en 892. L'année d'après il couronna Beranger vainqueur, & deux autres années ensuite

il fut forcé de couronner cet Allemand Arnoud, qui vint aſſiéger Rome, & la prit d'aſſaut.

Après la mort d'Arnoud, ſon fils Hiludovic, que nous appellons Louis IV. fut créé Empereur à l'âge de 3 ou 4 ans dans un village barbare, nommé Pourkempar, par quelques Comtes & Evêques Germains; mais c'étoit un étrange Empire Romain que ce Gouvernement, qui n'avoit alors, ni les pays entre le Rhin & la Meuſe, ni la Bourgogne, ni la France, ni l'Eſpagne, ni rien enfin dans l'Italie que ce qu'on y pouvoit gagner à la tête d'une armée, & pas même une maiſon dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'Empereur. Du tems de ce Louis, dernier Empereur du ſang de Charlemagne par batardiſe, mort en 912. l'Empire Romain reſſerré en Allemagne, fut à quelques égards ce qu'étoit la France; une contrée dévaſtée par les guerres civiles étrangéres ſous un Prince mal obéi.

Tout eſt révolution dans les Gouvernemens; c'en eſt une frappante que de voir ces Saxons ſauvages, traités par Charlemagne

Charlemagne, comme les Ilotes par les Lacedémoniens, donner ou prendre au bout de 112 ans cette même dignité, qui n'étoit plus dans la maiſon de leur vainqueur. Othon, Duc de Saxe après la mort de Louis, met par ſon crédit la couronne d'Allemagne ſur la tête de Conrad, & enfin le fils du Duc Othon de Saxe, Henri l'Oiſeleur eſt élû. Tous ceux qui s'étoient faits Princes Héréditaires en Germanie, joints aux Evêques faiſoient ces élections dans la décadence de la famille de Charlemagne; la plûpart des Gouverneurs de Provinces s'étoient rendus abſolus; mais ce qui d'abord étoit uſurpation, devint bientôt un droit héréditaire; en France, en Italie, tous les Seigneurs formoient autant de Principautés qu'ils avoient de terres.

Les Evêques de pluſieurs grands ſiéges déja puiſſans par leur dignité, riches en domaines, & en eſclaves, n'avoient plus qu'un pas à faire pour être Princes, & ce pas fut bientôt fait. De là vient la puiſſance ſéculiére des Evêques de Mayence, de Cologne, de Tréves, de Wurtzbourg, & de tant d'autres, tant en Allemagne

qu'en France. Les Archevêques de Reims, de Lyon, de Beauvois, de Langres de Laon &c. s'attribuérent les droits régaliens. Cette puiſſance des Eccléſiaſtiques ne dura pas longtems en France, mais en Allemagne elle eſt encor affermie pour longtems. Enfin les Moines eux mêmes devinrent Princes; les Abbés de Fulde, de Saint Gall, de Kimpten, de Corbie &c. étoient de petits Rois dans les Pays, ou quatre vingt ans auparavant ils défrichoient avec leurs Moines quelques terres, que des proprietaires charitables leur avoient données.

Tous ces Seigneurs, Ducs, Comtes, Marquis, Evêques, Abbés, rendoient hommage au Souverain choiſi par les plus forts; c'eſt tout ce qui reſtoit de leur ancienne ſujettion. Ce gouvernement féodal n'étoit encore qu'une anarchie, il n'y avoit point de Liens, qui attachaſſent les grands Vaſſaux aux Vaſſaux directs. Tout ſe faiſoient la guerre, & l'Italie gémiſſoit dans les mêmes déſordres.

On a longtems cherché l'origine de ce gouvernement féodal; il eſt à croire

qu'il n'en a point d'autre, que l'ancienne coutume du plus fort, d'impoſer un hommage ou un tribut au plus foible. On ſait qu'enſuite les Empereurs Romains donnérent des terres à perpétuité à des vétérans, à condition, que leurs enfans ſerviroient dès l'âge de 18 ans; on en trouve des exemples dans les vies d'Alexandre Sévére & de Probus; les Lombards furent les premiers, qui érigérent des Duchés relevant en fief de leur Royaume; Spolette & Benevent furent ſous les Rois Lombards des Duchés héréditaires.

Avant Charlemagne Taſſillon poſſedoit le Duché de Baviére à condition d'un hommage, & ce Duché eut appartenu à ſes deſcendans, ſi Charlemagne ayant vaincu ce Prince, n'eut dépouillé le pére & les enfans; l'Aquitaine avoit auſſi eu ſes Ducs héréditaires. Charlemagne engloutit, autant qu'il le put, toutes ſes puiſſances dans la ſienne. Ceux qui euſſent voulu être Princes, ne furent que grands Officiers; mais au tems de Charles le Simple, de Louis, de Conrad, ces Officiers étoient Princes.

Point de Villes libres alors en Allemagne, ainſi point de commerce, point de richeſſes. Ces Villes n'avoient pas même de murailles. Cet Etat qui pouvoit être ſi puiſſant, étoit devenu ſi foible par le nombre & la diviſion de ſes Maitres, que l'Empereur Conrad fut obligé de promettre ſolemnellement un tribut annuel aux Hongrois, Huns ou Pannoniens ſi bien connus par Charlemagne, & depuis par les Empereurs de la maiſon d'Autriche; mais alors ils ſembloient être ce qu'ils avoient été ſous Attila. Ils ravageoient l'Allemagne & les frontiéres de France. Ils deſcendoient en Italie par le Tirol, après avoir pillé la Baviére, & revenoient enſuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'eſt au Régne de Henri l'Oiſeleur que ſe débrouille un peu ce cahos de l'Allemagne. Ses limites étoient alors le fleuve de l'Oder, la Bohéme, la Moravie, la Hongrie, les rivages du Rhin, de l'Eſcaut, de la Moſelle, de la Meuſe, & vers le Septentrion, la Pomeranie, & le Holſtein étoient ſes barriéres.

Il falloit que Henri l'Oiſeleur fut un des Rois des plus dignes de régner ; ſous lui, les Seigneurs d'Allemagne ſi diviſés ſont réunis. Le premier fruit de cette réunion eſt l'affranchiſſement du tribut qu'on payoit aux Hongrois, & une grande victoire remportée ſur cette nation alors terrible. Il fit entourer de murailles la plupart des villes d'Allemagne ; il inſtitua des milices. On lui attribue même l'Invention de quelques jeux militaires, qui donnent une idée des Tournois. Enfin l'Allemagne reſpiroit. L'archevêque de Mayence avoit ſacré Henri l'Oiſeleur. Aucun Legat du Pape, aucun êvoyé des Romains n'y avoit aſſiſté ; l'Allemagne ſembla pendant tout ce Régne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainſi ſous Othon le Grand, que les Princes Allemands, les Evêques, & les Abbés élurent unanimement aprés la mort de Henri ſon Pére. L'héritier reconnu d'un Prince puiſſant qui a fondé ou rétabli un état, eſt toujours plus puiſſant que ſon pére, s'il ne manque pas de courage ; car il entre dans

une carriére déja ouverte ; il commence où ſon prédéceſſeur a fini. Ainſi Alexandre avoit été plus loin que Philippe, Charlemagne plus loin que Pepin, & Othon le grand paſſa beaucoup Henri l'Oiſeleur.

Othon qui rétablit une partie de l'Empire de Charlemagne, étendit comme lui la Réligion Chretienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois les armes à la main à payer le tribut & à recevoir le batême, qui leur avoit été préché un ſiécle auparavant, & qui étoit preſque entiérement aboli.

Ces Danois ou Normands qui avoient conquis la Neuſtrie, l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des loix d'Othon. Il établit des Evêques en Dannemarck, qui furent alors ſoumis à l'Archevêque de Hambourg, Metropolitain des egliſes barbares fondées depuis peu dans le Holſtein, dans la Suéde, dans le Dannemarck ; tout ce Chriſtianiſme conſiſtoit à faire le ſigne de la croix ; il ſoumit la Bohéme après une guerre opiniatre ; c'eſt depuis lui que la Bohéme & même le Dannemarck

furent reputés Provinces de l'Empire, mais les Danois ſecouérent bientôt le joug.

Othon s'étoit ainſi rendu l'homme le plus conſiderable de l'Occident, & l'arbitre des Princes.

Il fut invité à paſſer les Alpes par les Italiens même, qui toujours factieux & foibles, ne pouvoient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni ſe défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois, dont les incurſions infectoient encore leur Pays.

L'Italie, qui dans ſes ruines étoit toujours la plus riche & la plus floriſſante contrée de l'Occident, étoit dechirée ſans ceſſe par des tyrans, mais Rome dans ces diviſions donnoit encore le mouvement aux autres villes d'Italie.

Conquête de l'Angleterre par Guillaume Duc de Normandie.

Tandis que de ſimples citoyens de Normandie fondoient en Italie des royaumes, leurs Ducs en acquéroient

un plus beau, ſur lequel les Papes prétendirent le même droit que ſur Naples en Sicile.

Après la mort d'Alfred le grand arrivée en 900. l'Angleterre retomba dans la confuſion & la barbarie. Les anciens Anglois, Saxons, ſes premiers Vainqueurs, & les Danois ſes uſurpateurs nouveaux s'en diſputoient toujours la poſſeſſion, & de nouveaux Pirates Danois venoient encore ſouvent partager les dépouilles.

Ces Pirates continuoient d'être ſi terribles & les Anglois ſi foibles, que vers l'année mille on ne pût ſe racheter d'eux qu'en payant trente mille livres. On impoſa pour lever cette ſomme une taxe, qui dura depuis aſſez longtems en Angleterre; ce tribut humiliant fut appellé argent Danngeld.

Canut, Roi de Dannemarck, qu'on a nommé le Grand, & qui n'a fait que de grandes cruautés, remit ſous ſa domination en 1017. le Dannemarck & l'Angleterre. Les naturels Anglois furent traités alors comme des eſclaves. Les auteurs de ce tems avoüent, que quand un

Anglois rencontroit un Danois, il falloit qu'il s'arrêta juſqu'à ce que le Danois eut paſſé.

La race de Canut ayant manqué en 1041, les Etats du Royaume reprenant leur liberté, déférérent la couronne à Edouard deſcendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle le ſaint & le Confeſſeur; une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce Roi fut de n'avoir point d'enfans de ſa femme Edite, fille du plus puiſſant Seigneur du Royaume; il haiſſoit ſa femme, ainſi que ſa propre mére, pour des raiſons d'état, & les éloigna même l'une & l'autre.

On prétendit qu'il avoit fait voeu de chaſteté, voeu tres téméraire dans un mari, & trés inſenſé dans un Roi, qui avoit beſoin d'héritiers: ce voeu s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Les mœurs & les uſages de ce tems là ne reſſemblent en rien aux nôtres. Guillaume VIII. Duc de Normandie, qui conquit l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit ſur ce Royaume, n'en avoit pas même ſur la Normandie. Son pére

le Duc Robert, qui ne s'étoit jamais marié, l'avoit eu de la fille d'un Pélletier de Falaise, que l'hiſtoire nomme Hatlot, terme qui ſignifioit, & ſignifie encor aujourd'hui en Anglois Concubine, ou femme publique, mais nous avons déja vû, combien la loi naturelle l'emportoit alors ſur la loi poſitive.

Ce bâtard reconnu du vivant de ſon pére pour héritier legitime, ſe maintint par ſon habilité & par ſa valeur contre tous ceux, qui lui diſputoient ſon Duché. Il regnoit paiſiblement en Normandie, & la Brétagne lui rendoit hommage, lors qu'Edouard le Confeſſeur étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre. Edouard le Confeſſeur n'avoit pas joui du trône à titre d'héritage. Harald, ſucceſſeur d'Edouard, n'etoit point de ſa race, mais ce Harald avoit les ſuffrages de la nation; Guillaume le bâtard n'avoit pour lui, ni le droit de l'election, ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il avoit fait autre fois dans cette Iſle, le Roi Edouard avoit fait en ſa faveur un teſtament, que perſonne

ne vit jamais. Il disoit encore, qu'autrefois Harald, délivré de prison par lui & ensuite retenu captif, lui avoit cédé ses droits sur l'Angleterre, c'est à dire, qu'Harald lui avoit cédé des droits, qu'il ne pouvoit avoir, & quand même il les eut eu, une cession ainsi extorquée n'étoit pas d'un grand poids. Guillaume appuia ses foibles raisons d'une forte armée.

Les Barons de Normandie assemblés en forme d'états, refusérent de l'argent à leur Duc pour cette expédition, parce que s'il ne reussissoit pas, la Normandie en resteroit appauvrie, & qu'un heureux succés la rendroit Province d'Angleterre; mais plusieurs Normands hazardérent leur fortune avec leur Duc; un seul Seigneur nommé Filts-Otsbern équipa quarante vaisseaux à ses dépens; Le Comte de Flandres beau-pére du Duc Guillaume le secourut de quelque argent. Le Pape même entra dans ses intérets; il excommunia tous ceux, qui s'opposeroient au dessein de Guillaume; enfin il partit de St. Valeri avec une flotte nombreuse; on ne sait combien il avoit

de Vaiſſeaux ni de Soldats. Il aborda ſur les Côtes de Seſſex, & bientôt apres ſe donna dans cette Province la fameuſe bataille de Haſting, qui décida ſeule du ſort de l'Angleterre. Les Anglois ayant le Roi Harald à leur tête, & les Normands conduits par leur Duc combattirent pendant douze heures; la Gendarmerie, qui commençoit à faire ailleurs la force des Armées, ne paroit pas avoir été employée dans cette bataille. Les Chefs y combattirent à pied. Harald & deux de ſes fréres y furent tués. Le Vainqueur s'approcha de Londres, faiſant porter devant lui une banniére benite, que le Pape lui avoit envoyée. Cette banniére fut l'Etendard auquel tous les Evêques ſe rallièrent en ſa faveur. Ils vinrent aux portes avec le Magiſtrat de Londres, lui offrir la couronne, qu'on ne pouvoit refuſer au Vainqueur.

Guillaume ſeul gouvernoit comme il avoit ſu conquérir; pluſieurs révoltes étoufées, des irruptions des Danois rendües inutiles, des loix rigoureuſes durement éxecutées, ſignalérent ſon régne; anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons

tous furent confondus dans la même servitude; les Normands qui avoient part à sa victoire partagèrent par ses bienfaits les terres des vaincus; de là ces familles Normandes dont les descendans, ou du moins les noms subsistent encor en Angleterre. Il fit un dénombrement exact de tous les biens des sujets de quelque nature qu'ils fussent; on prétend qu'il en profita pour se faire en Angleterre un revenu de quatre cent mille livres sterlings, ce qui fait aujourd'hui environ cinq millions sterlings & plus de cent millions, monnoye de France. Il est évident qu'en cela les historiens se sont beaucoup trompés; l'Etat de la Grande Bretagne d'aujourd'hui qui comprend l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, n'a pas un si gros revenu, si vous en déduisés ce qu'on leve pour payer les anciennes dettes du Gouvernement.

Ce qui est sur, c'est que Guillaume abolit toutes les Loix du Païs pour y introduire celles de Normandie: il ordonna qu'on plaida en Normand, & depuis tous les actes publics furent expédiés en cette langue jusqu'a Eduard III;

il voulut que la langue des vainqueurs fut la seule du Païs. Des Ecôles de la langue Normande furent établies dans toutes les Villes & Bourgades. Cette langue mêlée d'un peu de Danois, devint un idiome barbare, qui n'avoit aucun avantage sur celui qu'on parloit en Angleterre. On prétend que non seulement il traitoit la nation vaincüe avec dureté, mais qu'il affectoit encore des caprices tirranniques: on en donne pour exemple la Loi du couvrefeu, par laquelle il falloit au son de la cloche éteindre le feu dans toutes les maisons à huit heures du soir; mais cette Loi, bien loin d'être tirannique, n'est qu'une ancienne Police Ecclésiastique établie presque dans tous les anciens cloitres du Nord. Les maisons étoient bâties de bois, & la crainte du feu étoit un objet des plus importans de la Police générale.

On lui reproche encore d'avoir détruit tous les villages, qui se trouvoient dans un circuit de quinze lieuës, pour en faire une foret, dans laquelle il pût goûter le plaisir de la Chasse. Une telle action est trop insensée pour être vraisemblable. Les historiens ne font pas

attention qu'il faut environ vingt cinq années pour qu'un nouveau plan d'arbres dévienne une forêt propre à la Chaſſe ; on lui fait ſemer cette forêt en 1080, & il avoit alors ſoixante trois ans, qu'elle apparence y a t'il, qu'un homme raiſonnable ait à cét age détruit des villages pour ſemer quinze lieues en bois dans l'eſpérance d'y chaſſer un jour.

Ce conquérant de l'Angleterre fut la terreur du Roi de France, Philippe premier, qui voulut abaiſſer trop tard un Vaſſal ſi puiſſant ; il ſe jetta ſur le Maine qui dépendoit alors de la Normandie ; Guillaume repaſſa la mer, reprit le Maine & contraignit le Roi de France à demander la paix ; ainſi Guillaume quoique ayant un Souverain, fut le Prince le plus puiſſant en Europe.

De l'Etat ou étoit l'Europe au dixiéme & onziéme Siécle.

La Ruſſie comme nous l'avons dit, avoit embraſſé le Chriſtianiſme à la

fin du dixiéme Siécle; les femmes étoient deſtinées à convertir les Royaumes; une ſoeur des Empereurs Baſile & Conſtantin mariée au Pére du Czar Jaraſſau dont j'ai parlé, obtint de ſon mari qu'il ſe feroit bâtiſer: les Ruſſes, eſclaves de leur maître, l'imitérent, mais ils ne prirent du Rit Grec que les ſuperſtitions. Environ dans ce tems là, une femme attira encore la Pologne au Chriſtianiſme. Miſcelas Duc de Pologne fut converti par ſa femme, ſoeur du Duc de Bohéme. J'ai déja remarqué que les Bulgares avoient reçu la foi de la même maniére. Giſelle ſoeur de l'Empereur Henri fit encore Chretien ſon mari, Roi de Hongrie, dans la premiére année du onziéme ſiécle; ainſi il eſt vrai, que la moitié de l'Europe doit aux femmes ſon Chriſtianiſme, mais cette Religion mal affermie étoit melée du Paganiſme; la Suéde, chez qui elle avoit été préchée au neuvieme ſiécle, étoit redevenue idolatre; la Bohéme & tout ce qui eſt au bord de l'Elbe, renonça au Chriſtianiſme en 1013. Toutes les côtes de la Mer Baltique vers l'Orient étoient Payennes.

Les

Les Hongrois en 1047 retournérent au Paganiſme, & toutes ces nations étoient auſſi loin d'être policées, que d'être Chrétiennes.

La Suéde depuis longtems épuiſée d'habitans par ces anciennes émigrations, dont l'Europe fut inondée paroit, dans le huit, neuf, dix, & onziéme ſiécles comme enſévelie dans la groſſiéreté, ſans guerre & ſans commerce avec ſes voiſins; elle n'a part à aucune grande affaire, & n'en fut probablement que plus heureuſe. Les grands événemens ne ſont ſouvent que des malheurs publics.

La Pologne beaucoup plus barbare, que Chrétienne, conſerva juſqu'au treiziéme ſiécle les coutumes des anciens Sarmates, de tuer leurs Enfans, qui naiſſoient imparfaits, & les vieillards invalides. Il fallut qu'a la fin du treiziéme ſiécle Albert le Grand fit une Miſſion pour déraciner cet uſage; qu'on juge par là du reſte du Nord.

L'Empire de Conſtantinople n'étoit ni plus reſſerré ni plus agrandi, que nous l'avons vû au neuviéme ſiécle. A l'oc-

cident il ſe deffendoit contre les Bulgares, à l'Orient & au Nord contre les Turcs & les Arabes; le trône étoit ſouvent enſanglanté, & peu de Princes du ſang d'un Empereur échapoient à la fureur d'un ſucceſſeur, qui faiſoit preſque toujours crever les yeux aux parens de l'Empereur détroné. Je me réſerve à voir, quel étoit le ſort de Conſtantinople, & quelles révolutions les Turcs avoient cauſées en Aſie, lors que les armées des Croiſés iront dans ces états.

On a vû en général ce qu'étoit l'Italie. Des Seigneurs particuliers partagérent tout le Païs depuis Rome juſqu'à la Mer de la Calabre, & les Normands en avoient la plus grande partie. Florence, Milan, Pavie, Piſe, ſe gouvernoient par leurs Magiſtrats, ſous des Comtes ou ſous des Ducs nommés par les Empereurs. Bologne étoit plus libre.

La Maiſon de Morienne, dont deſcendent les Ducs de Savoye, Rois de Sardaigne, commençoit à s'établir: elle poſſedoit comme fief de l'Empire la Comté héréditaire de Savoye & de Morien-

ne, depuis que Humbert aux blanches mains, tige de cette maiſon, avoit eu en 888. ce petit démembrement du Royaume de Bourgogne.

Les Suiſſes & les Griſons, détachés auſſi de ce même Royaume, qui dura ſi peu, obéiſſoient aux Baillifs, que les Empereurs nommoient.

Deux villes Maritimes d'Italie commençoient à s'élever non par des invaſions ſubites, telles que pluſieurs que l'on a vües, mais par une induſtrie ſage, qui dégénera auſſi tôt en eſprit de conquête; ces deux villes étoient Génes & Veniſe; Génes célébre du tems des Romains, regardoit Charlemagne comme ſon reſtaurateur; cét Empereur l'avoit rebâtie quelque tems apres que les Goths l'avoient détruite; gouvernée par des Comtes ſous Charlemagne & ſous ces premiers deſcendans, elle fut ſaccagée au dixiéme Siécle par les Mahométans, & preſque tous ſes citoyens furent emmenés en ſervitude, mais comme c'étoit un port commerçant, elle fut bientôt repeuplée, le négoce qui l'avoit fait

fleurir, ſervit à la rétablir, elle devint alors une republique, elle prit l'Isle de Corſe ſur les Arabes, qui s'en étoient emparés. C'eſt icy qu'il faut ſe ſouvenir, que les Papes prétendoient avoir droit à la Corſe par la donation de Louis Débonnaire. Ils éxigérent un tribut des Genois pour cette isle. Les Genois payérent ce tribut au commencement de l'onziéme Siécle, mais bientôt apres ils s'en affranchirent ſous le Pontificat de Lucius ſecond. Enfin leur ambition croiſſant avec leurs richeſſes, de Marchands ils voulurent dévenir Conquérans.

La Ville de Veniſe bien moins ancienne que Génes, affectoit le frivole honneur d'une plus ancienne liberté, & jouiſſoit de la gloire ſolide d'une puiſſance bien ſupérieure; ce ne fut d'abord qu'une retraite de pécheurs & de quelques fugitifs, qui s'y refugiérent au commencement du cinquiéme Siécle, quand les Huns ravageoient l'Italie; il n'y avoit pour toute Ville, que des cabanes ſur le Rialto. Le nom de Veniſe n'étoit point encore connu: ce Rialto bien loin d'être

libre, fut pendant trente années un simple Bourg appartenant à la ville de Padoüe, qui le gouvernoit par des Conſuls; la viciſſitude des choſes humaines a mis depuis Padoue ſous le joug de Veniſe; il n'y a aucune preuve, que ſous les Rois Lombards, Veniſe ait eu une liberté reconnüe. Il eſt plus vrai ſemblable, que ſes habitans furent oubliés dans leurs marais.

Le Rialto & les petites isles voiſines ne commencérent qu'en 709 à ſe gouverner par leurs Magiſtrats.

Ils furent alors indépendans de Padoue, & ſe regardérent comme une republique; c'eſt en 709 qu'ils eurent leur premier Doge, qui ne fut qu'un tribun du peuple, élu par des Bourgeois; pluſieurs familles, qui donnérent leur voix à ce premier Doge, ſubſiſtent encore, elles ſont les plus anciens Nobles de l'Europe.

Heraclée fut le premier ſiége de cette Republique juſqu'à la mort de ſon troiſiéme Doge. Ce ne fut que vers la fin du neuviéme ſiècle, que ces inſulaires re-

tirés plus avant dans leurs lagunes, donnérent à cet aſſemblage de petites isles, qui formérent une ville, le nom de Veniſe, du nom de cette Côte, qu'on appelloit Terræ Venetorum; Les habitans de ces marais ne pouvoient ſubſiſter que par leur commerce; la neceſſité fut l'origine de leur puiſſance. Il n'eſt pas aſſurément bien décidé, que cette Republique fut alors abſolument indépendante: on voit que Beranger, reconnu quelque tems Empereur en Italie, accorda l'an 950 au Doge de battre monnoye; ces Doges mêmes étoient obligés d'envoyer aux Empereurs en redevance un manteau de drap d'or tous les ans, & Othon III. leur remit en 998 cette eſpéce de petit tribut, mais ces légéres marques de vaſſalité n'otoient rien à la véritable puiſſance de Veniſe. Car tandis que les Venetiens payoient un manteau détoffe d'or aux Empereurs, ils acquéroient par leurs argent, & par leurs armes toute la Province d'Iſtrie, & preſque toutes les côtes de Dalmatie, Spalatro, Raguze, Narenta. Leur Doge prenoit vers le milieu du dixiéme Siécle le titre de Duc de

Dalmatie; mais ces conquêtes enrichiſſoient moins Veniſe, que le commerce dans lequel elle ſurpaſſoit encore les Genois, car tandis que les Barons d'Allemagne & de France bâtiſſoient des Donjons & opprimoient les peuples, Veniſe attiroit leur argent en leur fourniſſant toutes les denrées de l'Orient. Les mers étoient déja couvertes de ſes vaiſſeaux & elle s'enrichiſſoit de l'ignorance & de la Barbarie des Nations ſeptentrionales de l'Europe.

De l'Eſpagne & des Mahométans de ce Royaume juſqu'au commencement du XII. Siécle.

L'Eſpagne étoit toujours partagée entre les Mahométans & les Chrétiens, mais les Chrétiens n'en avoient pas la quatrième partie; encore ce coin de terre étoit la contrée la plus ſtérile. L'Aſturie, dont les Princes prenoient le titre de Rois de Leon, une partie de la vielle Caſtille gouvernée par des Comtes, Bar-

cellone, & la moitié de la Catalogne auſſi ſous un Comte, la Navarre, qui avoit un Roi, une partie de l'Arragon unie quelque tems à la Navarre, voilà ce qui compoſoit les Etats chrétiens. Les Arabes poſſedoient le Portugal, la Murcie, l'Andaluſie, Valence, Grenade, Tortoze, & s'étendoient au milieu des terres par de là les montagnes de la Caſtille & de Saragoſſe. Le ſéjour des Rois Mahométans étoit à Cordoue, ils y avoient bâti cette grande Moſquée, dont la voute étoit ſoutenüe de trois cent ſoixante cinq colomnes de marbre précieux, & qui porte encore parmi les Chrétiens le nom de la Meſquita, Moſquée, quoiqu'elle ſoit dévenue Cathedrale.

Les arts y fleuriſſoient; les plaiſirs recherchés, la magnficence, la galanterie regnoient à la Cour des Rois; Les tournois, les combats à la barriére ſont peut être de l'invention de ces Arabes; ils avoient des ſpectacles, des théatres, qui tout groſſiers qu'ils étoient, montroient du moins, que les autres peuples étoient alors moins polis que ces Maho-

métans. Cordoue étoit apres Conſtantinople le ſeul pays de l'Occident ou la Géometrie, l'Aſtronomie, la Chymie, la Médecine fuſſent cultivées. Sanche le gros, Roi de Léon, fut obligé de s'aller mettre à Cordouë entre les mains d'un fameux Médecin Arabe, qui invité par ce Roi voulut, que le Roi vint á lui.

Cordoue eſt un pays de délices aroſé par le Guadalquivir, ou des forets de Citroniers, d'Orangers, de Grenadiers parfument l'air, & ou tout invite à la molleſſe, le luxe & le plaiſir, qui corrompirent enfin les Rois Muſulmans. Leur domination fut au dixieme ſiécle comme celle de preſque tous les Princes Chrétiens partagée en petits états. Tolède, Murcie, Valence, Huesca même eurent leurs Rois; c'étoit le tems d'accabler cette Province diviſée, mais les Chrétiens d'Eſpagne étoient plus diviſés encore; ils ſe faiſoient une guerre continuelle, ſe réuniſſoient pour ſe trahir, & s'allioient ſouvent avec les Muſulmans. Alphonce V. Roi de Léon donna même l'année mille ſa ſœur Théréſe

en mariage au Sultan Abdalla, Roi de Tolède.

Les jalousies produisent plus de crimes entre les petits Princes qu'entre les grands Souverains. La guerre seule peut décider du sort des vastes états, mais les surprises, les perfidies, les assassinats, les empoisonnemens sont plus communs entre des rivaux voisins, qui ayant beaucoup d'ambition, & peu de ressources, mettent en œuvre tout ce qui peut suppléer à la force; c'est ainsi qu'un Sancho Garcias, Comte de Castille, empoisonna sa mére à la fin du dixiéme Siécle, & que son fils Don Garcie fut poignardé par trois Seigneurs du pays dans le tems, qu'il alloit se marier. Enfin en 1035 Ferdinand fils de Sanche, Roi de Navare & d'Arragon, réunit sous sa puissance la vieille Castille, dont sa famille avoit hérité par le meurtre de Don-Garcie & le Royaume de Léon, dont il dépouilla son beau frére, qu'il tua dans une bataille.

Alors la Castille dévint un Royaume & Léon en fut une Province. Ce Fer-

dinand non content d'avoir ôté la couronne de Léon, & la vie à son beau frére, enleva aussi la Navare à son propre frére, qu'il fit assassiner dans une bataille, qu'il lui livra. C'est ce Ferdinand, à qui les Espagnols ont prodigué le nom de Grand, apparemment pour deshonorer ce titre.

Son Pére Don-Sancho, surnommé aussi le Grand, pour avoir succedé aux Comtes de Castille, & pour avoir marié un de ses fils à la Princesse des Asturies, s'etoit fait proclamer Empereur, & Don-Ferdinand voulut aussi prendre ce titre. Il est sur qu'il n'y a, ni ne peut avoir de titre affecté aux Souverains que ceux, qu'ils veulent prendre, & que l'usage leur donne, mais le nom d'Empereur signifioit partout l'héritier des Césars, & le maitre de l'Empire romain, ou du moins celui, qui prétendoit l'être; il n'y a pas d'apparence, que cette appellation pût être le titre distinctif d'un Prince mal affermi, qui gouvernoit la quatriéme partie de l'Espagne.

L'Empereur Henri III. (& non Henri II. comme le disent tant d'auteurs)

mortifia la fierté Eſpagnole, en demandant à Ferdinand l'hommage de ſes petits états, comme d'un fief de l'Empire; il eſt difficile de dire, qu'elle étoit la plus mauvaiſe prétention, ou celle de l'Empereur Allemand, ou celle de l'Eſpagnol; ces idées vaines, n'eurent aucun effet, l'état de Ferdinand reſta un petit Royaume libre.

C'eſt ſous le regne de ce Ferdinand, que vivoit Rodrigue, ſurnommé le Cid, qui en effet épouſa depuis Chiméne, dont il avoit tué le Pere; tous ceux, qui ne connoiſſent cette hiſtoire que par la Tragédie ſi célébre dans le Siécle paſſé, croyent, que le Roi Ferdinand poſſedoit l'Andaluſie. Il eſt pourtant tres faux qu'une place de l'Andaluſie appartint à ce Prince.

Les fameux exploits du Cid furent d'abord, d'aider Don-Sanche, fils ainé de Ferdinand, à dépouiller ſes freres & ſes ſœurs de l'héritage, que leur avoit laiſſé leur Pére, mais Don Sanche ayant été aſſaſſiné dans une de ſes expeditions injuſtes, ſes fréres rentrérent dans leurs

états, & l'Eſpagne chrétienne fut encore partagée comme auparavant.

Ce fut alors, qu'il y eut près de vingt Rois en Eſpagne, ſoit Chrétiens, ſoit Muſulmans & outre ces vingt Rois, un nombre conſidérable de Seigneurs indépendans, qui venoient à cheval, armés de toutes piéces, & ſuivis de quelques écuyers, offrir leurs ſervices aux Princes & aux Princeſſes, qui étoient en guerre.

Cette coutume déja repanduë en Europe ne fut nulle part plus accréditée qu'en Eſpagne. Les Princes, à qui ces Chevaliers s'engageoient, leur ceignoient le baudrier, & leur faiſoient préſent d'une épée, dont ils leur donnoient un coup léger ſur l'épaule. Les Chevaliers chrétiens ajoutérent en Eſpagne d'autres cérémonies a l'accolade; ils faiſoient la veille des armes devant un autel de la vierge. Les Muſulmans ſe contentoient de faire ceindre un cimeterre; ce fut là l'origine des Chevaliers errants & de tant de combats particuliers. Le plus célébre fut celui, qui ſe fit apres la mort du Roi Sanche aſſaſſiné, comme j'ai dit

en 1073. en assiégeant sa sœur Auraca dans la ville de Zamore. Trois Chevaliers soutinrent l'innocence de l'Infante contre Don-Diegue de Lare, qui l'accusoit. Ils combattirent l'un après l'autre en champ clos en présence des Juges nommés de part & d'autres. Don Diegue renversa & tua deux des Chevaliers de l'infante, & le cheval du troisiéme ayant les rênes coupées, & emportant son maitre hors des barriéres, le combat fut jugé indécis.

Parmi tant de Chevaliers, le Cid fut celui, qui se distingua le plus contre les Musulmans. Plusieurs Chevaliers se rangérent sous sa banniére, & tous ensemble avec leurs écuyers, & leurs gendarmes composoient une armée couverte de fer, montée sur les plus beaux chevaux du païs. Le Cid vainquit plus d'un petit Roi Maure; & s'étant ensuite fortifié dans la ville d'Alcasar, il s'y forma une souveraineté.

Enfin il persuada à son maître Alphonse VI. Roi de la vieille Castille, d'assiéger la ville de Tolède, & lui of-

frit tous ſes Chevaliers pour cette entrepriſe; le bruit de ce ſiége, & la reputation du Cid appellérent de la France & de l'Italie beaucoup de Chevaliers & de Princes, qui ne cherchoient qu'à ſe ſignaler; ce fut une eſpéce de Croiſade. Raimond Comte de Toulouſe, & deux Prince du ſang de France de la branche de Bourgogne vinrent à ce ſiége. Tout ce qu'on appelloit la fleur de la Chevalerie s'y trouva pour combattre ſous l'étendart du Cid. Le Roi Mahométan nommé Hiaga étoit fils d'un des plus généreux Princes, dont l'hiſtoire ait conſervé le nom. Almamon ſon Pére avoit donné dans Tolède un azile à ce même Roi Alphonſe VI. que ſon frére Sanche perſécutoit alors. Ils avoient vécu longtems enſemble dans une amitié peu commune, & Almamon loin de le retenir quand après la mort de Sanche il devint Roi, & par conſéquent a craindre, lui avoit fait part de ſes tréſors. On dit même qu'ils s'étoient ſéparés en pleurant. Plus d'un Chevalier Mahométans ſortit des murs pour reprocher au Roi ſon ingratitude, & il y eut plus d'un

combat ſingulier ſous les murs de Tolède.

Le ſiége dura une année, enfin Tolède capitula, mais à condition que l'on traiteroit les Muſulmans comme ils en avoient uſé avec les Chretiens, qu'on leur laiſſeroit leur Religion & leurs Loix, promeſſe qu'on ne tint que dans les premiers tems. Toute la Caſtille neuve ſe rendit au Cid, qui en prit poſſeſſion au nom d'Alphonſe, & Madrid, petite place, qui devoit un jour être la Capitale de l'Eſpagne, fut pour la premiére fois au pouvoir des Chrétiens.

Pluſieurs familles vinrent de France s'établir dans Tolède, on leur donna des priviléges, qu'on appelle même encore en Eſpagne du nom de franchiſes.

Le Roi Alphonſe VI. fit auſſi tôt une aſſemblée d'Evéques, laquelle ſans le concours du peuple, autrefois uſité, élut pour Evéque de Tolède un prêtre nommé Bernard, à qui le Pape Grégoire VII. confera la primatie d'Eſpagne à la priére du Roi; les fauſſes Décrétales faiſoient croire qu'autre fois l'Egliſe

l'Eglise de Tolède avoit eu cette Primatie, mais elle en jouit alors pour la première fois. Cet Archevêché ne vaut pas moins, aujourd'hui de cent mille pistoles de rente. La Conquête fut presque toute pour l'Eglise, mais le premier soin du Primat fut de violer les conditions, que le Roi avoit jurées aux Maures. La grande Mosquée devoit rester aux Mahométans, l'Archevêque pendant l'absence du Roi en fit une eglise, & excita contre lui une sédition. Alphonse revint à Tolède, irrité contre l'indiscretion du Prélat, il alloit même le punir, & il falut que les Mahométans, à qui le Roi eut la sagesse de rendre la Mosquée, demandassent la grace à l'Archevêque. Alphonse augmenta encore par un mariage les états, qu'il gagnoit par l'épée du Cid; soit politique, soit gout, il épousa Zaïde, fille de Benaba, nouveau Roi Maure d'Andalusie, & reçut en dot plusieurs villes.

On lui reproche d'avoir conjointement avec son beaupére appellé en Espagne d'autres Mahométans d'Afrique. Il est difficile de croire, qu'il ait

fait une ſi étrange faute, mais les Rois ſe conduiſent quelquefois contre la vraiſemblance; quoiqu'il en ſoit, une armée de Maures vint fondre d'Afrique en Eſpagne, & augmenter la confuſion où tout étoit alors.

Le Miramolin, qui regnoit à Maroc, envoya ſon Général Abnaxa au ſecours du Roi d'Andalouſie. Ce Général trahit non ſeulement ce Roi même, à qui il étoit envoyé, mais encore le Miramolin, au nom duquel il venoit. Enfin le Miramolin irrité vint lui même combattre ſon Général perfide, qui faiſoit la guerre aux autres Mahometans, tandis que les Chrétiens étoient auſſi diviſés entre eux.

L'Eſpagne étoit déchirée par tant de Nations Mahométanes & Chrétiennes, lors que le Cid Don Rodrique à la tête de ſa Chevalerie ſubjuga le Royaume de Valence, qu'il y avoit en Eſpagne peu de Rois plus puiſſans que lui, mais il n'en prit pas le nom; cependant il gouverna Valence avec l'autorité d'un Souverain, recevant des Ambaſſadeurs

& reſpecté de toutes les Nations. Après ſa mort arrivé vers l'an 1096. les Rois de Caſtille & d'Arragon continuérent toujours leurs guerres contre les Maures. L'Eſpagne ne fut jamais plus ſanglante & plus déſolée, triſte effet de la conſpiration de l'Archevéque Opas, & du Comte Julien, qui faiſoit au bout de quatre cent ans, & fit encore long-tems après les malheurs d'Eſpagne.

842437

A. Rosenthal
4.12.1984
[VOLT.]